

Essai

La systémique des sociétés auto-organisées animales et humaine

Préambule aux trois essais

L'ensemble des trois essais que je présente est le produit d'une réflexion individuelle, donc forcément limitée et confuse. Ceci d'autant plus que je n'ai aucune formation scientifique.

Penser autrement, tel est le but de ma démarche. Les maux de notre société, l'échec total de l'expérience soviétique et l'insuffisance des réponses alternatives m'ont incité à chercher des réponses plus profondes qu'un simple programme alternatif. Ma première recherche a été celle d'une nouvelle logique. Je me suis, alors mis à réfléchir sur l'ensemble de connaissances humaines dans tous les domaines scientifiques, au sens le plus large, la physique, la biologie, l'éthologie, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire, etc...

De ces nombreuses lectures j'ai dégagé, dans un premier essai " La logique du vivant et la théorie de l'auto-organisation ", un certain concept que j'ai appelé " Théorie de l'Auto-organisation ". Ce premier essai avait, avant tout, pour but de montrer qu'à partir des connaissances actuelles sur l'ensemble du vivant, il était possible de dégager une forme de " logique " (quelques principes fonctionnels) valable pour l'ensemble du vivant de la cellule à la société humaine. C'est ce qui explique la forme particulière de ce premier essai, où, à côté de nombreuses citations, j'essaie de dégager les " logiques " (principes) quelles sous-tendent, dans le cadre des " principes " que j'ai dégagés (théorie de l'auto-organisation, Multitude de variétés, Multitude de degrés de liberté). Je me suis aussi permis quelques premières extrapolations.

Le deuxième essai (La systémique des sociétés auto-organisées animales et humaine) est un produit un peu bâtard entre le premier et le troisième essai. Il reprend une partie de la méthodologie du premier, consistant à partir de connaissances actuelles mais en essayant d'extrapoler un peu plus à partir des principes que j'ai dégagés. Il répond aussi à la nécessité dans laquelle je me trouvais de tenter de montrer que les principes que j'avais dégagés n'étaient pas en contradictions avec ce que pouvaient dire certains des " scientifiques " contemporains.

Le troisième essai est une tentative d'extrapolation de mon travail de réflexion enrichi de ce que j'ai pu apprendre et comprendre de la pensée systémique actuelle. C'est ce qui explique la présence de ces textes sur le site de l'AF CET.

L'ensemble de ce travail n'a d'autre prétention que de contribuer à un collectif de réflexion qui essaye de commencer à penser autrement.

Alfortville le 13/02/04

Thierry LERCH
16, rue Marcel Bourdarias
94140 - Alfortville
Tél. : Pers. 01 45 18 15 64
Trv. 01 69 08 26 73
Courriel : lerch@cea.fr

Préambule

Le texte qui suit a été écrit il y a plus de deux ans et il m'a semblé indispensable de le situer dans le cadre de la logique systémique appliquée à la société humaine ou animale.

Dans ce cadre qu'entend-on par systémique:

La première notion est celle du principe hologrammatique qui postule qu'on ne peut certes pas penser les parties sans penser le tout (pensée contextuelle) mais également penser le tout sans les parties. Pour notre sujet, ceci veut dire qu'on ne peut pas parler des relations sociales, des rapports sociaux dans le cadre concret de la société, sans parler des individus, de leurs modes de penser, d'appréhender la réalité et réciproquement.

La deuxième notion est celle de dynamique des systèmes. Nous aborderons cette notion sur deux aspects:

- le premier est celui de tendance à la stabilité du système (c'est l'aspect le plus théorique car il n'existe par réellement de système stable). Nous essayerons de montrer que si nous partons d'un point de vue global de la relation société-individus, sans nous préoccuper de l'individu en particulier (dans toute sa diversité et ses capacités de pensée autonome) une approche systémique permet de comprendre cette tendance à la stabilité du système. Dans ce sens on pourrait dire que la perspective systémique reste particulièrement pertinente pour l'analyse de longues périodes de stabilité lorsque les régularités produisent des effets sur la société entendu comme système.

- Le deuxième aspect est au contraire la dynamique de changement dans sa notion non linéaire de basculement. Ceci se produit l'hors d'émergence de nouvelles dynamiques liées à une modification de facteurs dynamiques du système.

Enfin pour éclairer un peu plus ce concept d'approche systémique, j'ai jugé important d'y associer le tableau réalisé par le Professeur Jacques Lapointe de l'Université de Laval (Canada) dans un article intitulé : "L'approche systémique et la technologie de l'éducation".

Cette notion systémique sera comprise dans le cadre de la logique de l'auto-organisation que nous avons définie dans "Essai sur la logique du vivant et la Théorie de l'Auto-organisation" que nous reproduisons ci-dessous dans sa version réactualisée. Il me semble que celle-ci est le complément de la logique systémique.

Quand j'ai écrit ce second essai, il y a deux ans, je n'ai pas voulu faire explicitement référence à la « Théorie de l'auto-organisation ». D'une part parce que je n'ai pratiquement eu aucun retour des personnes à qui je l'avais envoyé, d'autre part parce que ce concept était encore un peu confus. Cependant, c'est lui qui m'a totalement guidé dans cet écrit et la plupart des déterminismes dont je parle sont ceux de la logique de la Théorie de l'auto-organisation et de l'articulation des rapports Auto-organisation Orientée (A-O) et Auto-organisation Auto orientée (A-A).

Il m'est matériellement impossible de réécrire l'ensemble du texte pour le recadrer dans la logique systémique et dans la Théorie de l'auto-organisation qui lui correspondent tout à fait. Je me suis contenté d'ajouter des encadrés là où ils me semblent les plus indispensables et de modifier certaines parties. Ceci va encore ajouter de la lourdeur à un texte déjà passablement confus ; je m'en excuse.

Quand dans le texte je parle des déterminismes il faut le comprendre dans le cadre de l'approche systémique, des facteurs qui, influant sur le mode d'interaction entre les individus, permettent de dégager des modèles de systèmes compris dans le sens de stabilité ou d'évolution.

Enfin quand je parle de multiplicité des déterminismes ils faut le comprendre comme un ensemble de variables qui agissent simultanément à plusieurs niveaux.

Approche analytique	Approche systémique
Isole : se concentre sur les éléments.	Relie : se concentre sur les interactions entre les éléments.
Considère la nature des interactions.	Considère les effets de interactions.
S'appuie sur la précision des détails.	S'appuie sur la perception globale.
Modifie une variable à la fois.	Modifie des groupes de variables simultanément.
Indépendante de la durée : les phénomènes sont réversibles.	Intègre la durée et l'irréversibilité.
La validation des faits se réalise par la preuve expérimentale dans le cadre d'une théorie.	La validation des fait se réalise par comparaison du fonctionnement du modèle avec la réalité.
Modèles précis et détaillés, mais difficilement utilisables dans l'action (exemple : modèles économiques).	Modèle insuffisamment rigoureux pour servir de base de connaissances, mais utilisable dans la décision et l'action (exemple : modèles du Club de Rome).
Approche efficace lorsque les interactions sont linéaires et faibles.	Approche efficace lorsque les interactions sont non linéaires et fortes.
Conduit à un enseignement par discipline (juxta-disciplinaire).	Conduit à un enseignement pluridisciplinaire.
Conduit à une action programmée dans son détail.	Conduit à une action par objectifs.
Connaissance des détails, buts mal définis.	Connaissance des buts, détails flous.

Nouvelle définition du concept

La théorie de l'auto-organisation

Le monde du vivant est le monde de l'auto-organisation. Les êtres vivants sont l'expression d'un nombre incalculable d'interactions immédiates et historiques (d'un point de vue de l'évolution) entre des molécules, des cellules et des individus. C'est donc une vision systémique (voir encadré) que nous devons avoir.

Dans ce cadre, il nous faut définir ce qu'est l'auto-organisation. Le monde du vivant est caractérisé par sa capacité à se reproduire et évoluer tout « seul ». Dans ce sens, il est auto-organisé. Cependant cette auto-organisation — le type de relation qui lie les molécules, les cellules, les individus, entre-eux — peut prendre deux formes.

La première nous l'appellerons Auto-organisation Orientée (A-O). On pourrait dire que c'est la forme « hiérarchique ». c'est la catalyse, les « commandes » hormonales, neuronales ou toute forme de hiérarchie sociale au niveau des sociétés animales et humaines. C'est la forme la plus répandue dans le monde du vivant.

L'Auto-organisation Orientée est ce qui correspond d'un point de vue systémique à la dynamique de la structuration. La dépendance qu'implique sa forme hiérarchique des relations (dépendance aux chromosomes, dépendance au chef, etc.) confère au système la stabilité et sa dépendances aux conditions d'origines. Un changement de chromosome ou de chef peut perturber le système ou le faire évoluer mais toujours dans le même cadre de fonctionnement, ces lois fondamentales ne sont pas remises en cause.

La deuxième nous l'appellerons Auto-organisation Auto orientée (A-A). C'est l'auto cataly-

se comme celle des ARN ou de ses précurseurs. C'est la capacité propre des neurones à former des synapses. C'est ce que nous appelons l'auto-organisations dans certains conflits, grèves ou grandes mobilisations sociales. La dynamique de cette forme d'auto-organisation est la rupture avec la « hiérarchie », l'indépendance et la création du nouveau vue dans le sens de rupture avec l'ancien.

Dans une conception dynamique et systémique du vivant, ces deux formes (A-O) et (A-A) se combinent en permanence. Si, comme nous l'avons dit, la forme (A-O) domine largement — c'est ce qui permet la stabilité du système —, au cours du développement du vivant et de son évolution la forme (A-A) à pris et prend parfois une importance décisive pour donner une autonomie du système et parfois lui permettre de rompre avec certaines lois jusqu'à là intangibles.

On pourrait dire que le vivant est le produit des formes (A-O) et (A-A), mais un produit qui n'est pas commutatif. Si ce produit est permanent la « hiérarchie » selon laquelle il se combine retrace en partie la structuration et la rupture ou l'apparition de nouvelle forme par les capacités de certaines molécules, de certaines cellules, de certains individus (sociétés) à « auto produire ».

Le vivant est une combinaison de ce produit à différents niveaux et échelles.

Telle est la définition réactualisée que je peux actuellement donner de la Théorie de l'auto-organisation issue du premier concept qui avait émergé de "Essai sur la logique du vivant et la Théorie de l'Auto-organisation" que j'avais écrit en 1996.

Avant propos

Cet essai s'inscrit dans le cadre de mon précédent essai et de ma réflexion sur l'évolution de la société actuelle, la mondialisation de l'économie capitaliste, qui voit s'accroître le développement de la misère sociale et des différents échecs pour proposer et réaliser une alternative. Échec évident des sociétés bureaucratiques qui se revendiquaient du socialisme, mais échecs aussi de tous les courants révolutionnaires à pouvoir proposer et organiser une alternative sociale.

Pour cela j'ai essayé de penser différemment le lien qui peut exister entre la société et les individus. Penser différemment c'est à dire à l'aide de nouveaux concepts, celui de la «Théorie de l'auto-organisation (voir essai du même nom) et le concept systémique. Cette réflexion m'a amené à aborder un grand nombre d'aspects qui traitent aussi bien des formes de relation entre les individus que du rôle de l'économie et des formes de pensées. Tous ces sujets sont aujourd'hui débattus séparément par des spécialistes, sociologues, économistes, politiciens, psychologues, etc., qui, chacun dans son domaine essaie de trouver une explication, une réponse,

aux mots de notre société. Il est évident que non seulement il n'y a pas de réponses toutes faites mais, en plus, celles qui ont été apportées jusqu'à présent répondent mal, ou trop partiellement. Je ne pense pas que moi plus qu'un autre puisse les apporter, ce sera le produit d'une réflexion et d'une pratique collective qui ne peuvent que s'inscrire dans le cadre d'un esprit "révolutionnaire" dans le sens où le nouveau ne peut apparaître du conformisme.

Le but de cet ouvrage est simplement de faire part de mes réflexions pour savoir si celles-ci peuvent contribuer au débat. J'attends donc de mes lecteurs des critiques et des participations constructives qui permettent d'avancer collectivement. Je les en remercie par avance.

Cet essai peut paraître un peu prétentieux quant à l'étendue du sujet qu'il aborde, mais c'est aussi parce qu'il est absolument nécessaire de sortir des barrières auto-entretenues par les "spécialistes". Pour cette raison bien des aspects peuvent sembler être traités un peu à la légère. J'espère que le débat et les contributions pourront permettre de les approfondir.

Introduction

L'être humain est un être social. Il n'existe qu'en tant qu'être en **relation** avec d'autres, avec des institutions sociales produits de l'histoire des relations sociales. Même si l'être humain est capable de réflexions "autonomes", cette capacité est le produit, avant tout, du langage et de toutes les interactions sociales. Il n'existe pas d'être humain en soi indépendant de l'ensemble de ces relations. Ce sont elles qui vont déterminer l'individu et la société. Ce qui nous intéresse ici est la dynamique sociale plus que

l'individu au sens, pourrait-on dire, freudien. Pour cela nous essayerons d'analyser les différents facteurs dynamiques des sociétés humaines, d'étudier leurs articulations et leurs conséquences sur l'évolution sociale et le mode de pensée. Mais en même temps, c'est au travers des individus que se développe et évolue la société. C'est pourquoi une compréhension du fonctionnement —abordée ici essentiellement sur le point de vue de la pensée— de l'individu est indispensable.

La multiplicité des déterminismes.

Lorsque l'on parle des déterminismes dans la société humaine, il ne faut pas comprendre ceci comme un chemin tout tracé (bien déterminé), obligatoire un peu comme un engrenage. Il faut plutôt le saisir dans le sens **d'orientation** un peu comme des champs magnétiques plus ou moins intenses. Ceci pour plusieurs raisons.

La première est que l'être humain est un animal doué d'une capacité de réflexion, d'analyse, dont la pensée autonome est en interaction permanente avec le monde qui l'entoure et les différents déterminismes. La deuxième est que ces déterminismes sont extrêmement variés et parfois contradictoires. Enfin ces "champs" qui "orientent" ont la caractéristique d'être **auto-produit par la société**, parce que nous appellerons les déterminismes sociaux et économiques de la société.

La première catégorie de ces déterminismes, qui est commune à toutes les sociétés animales évoluées et humaines, est ce que nous appellerons le **déterminisme social**. C'est l'ensemble des relations que tissent les individus entre eux pour vivre et faire fonctionner la société. Il

a un caractère essentiellement hiérarchique et, de ce fait, nous montrerons qu'il a sa propre logique: c'est le **déterminisme hiérarchique**. Essentiellement dans la société humaine, il existe aussi des rapports non hiérarchiques au niveau d'individu à individu ou au niveau de groupes.

Au niveau d'individu à individu le "déterminisme" a un caractère **d'information et de diffusion**, si on fait abstraction de la relation hiérarchique. Au niveau du groupe, en plus de la relation hiérarchique, nous développerons le concept **d'auto-déterminisme** dont nous essayerons de dégager la logique propre à ce type de relations sociales.

La deuxième catégorie de déterminisme, spécifique à l'humanité, est le **déterminisme économique** dont le système capitaliste a donné (permis) une ampleur inégalée dans toute l'histoire de l'humanité.

La troisième catégorie est le "**déterminisme**" "**idéal**". Les collectivités humaines communiquent entre-elles par le langage (et certains rituels symboliques) et partagent certains concepts qui "déterminent" aussi des formes de

relations entre les individus au travers d'une compréhension du monde.

Toutes ces différents types de relations sont en permanence enchevêtrés. Ainsi, dans une entreprise se combinent une multitude de déterminismes sociaux, idéels, et économiques. Il en est de même au niveau de la famille, du quartier, de la ville et de l'ensemble de la société. Ceux-ci peuvent prendre des caractères différents, par exemple, au cours d'une grève ou de certaines mobilisations. C'est la combinaison de ces différents déterminismes et leur articulation qui est fondamentale.

Pour cela il nous paraît important de développer quelques concepts sur lesquels nous reviendrons en permanence.

Le déterminisme: une logique non linéaire.

Lorsque on étudie la logique des interactions, on se rend compte que les phénomènes ne sont pas linéaires. L'exemple courant, vécu par tout automobiliste est celui de la circulation. Une augmentation très faible du trafic peut brusquement amener à un blocage de la circulation. Pour le déterminisme économique et social nous essayerons de montrer qu'il en est de même. Une variation relativement faible de mouvement de capitaux (capitaux spéculatifs/capitaux productifs), un changement de quelques % de l'influence de quelques partis peuvent amener à des bifurcations importantes sur le plan économique ou social. La notion de déterminisme doit donc être saisie non seulement dans sa diversité mais aussi dans sa logique non linéaire.

Des modes opératoires non commutatifs.

Ce sera une des parties les plus importantes de cet essai.

Nous avons presque toujours été éduqués à la commutativité des modes opératoires:

$a \times (b + c) = (b + c) \times a$ ou $a+b+c = c+a+b$ nous semble une évidence.

Nous montrerons que les différentes formes de déterminismes, déterminisme hiérarchique, déterminisme idéal, déterminisme économique, auto-déterminisme et déterminisme d'individu à individu, sont des modes opératoires sur l'être humain qui ne sont pas commutatifs. Il y a parfois des combinaisons différentes qui semblent aboutir à des résultats identiques, mais en fait l'ordre (hiérarchique) dans lequel s'articulent ses différents déterminismes est fondamental et peut aboutir à des bifurcations non réversibles ou totalement antagoniques.

Il y a deux déterminismes dont nous n'avons pas parlé et qui ont pourtant un rôle sur la société. Ce sont le déterminisme de la Nature et le déterminisme de l'Information.

Pour ce qui est du déterminisme de la Nature, c'est d'une part une relation physiologique avec elle (tel produit est plus ou moins bon ou dangereux), d'autre part —et c'est ce qui est son caractère principal— c'est devenu un artefact. Même si les conséquences de cette transformation pèsent sur l'ensemble de l'humanité, avec bien sûr des conséquences immédiates bien plus graves pour les plus démunis, nous ne développerons que très peu ce "déterminisme" parce qu'il est avant tout conséquence et, pour l'instant du-moins, non cause de l'évolution sociale.

Pour ce qui concerne l'information, nous l'aborderons essentiellement sous l'aspect de la manipulation de l'information pour "imposer" des concepts et l'idéologie des dominants dans le cadre du mode de pensée humain.

Le mode de pensée

Parler des formes de relation entre les individus n'aurait aucun sens si on ne développait pas les formes d'intelligibilité de l'individu vis à vis de son environnement. Nous montrerons qu'il y a un rapport "déterministe" entre les formes de relation entre les individus dans la société et l'utilisation des formes de pensée.

L'humain descendant du singe nous commencerons par le monde animal avant d'aborder celui de l'humanité pour en montrer l'évolution.

Tout ce qui vient d'être dit doit s'inscrire dans l'approche systémique. En aucun cas on ne peut prendre l'exemple d'un individu pour en tirer une généralité et tous les caractères définis dans le tableau "approche systémique" sont à prendre en compte. Si on ne peut prendre un exemple particulier comme exemple général, il est par contre indispensable d'intégrer la façon dont l'individu en général interagit avec son entourage c'est à dire comment fonctionne son mode de pensée.

I- Le déterminisme hiérarchique.

Dans un article de *La Recherche* N° 307 (p70) sur la vie des Macaques, l'auteur conclut son article en disant: "Enfin, l'étude de la vie sociale des primates permet de comprendre comment quelques règles décisionnelles simples gérant le comportement individuel génèrent des structures sociales complexes. Par exemple, l'héritage du statut chez les singes requiert essentiellement :

- 1) que les membres du groupe établissent des **rapports de dominance**.
- 2) qu'ils soutiennent systématiquement leur progéniture contre les individus qu'ils dominent.
- 3) que chacun défende ensuite son propre rang en appuyant les dominants contre les subordonnés, **verrouillant ainsi la hiérarchie**.

Lorsque ces conditions minimales sont réunies, elles créent le phénomène de la **reproduction des inégalités sociales de génération en génération**, phénomène que l'on retrouve couramment dans les sociétés humaines sous des formes beaucoup plus complexes et variées, mais dont nous n'avons pas inventé l'essence."

Dans un livre sur "l'organisation sociale des fourmis" (Luc Passera - Privat 1984) l'auteur dit à propos de la hiérarchie chez les vertébrés (inexistante chez les fourmis): "On sait que le fondement de la structure sociale des sociétés de Vertébrés repose sur l'existence d'une hiérarchie. Cette hiérarchie est marquée par des phénomènes de dominance de certains individus par rapport à d'autres qui leur sont subordonnés. Elle se manifeste dans des situations de concurrence, par exemple l'accès à la nourriture, par des manifestations agnostiques ritualisées qui permettent de faire le plus souvent l'économie d'un combat. La hiérarchie se met en place dans les premières minutes qui suivent la première rencontre entre deux animaux et elle est rarement remise en cause. Chez les génisses étudiées par Bouissou et al. (1973) il n'y a par exemple que 3% d'inversion hiérarchique sur un an. L'existence d'une hiérarchie a pour principal effet de limiter les agressions au sein d'une société ou d'en atténuer les conséquences."

La structure hiérarchique a donc deux conséquences. La première est de permettre une certaine régulation sociale, diminution des conflits par "acceptation" de l'ordre hiérarchique. La deuxième est le phénomène d'auto maintien de cette domination:

- Les dominants sont mieux nourris donc plus forts.
- il y a une défense collective de caste contre les dominés.

Ces deux conséquences sont à relier au fonctionnement cérébral des animaux, sur lequel nous reviendrons plus loin, et aux phénomènes de prégnance et d'identification. Ceux-ci expliquent que le rapport hiérarchique qui se manifeste dès la première rencontre reste gravé dans la mémoire cérébrale et n'est pratiquement plus jamais remis en cause, avec pour conséquence le très faible nombre de conflits agressifs.

Il serait totalement erroné de ne voir dans le fonctionnement hiérarchique de la société animale que le phénomène d'auto maintien de la hiérarchie. On pourrait même dire, si l'on se réfère à l'évolution que le fonctionnement hiérarchique des sociétés de vertébrés et plus spécifiquement des mammifères a joué un rôle hautement positif comme moyen de régulation de la vie sociale. La logique d'auto maintien de la caste dominante n'étant qu'un épiphénomène dans le cadre de cette évolution. Dans un livre intitulé "Le Bon Singe" (Frans de Waal - Bayar Édition 1997) l'auteur analyse le rôle de la structure hiérarchique: "L'importance des relations de dominance pour les singes non anthropomorphes et les grands singes fait de la vie de groupe le théâtre de deux relations contradictoires. La première est mise en oeuvre par les individus qui essaient de trouver les points faibles de l'ordre social et cherche les occasions d'améliorer leur propre position. Dans la mesure où cette démarche subvertit les rapports existants et engendre le chaos, on pourrait la juger antisociale. Mais du point de vue de ces individus, il n'y a rien là d'antisocial: pour eux c'est un progrès.

La seconde stratégie est une réponse à la première: **elle vise à conserver le statut** quo. Bien qu'elle profite aux individus occupant les meilleures positions, **la stabilité** qui en résulte bénéficie aussi aux jeunes et aux faibles, puisqu'ils sont les premières victimes de la guerre ouverte au sein du groupe. C'est pourquoi on peut envisager l'existence d'un pacte entre les individus des échelons élevés et les membres des rangs inférieurs, par lequel les individus de bas niveau soutiendraient les tenants du pouvoir pourvu qu'ils leur garantissent leur sécurité.

La société résulte de l'équilibre entre ces stratégies contradictoires, de sorte qu'elle est bien davantage que la somme de ses parties. **Étudier méticuleusement le comportement d'un individu pris isolément ne nous apprendrait rien ou peu de chose sur le type d'organisation issue des interactions entre plusieurs individus de même genre. Personne ne doute que de telles interactions possèdent leur propre dynamique;** et pourtant la plupart des recherches en éthologie ne portent pas sur le système en tant que tout. Ce travers se révèle dans notre tendance (c'est aussi mon cas) à parler de "dominants" et de "subordonnés" comme s'il y avait deux catégories bien distinctes

d'individus. Or tous les membres de la société, à part ceux qui se situent aux extrêmes, sont alternativement l'un ou l'autre." ...

"On ne peut pas comprendre les hiérarchies sociales si on démantèle les parties constituantes. Bien entendu les individus au sommet jouissent de privilèges (sinon il n'y aurait aucune raison de se battre pour les leur ravir), mais, par définition, le sommet ne représente qu'une petite partie de l'ensemble. Par conséquent il ne s'agit pas seulement de comprendre ce qu'apporte le fait d'être dominant; il s'agit aussi de savoir ce qu'apporte le fait d'être subordonné, et de bien saisir comment l'ensemble formé par eux constitue une totalité. **Tous les individus font partie du même tissu social et préfèrent nécessairement leur position respective à la vie solitaire ou à l'association à un autre groupe.** Pourquoi rester dans un groupe où il n'y aurait ni tolérance ni amitié, où il faudrait continuellement être sur ses gardes? Les hiérarchies ne régissent pas seulement la distribution des ressources, elles assurent également l'acceptation mutuelle des individus: la première de ces deux fonctions en fait une arène de combat; la seconde permet le maintien de leur cohésion." (p130)

Il est indéniable que du point de vue de l'évolution la vie en groupe, en société, apporte un atout important pour la défense, la recherche de nourriture, l'élevage des petits, etc. La vie en société représente donc une "nécessité" du point de vue de l'évolution parce qu'elle facilite l'adaptation. Avant d'expliquer pourquoi cette vie sociale a été rendue possible par une structuration hiérarchique de la société en abordant le mode de fonctionnement cérébral animal, nous allons continuer d'analyser "la dynamique propre de telles interactions".

"RenMei Ren, primatologue à l'université de Pékin, a observé que le langur doré mâle veille constamment à maintenir la coexistence pacifique entre ses femelles, et qu'il intervient dans presque toutes leurs altercations. Il met fin à leurs querelles en dispersant les combattantes; ou il empêche que de nouvelles hostilités éclatent en prenant position entre les protagonistes." ... "Un jour, dans un groupe de langur dorés en captivité, alors que les chercheurs du parc zoologique avaient emmené le mâle pour le soigner, de violentes batailles ont éclaté entre les femelles. La situation s'est améliorée immédiatement lorsque le mâle est revenu." (p43)

"Un jour, par exemple, une querelle entre Mama et Spin avait dégénéré et elles en étaient venues aux morsures et aux coups; de nombreux chimpanzés étaient accourus vers les combattants pour se mêler à la bagarre. Un énorme noeud de chimpanzés hurlant et bataillant avait roulé dans le sable, jusqu'à ce que Luit intervienne et les sépare littéralement à force de coups. Il ne prenait pas parti comme le faisait les autres, mais tout individu qui persistait à se battre était puni. Jamais, auparavant je ne l'avais vu agir de manière aussi impressionnante.

La régulation des conflits exige une remarquable impartialité de la part de celui qui l'exerce. Mes étudiants et moi-même avons enregistré des milliers d'interventions de ce type au zoo d'Arnhem. Nous les avons donc comparées statistiquement à des situations qui expriment une préférence pour un partenaire dans le cadre du toilettage ou d'associations. Tandis qu'en cas de dispute la plupart des membres d'une communauté se rangent du côté de leurs apparentés, de leurs amis et de leurs alliés, **les mâles qui assurent la régulation des conflits se placent toujours au-dessus des parties en conflit.**"

Ici apparaît une nouvelle implication logique de la structure hiérarchique: une des conditions de la stabilité du "grand chef" est sa capacité d'impartialité dans les conflits. On pourrait dire qu'il joue un rôle de "bonaparte".

En résumé la structure hiérarchique joue un rôle de régulation sociale, contre le développement des conflits individuels, soit parce que chaque individu se situe à une place bien déterminée à laquelle il s'est identifié, soit par le rôle "médiateur" du chef. D'un autre côté le fonctionnement hiérarchique implique un certain déterminisme social d'auto maintien de la structure hiérarchique et qui impose au chef d'avoir une attitude "d'impartialité".

Comme le dit Frans de Waal, tout ceci ne peut se comprendre que si on analyse les "interactions entre plusieurs individus du même genre", c'est à dire au niveau d'une société animale de la même espèce. Au niveau individuel, le fait d'une inversion de dominance ne change rien quant aux "règles" du fonctionnement du groupe que nous venons d'énoncer. Cependant, pour bien comprendre ces règles il est indispensable de comprendre comment au niveau du mode de fonctionnement cérébral celles-ci sont intégrées. Il ne peut y avoir équilibre social si il n'y a pas harmonie entre les relations sociales et le mode de pensée de l'individu. Après avoir vu comment, dans le monde animal le fonctionnement hiérarchique a permis la vie en société, nous allons étudier le mode d'entendement au niveau de l'individu.

Même si Frans de Waal n'intègre pas ici le mode de pensée, nous avons là une bonne approche systémique. D'une part il est montré en quoi la vie en société apporte un avantage du point de vue des capacités adaptatives, d'autre part est abordé la dynamique de la société hiérarchique. La stabilité du groupe, où chaque individu a une place et le rôle spécifique du chef (bonaparte), tout ceci étant le produit de la dynamique du système hiérarchique avec pour "sous-produit" l'auto maintien des castes dominantes à la tête de la hiérarchie. Lorsque des "variables" que nous pouvons appeler déterminants du système changent départ du chef ou renversement de celui-ci, le système peut se retrouver déstabilisé jusqu'à ce qu'il retrouve un nouvel équilibre. De même un manque de nourriture important rompt l'équilibre social.

Dans le cadre de la Théorie de l'auto-organisation, le fonctionnement hiérarchique est un système d'Auto-organisation Orienté (A-O) dont le "chef" est le pivot. Cependant la société animale est un regroupement d'individus (différents biens sûr) "potentiellement égaux entre-eux" qui s'auto reproduisent. Nous pouvons considérer que c'est aussi un fonctionnement d'Auto-organisation Auto orienté (A-A) dont la condition de fonctionnement est la nécessité de se nourrir. (A-A) signifie qu'un individu qui apprend quelque chose est capable de le transmettre à tous. Dans le fonctionnement global de la société on a donc l'Auto-organisation Orientée qui Domine (D) l'Auto-organisation Auto orientée —(A-O) (D) (A-A)— . Ce qui, conformément à la théorie correspond à une dynamique structurante, stable, capable d'évolution innovante. La capacité évolutive (non Génomique) étant due à la capacité (A-A) dépendant aussi de la capacité "intellectuelle" de chaque individu. La logique d'auto maintien de la "caste dirigeante" doit être considéré comme une conséquence de cette logique —meilleur accès à la nourriture, etc.—, comme le dit F. de WAAL "le prix à payer" pour la stabilité du système. Pour ce qui est du caractère "bonapartiste" du chef il en est un peu de même.

II- L'individu et le mode de pensée

Toute société (animale et humaine) est composée d'individus. L'équilibre de la société repose donc sur l'équilibre de l'individu dans ses relations avec les autres membres du groupe et avec le monde qui l'entoure. La manière dont l'individu perçoit, par ses sens, et réagit, par le traitement qu'il fait de ses perceptions, est primordiale pour comprendre l'équilibre social.

Ce chapitre sera divisé en deux parties:

- 1) l'évolution des animaux.
- 2) l'être humain;

1) l'évolution chez les animaux : du réflexe conditionné à la pensée associative implicative.

L'histoire de l'évolution est truffée d'exemples de changement de fonctions de certains organismes: c'est la poche de calcaire qui se transforme en structure osseuse; c'est la nageoire qui devient patte ou vice et versa, etc.... Pour la structure cérébrale ce sera un peu la même chose.

L'échange (la connaissance) avec le monde extérieur se fait par l'intermédiaire d'une sensibilité au bruit, à la lumière, à l'odeur, au toucher, au goût, au champ magnétique et peut être encore à d'autres sens. Le système nerveux élémentaire est le lien entre les sens et ce qui produit le "plaisir" ou la "répulsion" qui déclenche le réflexe. L'évolution génétique a construit, par la sélection naturelle, tout un système réflexe (plaisir ou répulsion). Telle ou telle perception de l'extérieur va déclencher une réaction (biologique) de plaisir ou répulsion qui va elle-même provoquer une réaction motrice.

Perception → plaisir ou répulsion → réaction motrice

A toute petite échelle, se mécanisme peut être assuré par des réaction moléculaires type hormonales, mais à grande échelle c'est le système nerveux qui se révèle le plus performant.

La logique de ce système nous l'appellerons "**logique implicative**" car **toute perception qui déclenche le "plaisir/répulsion" implique une réaction réflexe.**

Si chaque individu, par son évolution, développe plus ou moins tels ou tels sens, la coordination de ces différentes sensibilités est une condition de la survie, un facteur de l'adaptabilité et donc de l'évolution.

La connexion de ces différents systèmes de sensibilité est donc une conséquence logique de l'évolution. Le premier produit de cette connexion est le réflexe conditionné :

Si on émet simultanément un éclair lumineux et une décharge électrique dans un bocal contenant des animaux unicellulaires, ceux-ci vont bien évidemment réagir à la décharge électrique. Après avoir répété plusieurs fois l'expérience on n'émet plus que l'éclair lumineux on s'aperçoit que ces animaux continuent à avoir un réflexe de fuite alors qu'il n'y a plus de décharge électrique.

Ce que révèle la connexion entre les différents systèmes de sensibilité c'est la **capacité associative implicative**.

éclair + décharge électrique → réflexe de fuite

éclair + capacité associative → réflexe de fuite

Bien évidemment au bout d'un certain temps, s'il n'y a plus que l'éclair, le réflexe de fuite n'aura pas lieu.

Cette capacité associative est **implicative** car elle conditionne une réaction réflexe. Rétrospectivement c'est cette implication réflexe qui va former la mémoire dans le sens ou **ne sera mémorisé que l'association (sensorielle) qui a provoqué le réflexe.**

La capacité associative implicative (CAI) va donc jouer un rôle primordial dans l'évolution car elle permet une meilleure réaction à l'environnement.

Avant de développer la logique de la capacité associative implicative, il est important de souligner sa différence avec le déterminisme génétique. On peut dire que le déterminisme génétique est le plus fort de tous les déterminismes dans le sens ou il "impose" tel ou tel réflexe de plaisir ou de répulsion à toute action externe ou interne sur l'organisme vivant. Son évolution n'est permise que par la variabilité et la sélection naturelle. C'est une évolution de type mendélien.

La capacité associative implicative —produit du déterminisme génétique— parce qu'elle crée la mémoire de l'individu et permet, comme nous le verrons, la vie en société et l'apprentissage, va permettre une évolution de type "lamarkienne". L'adaptation au milieu devient en partie apprise par l'individu et est perpétuée dans son évolution par la vie sociale. Ceci permet une évolution adaptative beaucoup plus rapide que par celle de la reproduction des éléments les mieux adaptés à l'environnement, sélection qui ne se joue, elle, qu'au niveau de l'individu.

D'un côté, **l'évolution génétique** a donc développé une amélioration du système nerveux qui permet une meilleure centralisation associative du système sensitif et tout ce qui va en découler, mémoire, etc. À ce stade nous nous situons au niveau de la sélection naturelle sélectionnants **les individus** les mieux adaptés.

D'un autre côté, comme nous allons le développer, **la capacité associative implicative en développant la mémoire et en permettant la vie sociale va permettre une nouvelle évolution adaptative qui se situe, elle, au niveau du groupe.**

L'évolution vers la pensée associative implicative.

Pour comprendre cette évolution, il nous faut évoquer, de manière très schématique, le fonctionnement (biologique) du système nerveux. La capacité associative du système nerveux est permise par une ramification qui se crée entre les neurones. Ces ramifications ce sont les synapses produit par les neurones. La centralisation est permise par la formation du Système Neuronal Centralisé (SNC), le cerveau chez les animaux les plus évolués.

Les gènes ont produit un SNC composé de neurones et de tout ce qui permet leur fonctionnement, et la sélection naturelle va favoriser le développement génétique du SNC par une meilleure capacité adaptative des individus qui en ont un supérieur aux autres.

Mais les neurones, par leur capacité propre à s'interconnecter (formation des synapses), vont permettre au SNC d'acquérir des caractéristiques qui lui sont propre, et non directement dépendantes des gènes.

On a ainsi, en quelque sorte, une double action: Le système génétique a produit le neurone et la forme du SNC. La **capacité** des groupes de neurones à **auto-former** les synapses va permettre de développer des possibilités adaptatives non dépendantes directement des gènes.

Une des première acquisition propre au SNC (auto produite par les neurones) est la mémoire.

Tout ce qui est perçu n'est bien évidemment pas mémorisé. Dans sa fonction première le SNC centralise, coordonne les sens en les reliant aux fonctions réflexes, en même temps il va être capable de "fixer" un certain nombre de percepts quand ceux-ci auront stimulé des réflexes de plaisir ou de répulsion:

Si A,B,C,etc... sont des perceptions (odorat, vue, ouïe, touché, goût, etc.), on appellera a1, b1,c1, etc..., des perceptions vécues, on pourrait schématiser le processus ainsi:

(provoquent) *formation synaptique* \hat{u}
a1+b1+c1 → plaisir => formation de percepts reliés entre eux → mémorisation.

(provoquent) *formation synaptique* \hat{u}
a2+d1+f1 → répulsion => formation de percepts reliés entre eux → mémorisation.

Dans le schéma que nous proposons, c'est, le "plaisir" ou la "répulsion" (phénomène totalement biologique) qui fixe une association de percepts (*formation synaptique*) et permet la mémorisation. Dans ce cadre, la mémoire est donc le produit de l'implication (réflexe) de l'association venant des différents sens. Il faut donc qu'il y ait d'une part une capacité associative et d'autre par une capacité à fixer cette association. La fixation est produite quand l'association a déclenché une réaction de plaisir ou de répulsion. Ce type de mémoire est donc le produit d'une **Capacité Associative et d'une logique** (ou valeur) **implicative**. Nous l'appellerons capacité ou logique **Associative-implicative**. (où la capacité propre des neurones, "associative", est "soumise" à la logique implicative du "plaisir:répulsion") —(A-O) (D) (A-A)—

Il est important d'insister sur le fait que cette capacité de mémorisation (associative-implicative) est une **capacité** (une fonction) propre aux neurones (**auto-produite**). Les gènes n'interviennent que dans la formation du SNC, sa taille, sa forme et tout ce qui sert à son fonctionnement. Cette capacité propre aux neurones c'est la capacité à former les synapses et tout le système de ramifications constructives qui va permettre, entre autres, la mémoire. A ce stade la mémoire correspond donc à la fixation (à posteriori) d'associations de percepts impliquant plaisir ou répulsion commandant, bien souvent, une activité motrice.

L'association synaptique ainsi formée, que nous pourrions appeler image cérébrale, va permettre à l'animal de pouvoir réagir chaque fois que des conditions similaires à celles qui l'ont formées seront réunies. Nous avons donc là une forme d'auto apprentissage. Cette forme d'adaptation au milieu n'est donc plus

directement dépendante des gènes.

La mémoire va générer une nouvelle capacité adaptative infiniment plus rapide que celle produite par l'évolution génétique. La mémoire va intervenir dans de nombreuses directions :

- 1) Une meilleure adaptation de l'individu à son environnement.
- 2) Le phénomène de preignation et d'identification.
- 3) L'apprentissage et la vie en société.

La mémoire élémentaire est étendue, avec bien sûr de grandes différences, à pratiquement tout le monde animal.

Le phénomène de preignation et d'identification, qui nécessite un développement minimum du SNC, est aussi étendu à tout le monde animal évolué. On sait qu'un caneton, à la naissance, s'identifie au premier objet mobile qu'il voit. D'une manière générale, tous les vertébrés, à la naissance s'identifient à leur mère. Le niveau le plus élevé est atteint chez les primates, les éléphants, les dauphins, etc..., où le phénomène d'identification s'étend au groupe d'individus. Il n'est pas de notre ressort d'en expliquer le mécanisme cérébral, mais il est important d'en comprendre la logique. Pour nous c'est la conséquence directe de la logique associative-implicative qui se joue à un niveau cérébral supérieur. Dans sa fonction élémentaire la fixation neuronale est "produite" par le plaisir ou la répulsion et forme "l'image cérébrale" base de la mémoire. Au niveau supérieur cette fixation est à l'origine du phénomène d'identification, de preignation. Il est probable qu'à la naissance les premiers contacts reçus créent cette image.

Une des premières conséquences en est l'imitation, base élémentaire de l'apprentissage. **L'identification est donc un des fondements de la vie en société et doit être étudié comme phénomène spécifique déterminant.**

Au travers de plusieurs exemples tirés du livre Le Bon Singe (op. cité) nous essayerons de montrer que dans le monde animal :

Quel que soit le niveau, c'est à dire y compris chez les singes anthropomorphes, le fonctionnement cérébral est toujours de la forme Associative-implicative. Au niveau supérieur, ce ne sont plus simplement les percepts qui sont l'objet d'association, mais toute une panoplie de faits et de gestes stockés dans la mémoire et qui déboucheront sur toute une série d'attitudes et de réaction.

Le fonctionnement de la société animal est un fonctionnement hiérarchique qui est en harmonie avec le mode de pensée, donc que le fonctionnement hiérarchique prendra des formes différentes suivant l'évolution de "l'intelligence" animale, des capacités associatives implicatives de l'individu.

Pour faciliter nos explications nous découperons celles-ci suivant sept thèmes qui sont dans la réalité en permanence imbriqués les uns dans les autres.

- A) L'identification ou la preignation.
- B) L'imitation.
- C) La mémoire.
- D) La capacité associative-implicative.
- E) Les rapports non hiérarchiques.
- F) Structure hiérarchique et capacité associative implicative.
- G) La société animale.

Il nous paraît important de souligner, une nouvelle fois que, du point de vue de la stricte sélection naturelle, la vie en groupe apporte un avantage immédiat sur deux niveaux. Elle permet une meilleure défense contre les ennemis et les prédateurs (alerte et défense collective). Elle facilite la possibilité de trouver de la nourriture. Il y a donc, là, un facteur objectif qui pousse à la vie en groupe. Encore faut-il que celle-ci soit en accord avec l'individu. C'est dans ce cadre que se situe notre exposé.

A) L'identification et la preignation.

Nous avons déjà évoqué ce phénomène, le plus connu du monde animal possédant une capacité cérébrale

évoluée. Nous étudierons ici les différents niveaux et les conséquences chez les animaux évolués.

“La première conséquence est ce qu’on appelle l’empathie, la capacité d’un individu à se mettre à la place d’autrui et de pouvoir “ressentir” ce que l’autre ressent. “ Le traitement particulier réservé aux handicapés s’explique probablement par l’ajustement acquis et un fort attachement. C’est l’attachement qui pousse sans doute l’ajustement à s’orienter vers les soins et l’attention. Cela dit, un individu frappé d’une anomalie peut être bien traité sans qu’il y ait eu de phase d’apprentissage. Par exemple les compagnons de groupe d’un singe blessé ou momentanément handicapé peuvent réagir en se montrant immédiatement pleins d’attentions à son égard. Un jour, dans une colonie de babouins en captivité, un jeune fut frappé d’une crise d’épilepsie. Un frère plus âgé posa sa main sur la poitrine du jeune malade et menaça les humains qui voulaient entrer dans l’enceinte pour l’examiner. Selon Randall Keyes, qui a raconté l’incident, d’ordinaire ce singe n’était pas aussi protecteur envers son frère.

Dans ce cas, ce n’est sans doute pas le processus d’apprentissage qui est en jeu, car il est toujours très lent. Peut-être les primates suivent-ils une règle absolue — sans trop réfléchir — qui leur dicte cette attitude protectrice dès qu’un membre de leur groupe semble incapable de répondre à un danger. Ou bien ont-ils appris que des individus qui restent immobiles à certains moments critiques s’attirent des ennuis, et ils généralisent ce savoir à tout membre du groupe handicapé. Ce type d’explication pourrait s’appliquer à la protection rapprochée accordée au bébé aveugle, à Wolf et au jeune babouin frappé d’épilepsie.

La dernière solution serait que, en voyant les difficultés d’un autre devant un danger, les singes se rappellent leur propre expérience devant une menace du même genre. Cette hypothèse, si elle était avérée, serait très intéressante, parce qu’une telle attitude impliquerait une extrapolation de la part de l’individu, capable de faire le lien entre lui-même et autrui.”

La mémoire joue, bien sur un rôle important, dans beaucoup d’espèces l’identification ne dure que le temps de l’apprentissage, mais ici nous avons un bel exemple d’empathie.

Le phénomène d’identification est bien une association implicite que fait l’individu avec ces paires et uniquement avec eux.

“ On ne peut pas, bien sûr, mettre sur le même plan la façon dont les membres d’une espèce se rapportent à leurs congénères avec la manière dont ils interagissent avec les membres des autres espèces. Il n’existe pratiquement pas d’exemple de liens d’attachement interspécifique, et il ne faut pas s’étonner que les membres d’une espèce ne fassent généralement pas grand cas des membres d’une autre espèce. En fait, les animaux semblent souvent considérer ceux qui appartiennent à une autre espèce comme de simples objets ambulants.” (p.108)

Chez les animaux les plus évolués, l’identification peut se faire au niveau du groupe situé dans le cadre de la société hiérarchique.

“ Il est même possible que les grands singes et les singes non anthropomorphes aient une conscience qui va au-delà de leur position dans la hiérarchie de dominance. Robert Seyfarth a démontré que, dans la nature, les singes non anthropomorphes de rang hiérarchique voisin se toilettent davantage que les singes de rang éloignés. J’ai moi-même confirmé ce résultat dans mes propres recherches. L’hypothèse de R. Seyfarth est que les singes connaissent tellement bien la hiérarchie de dominance au sein du groupe qu’ils savent non seulement la position supérieure de tel ou tel individu, mais combien d’échelons les séparent.” (p. 129)

Le phénomène d’identification étant la “fixation” d’une image cérébrale produite par le “plaisir” dû à l’élevage et aux relations “préférentielles”, il se jouera donc à plusieurs niveaux, la mère et les petits (avec qui le bébé joue), le sous groupe hiérarchique (avec qui il “se toilette d’avantage”), la société (dans laquelle il vit), l’espèce. Le phénomène de “répulsion” jouant, lui, pour situer l’individu dans la hiérarchie sociale. Il faut bien entendu aussi ajouter l’éducation. Enfin la capacité de mémorisation impliquera une plus grande complexité possible de la société animale.

La pérennité de la structure hiérarchique de la société a donc une double raison de se maintenir. L’identification (la plus forte) se fait avec ceux avec qui l’animal a le plus de contacts, c’est à dire avec des animaux du même rang et la “répulsion” se fait par la peur des représailles des dominants. Enfin par l’apprentissage il va dominer ceux des rangs inférieurs.

Nous nous situons parfaitement dans la logique associative-implicite comme nous l’expliquerons plus amplement dans un prochain chapitre.

Cependant, nous pensons que le phénomène d’identification doit être traité comme une particularité séparée ou spécifique du phénomène d’association des sens. Celui-ci joue un rôle particulier car il concerne directement et uniquement la relation entre les individus (d’une même espèce pour le monde animal).

bien sûr, il se combine ensuite avec tous les autres phénomènes cérébraux, mais il joue un rôle bien spécifique.

B) L'imitation.

L'imitation découle probablement directement de l'identification à l'autre. L'image du petit poussin qui reproduit les gestes de la poule en est l'exemple le plus connu.

"L'identification sous-tend à la fois l'empathie et l'imitation. La précision avec laquelle un individu peut copier le comportement d'un autre dépend du degré auquel il adopte le point de vue de ce dernier: le degré d'imitation dépend du degré d'empathie.

La forme la plus élémentaire de l'imitation consiste à copier un comportement sans en comprendre son sens." (...) C'est ce que font généralement les primates. Le champion de l'imitation est sans doute le chimpanzé. Dans le zoo d'Arnhem, le grand jeu des jeunes consistait à marcher en file indienne derrière une femelle appelée Krom ("courbée") en adoptant sa démarche pitoyable. Parfois ils s'amusaient en prenant appui sur leurs poignets (alors que tout chimpanzé qui se respecte replie ses doigts pour marcher sur ses jointures). Le résultat était une démarche gauche, semblable à celle d'un adulte du groupe qui avait perdu ses doigts au cours d'une bataille."

L'imitation joue un rôle fondamental (à cause de la mémoire) pour l'apprentissage. C'est un moyen très rapide pour s'adapter au milieu et la vie en société est un facteur démultipliant de l'apprentissage.

C) La mémoire.

La mémoire est la capacité de stockage des "images" cérébrales, ou "fixations" d'assemblées de neurones, produites par le système nerveux suite à une réaction de "plaisir" ou de "répulsion". Sachant que ces images pourront elles même être associées pour en former de nouvelles et/ou déclencher des réactions motrices, la capacité cérébrale de mémorisation va donc permettre des facultés adaptatives et des comportements plus ou moins développés et complexes suivant les individus et les espèces.

"Les éléphants, par exemple, ramassent les défenses ou les ossements d'un membre de leur troupe qui est mort, les tiennent dans leur trompe et se les passent à tour de rôle. Certains pachydermes retournent pendant des années à l'endroit où est mort un proche, pour toucher et inspecter ses restes avec leur trompe. Est-ce que ce dernier leur manque? Se souviennent-ils de cet individu de son vivant?"

D) La capacité Associative-Implicative.

Après avoir vu les phénomènes d'identification et d'imitation et compris l'importance de la capacité à mémoriser nous allons revenir sur la logique associative-implicative cérébrale.

Au début du chapitre nous avons montré comment ce sont les capacités propres aux neurones à s'interconnecter qui ont permis, d'une part de développer une **capacité associative** (association des différents sens et association des "images" cérébrales), d'autre part de fixer des "images" cérébrales. Cette fixation des images est déclenchée par le phénomène "réflexe" (plaisir/répulsion à l'origine des commandes motrices). C'est la **logique implicative**.

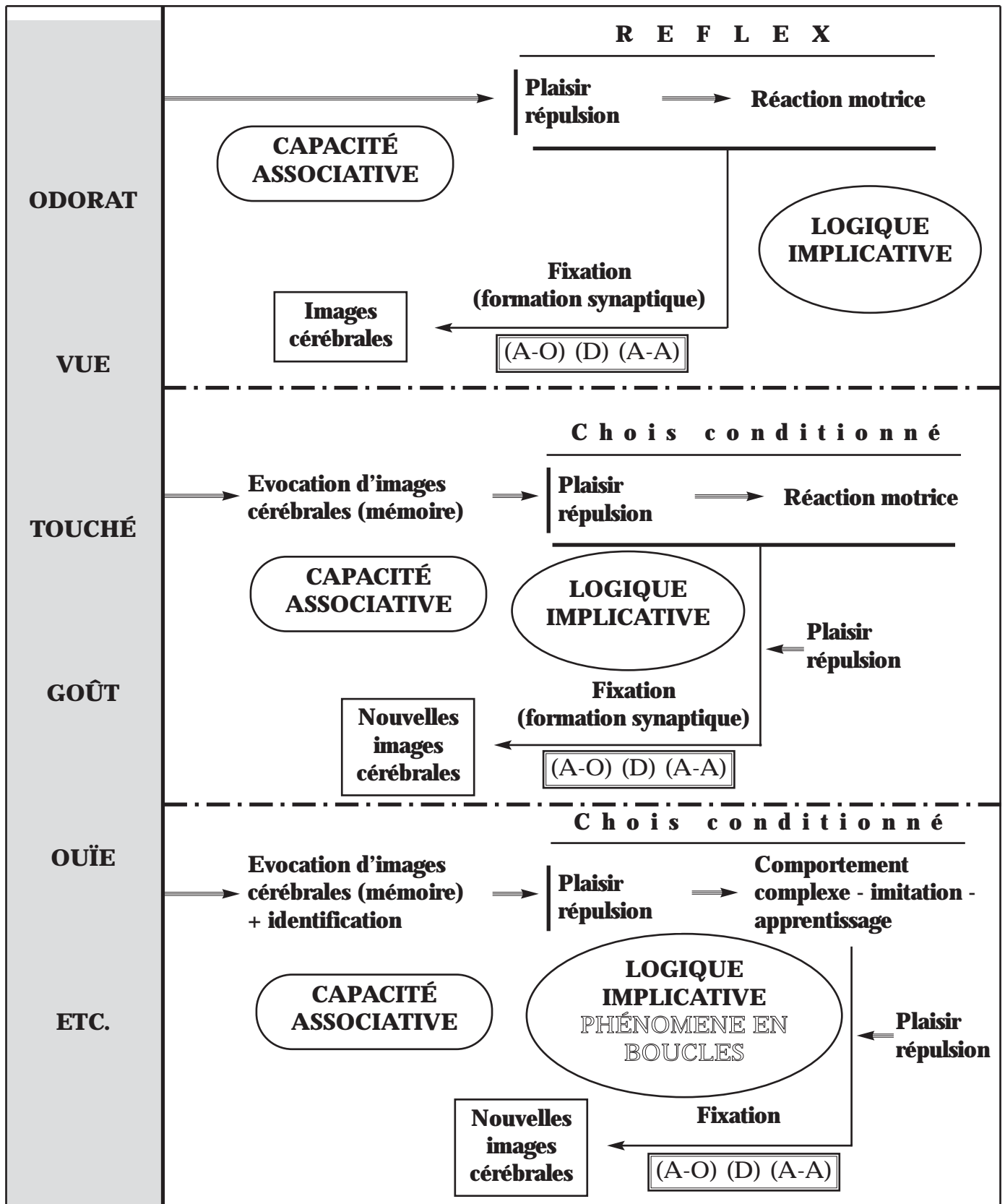
Pour synthétiser ce processus cérébral nous avons fait un tableau (page 11).

"L'attachement, l'identification émotionnelle et certaines réactions innées, combinées avec de puissantes capacités d'apprentissage (et de mémorisation - ajouté par nous), fournissent une base solide pour que les animaux élaborent des comportements complexes d'attention aux autres" (page 105). Ceci résume assez bien le dernier schéma.

Les "images" cérébrales sont fixées par le phénomène plaisir/répulsion. **Quand celles-ci sont évoquées par tel ou tel événement (perceptions), elles rappellent les plaisir/répulsion qui ont déclenché leur formation.** Quand l'évocation de ces images s'associe au phénomène d'identification (empathie) il peut développer des comportements complexes ou le "plaisir" qu'ils provoquent peut être à l'origine d'une forme de rire.

"Le fossé et la chaîne. Les Bonobos du zoo de San Diego étaient hébergés autrefois dans une sorte de grotte séparée du public par un fossé à sec de deux mètres de profondeur. Les grands singes pouvaient y descendre et remonter

La capacité Associative - Implicative



Aucuns de ces schémas ne sont exclusifs les uns des autres.

Les différences de capacités cérébrales vont intervenir sur la complexité du comportement, mais pas sur la logique de fonctionnement du système cérébral.

à tout moment à l'aide d'une chaîne. Dans *Peacemaking among Primates* ("la réconciliation chez les primates"), j'ai décrit une scène récurrente: quand Vernon, le mâle dominant, s'aventurait dans le fossé, un jeune, Kalind, s'empres-
sait de hisser la chaîne et regardait Vernon la bouche grande ouverte —ce qui est l'équivalent du rire chez les grands
singes— tout en tapant de la main le bord du fossé. Le seul autre adulte du groupe, la femelle Loretta, se précipitait
alors pour "secourir" son partenaire. Elle lui lançait la chaîne et montait la garde jusqu'à ce que Vernon soit remonté.
Kalind et Loretta semblaient tous deux parfaitement comprendre l'utilité de la chaîne. Ils agissaient donc en connais-
sance de cause: l'un taquinait le mâle en contrebas tandis que l'autre lui venait en aide."

**Suivant la Théorie de l'auto-organisation, nous pouvons considérer que la capacité des neurones à s'inter-
connecter et à former des synapses est du type (A-A) Auto-organisation Auto orientée. Dans le cas de la
mémoire animale, que nous appelons type associative implicative, la capacité (A-A) est "soumise" au phé-
nomène Plaisir/répulsion qui correspond à une logique (A-O) Auto-organisation Orientée. La mémoire
animale correspond donc à un mode opératoire du type (A-O) (D) (A-A).**

**Globalement ceci correspond à une dynamique structurante : apprentissage . Le développement de la capa-
cité (A-A) des neurones, que sont les aires associatives liées à l'association d'images, permet, une plus
grande "liberté" de créativité, c'est à dire d'initiative, des comportements plus complexes.**

Les différents niveaux de capacité associative-implicative.

**Suivant leur différence de capacité associative-implicative les comportements des animaux vis à vis d'un
même événement vont varier:**

" Il n'est pas étonnant que la réaction devant le miroir ait également suscité des recherches dans le domaine du com-
portement animal. Pratiquement tous les animaux qui possèdent une vue développée réagissent quand on les confron-
te pour la première fois au miroir. Ils essayent de le toucher ou vont derrière. Mais seuls le chimpanzé et l'orang-outang
semblent comprendre qu'ils voient leur propre image. Le statut particulier de ces grands singes est reconnu depuis long-
temps. En 1922, Anton Portielje, un naturaliste hollandais, a remarqué que, si les singes non anthropomorphes ne com-
prennent pas le rapport entre ce qu'ils voient dans le miroir et eux-mêmes, un orang-outang, lui, "regarde d'abord son
image dans le miroir, mais ensuite il regarde aussi son derrière et la croûte de pain qu'il tenait dans sa main... compre-
nant à l'évidence l'usage qu'on peut faire du miroir" . " (page 87)

La médiation psychique.

Dans le processus décrit en haut du tableau sur la capacité Associative-Implicative, on voit que certaines
perceptions (des sens) déclenchent des réactions réflexes. Nous nous situons, à ce niveau, à la réaction pro-
duite directement par le déterminisme génétique. C'est un déterminisme fort car il est le produit de l'évo-
lution (mendélienne) qui a fondé l'espèce. Dans le processus décrit en bas du tableau les perceptions
déclenchent l'évocation d'images cérébrales qui, associées avec le phénomène d'identification génèrent des
comportements complexes. Entre les percepts et le phénomène de plaisir/répulsion qui "déclenchera" l'ac-
tion finale (et une nouvelle image cérébrale), se glisse tout une médiation associative psychique que nous
pourrions appeler phénomène en boucles entre différentes images cérébrales associées au "plaisir:répul-
sion". Chez les animaux les plus évolués cette médiation va permettre à l'individu de lutter contre certains
actes réflexes qui pourraient lui être néfastes.

" Un chimpanzé qui découvre ses dents dans une sorte de grimace signale une certaine inquiétude. Si un mâle fait
une démonstration de force en faisant cette grimace, sa manœuvre d'intimidation risque de ne pas être prise au sérieux.

Le cas le plus spectaculaire d'autocorrection du comportement a été observé chez un mâle qui était assis le dos tour-
né à son rival. Il avait découvert ses dents dans une expression grimaçante après avoir entendu son adversaire hululer.
À l'aide de ses doigts, il serra alors les lèvres pour dissimuler sa denture. Il lui fallut répéter trois fois ce geste avant que
sa "grimace" ne disparaisse définitivement. C'est seulement ensuite qu'il s'est retourné pour répondre à son adversai-
re et le leurrer par une démonstration d'intimidation." (page 99)

**Dans ce genre de phénomène, nous voyons que le développement de la capacité associative d'image,
que nous pouvons caractériser de type (A-A), permet de "vaincre" la valeur implicative réflexe pour cer-
tains événements.**

Action et mémorisation

Dans notre hypothèse c'est le phénomène "plaisir:répulsion" qui est à l'origine de la mémorisation, mais c'est aussi lui qui provoque l'action qui lui est liée, nous pouvons donc dire que toute action est liée à une mémorisation, soit parce que la mémorisation en est "l'origine", soit parce qu'elles sont concomitantes, soit qu'une action réflexe en soit "l'origine".

Les symboles ou le début du langage sémiotique animal.

Les "images" cérébrales sont une "fixation" de synapses neuronales déclenchée par le système plaisir/répulsion. **L'évocation de ces mêmes images déclenche le système plaisir/répulsion. C'est la logique (valeur) implicative du système cérébral que nous avons décrit. C'est cette logique implicative de l'image qui va permettre aux animaux évolués de "communiquer" par toute une série de rituels;** dans ce cas "l'image" extérieure à l'individu (l'action rituelle) va déclencher un processus d'évocation cérébral et/ou être mémorisé. Le plus connu est celui de la "bataille" des cerfs. Frans de Waal nous en donne plusieurs concernant les singes.

"Prenons les chimpanzés: après une bataille, un mâle de haut rang, le poil tout hérissé, va s'approcher de son adversaire en le regardant droit dans les yeux. Si le rival ne cède pas, une nouvelle bataille s'ensuit. S'il s'incline, comme c'est le cas le plus souvent, le dominant lui passe le bras par-dessus l'épaule. Il prolonge ce geste par une embrassade et un baiser, scellant la paix.

Les réconciliations imposées existent aussi chez le macaque à face rouge: Le dominant affirme sa supériorité en feignant de mordre le subordonné au poignet. Mais ce rituel ne revêt jamais un caractère forcé, et il arrive que les subordonnés prennent le devant. Dans ce cas ils invitent les dominants à le "mordre" en agitant leur poignet sous leur nez.

Les macaques n'ont pas un tel rituel; mais, au centre de primatologie du Wisconsin, le mâle alpha, Spickles, a mis au point un comportement de son cru. Il ne le pratique qu'avec les autres mâles adultes et jeunes. Agé et arthritique, Spickles n'en a jamais capturé et puni un seul. Mais, dès qu'ils descendent de leur refuge en hauteur, le vieux mâle se dirige sans hésiter vers eux, les saisit fermement par la tête ou par le cou, et leur mordille la joue. Ils ne sont autorisés à rejoindre le groupe qu'après ce passage obligé. De temps en temps un mâle essaye d'esquiver la morsure en faisant une grimace de soumission. En dépit de cela, je n'en ai jamais vu aucun échapper à ce rituel "je vais te montrer qui est le chef ici" de Spickles. En outre, aucun des mâles ne proteste, peut-être parce qu'ils y sont soumis dès leur plus jeune âge. Comme chez les macaques à face rouge, il s'agit d'un comportement ritualisé qui ne laisse aucune blessure." (page 133)

"La culture: Les primatologues de terrain ont remarqué que des populations d'une même espèce n'avaient pas la même façon d'utiliser des outils et de communiquer. Ainsi, dans une communauté de chimpanzés les adultes se servent de pierres pour casser les noix, tandis que dans une autre cette technologie sera parfaitement inconnue. Et chez les Bonobo et chez le chimpanzé commun, les comportements et les échanges de signaux varient là encore suivant les communautés.

Le langage: Depuis des décennies, on enseigne aux grands singes des langages gestuels (comme ceux de l'American Sign Language) ou des langages artificiels à partir de symboles qui apparaissent sur l'écran d'un ordinateur. koko, Kansi, Washoe et plusieurs autres anthropoïdes ont appris ainsi à communiquer efficacement leurs besoins et leurs désirs, grâce à ces langages." (page 265)

Tout ce que Frans de Waal met ici sous le non de culture et de langage correspond au fonctionnement cérébral que nous avons appelé capacité associative-implicative et qui est décrite dans le premier paragraphe de cet encadré. Les rituels, ou actions symboliques, permettent, grâce à la "valeur implicative" de l'image mémorisée évoquée de provoquer (d'imposer) certain comportement.

Le langage sémiotique reste dans une même logique globale : (A-O) (D) (A-A). Mais la développement de la capacité (A-A) permet l'association d'images cérébrales "complexes" qui permet qu'un simple geste ou "rituel" dicte un comportement.

Il faut souligner que ce type de langage est toujours dépendant du phénomène "plaisir/répulsion". C'est pourquoi, ce que F. WAAL appelle langage gestuel doit toujours être relié, chez l'animal, à leurs besoins et leurs désirs ou leurs craintes "physiques".

E) Les rapports non hiérarchiques.

Nous savons que chez les animaux évolués la structure sociale est une structure hiérarchique qui joue un rôle de stabilité sociale. Cependant il y a des rapports hiérarchiques qui ne sont pas forcément “bons” à conserver se sont les rapports hiérarchiques parents enfants parce que ils sont une entrave à l’émancipation..

Le jeu des petits entre-eux et avec leurs parents est une forme de rapports non hiérarchiques. Non seulement le jeu permet une action “libre” créatrice d’expériences nouvelles donc de nouvelles mémorisations, mais surtout le jeu est une forme d’Auto organisation Auto orientée, “d’auto-déterminisme” (les tabous hiérarchiques sont momentanément levés), qui comme nous le verrons plus loin est un facteur d’émancipation. Le jeu doit avoir un rôle très important pour “rompre” avec la valeur implicative de la dépendance aux “parent” et pour l’émancipation des jeunes.

A ce propos, il est intéressant de noter que dans la société hiérarchisée animale les parents des rang supérieurs empêchent leurs enfants de jouer avec ceux des rangs inférieurs.

“ D’après les données que nous avons rassemblées et informatisées sur des centaines de relations entre guenons, elles choisissent leurs amies selon analogie d’âge et de position dans la hiérarchie de dominance. Dans un groupe social de macaque, où la hiérarchie est stricte, les femelles de même statut subissent des vexations de la part des dominants et sont obligées de se montrer supérieures aux subordonnés. Des femelles d’âge voisin traversent des phases importantes de leur vie à peu près au même moment: elles jouent ensemble lorsqu’elles sont bébés; leurs petits grandissent ensembles, etc. Il n’est donc pas étonnant que ces femelles vivent ensemble plutôt qu’avec des femelles de statut ou d’âge différent” .

F) L’harmonie entre la pensée associative-implicative et la structure hiérarchique de la société.

La logique des rapports hiérarchique impose à chaque individu une place déterminée dans la société animale sous “l’assujettissement” au chef. Il y a donc une valeur implicative relativement forte dans la société hiérarchique:

“ Les hiérarchies lient les individus par des règles conditionnelles du type: “ Si tu te comportes comme ceci, alors nous serons heureux de t’avoir au sein du groupe.” Et la règle inverse: “ Si tu ne te comportes pas de cette façon, alors tu risques d’être puni ou, pire, expulsé.” Ainsi un singe mâle non anthropomorphe de bas rang court au-devant de sérieux ennuis s’il s’accouple avec une femelle sexuellement réceptive, ou s’il agresse une femelle en présence du mâle dominant. Ne pas se livrer à de tels comportements et afficher loyalement son statut d’inférieur est le prix qu’il doit payer pour sa tranquillité. Il ne faut pas s’imaginer, cependant, que les subordonnés en sont réduits à mener une vie triste; tout dépend du sens qui est donné à la convenance sociale, sens qui varie selon les espèces.”

La pensée animale , que nous avons définie comme associative implicative —(A-O) (D) (A-A)— est caractérisée par la combinaison du phénomène d’identification et des “images” cérébrales et par la valeur implicative de cette pensée “soumise” au “plaisir/répulsion. L’identification se réalise à deux niveaux, tout d’abord au niveau du sous groupe (rang), par l’intermédiaire des mères et des autres individus avec lesquels il grandit, ensuite au niveau de l’ensemble du groupe. La valeur implicative de cette identification fait d’elle la clef de voûte du maintien de l’ordre hiérarchique. L’animal s’identifiant à son groupe va donc naturellement accepter “les contraintes” ou les “avantages” liés à celui-ci. Pour lui ce ne sera “consciemment” ni une contrainte ni un avantage mais tout simplement la valeur implicative de son identification au groupe. **Il y a donc bien une harmonie entre la structure hiérarchique de la société et le mode de pensée animal.** (La société animale et le fonctionnement cérébral sont tous les deux du type (A-O) (D) (A-A))

C’est pourquoi, contrairement à ce que soutient, par moments, Frans Waal dans son livre Le Bon Singe, la morale n’a rien à voir là-dedans et l’empathie est une conséquence logique de cette “harmonie”. Nous y reviendrons après avoir développé les formes d’intelligences humaines.

Dans le chapitre sur “la médiation psychique”, nous avons expliqué comment celle-ci permettait parfois de lutter contre certains comportements réflexes. Il va en être un peu de même vis à vis de l’ordre hiérarchique. Chez les animaux les plus évolués les “entraves” à celui-ci vont être plus courantes:

“ La médiation exercée “ d’en haut” par un individu de rang hiérarchique élevé, est évidemment plus facile à mettre en œuvre que la médiation exercée “ d’en bas”. Celle-ci se fait également par l’intervention d’un individu tiers qui cherche à rétablir de bons rapports entre les adversaires; mais elle présente plus de risque, car les deux combattants

peuvent décharger leur agressivité sur un individu qui occupe un bas rang hiérarchique. Néanmoins ce type de réaction existe, mais, **à notre connaissance uniquement chez les chimpanzés.**" (page 43)

"En fait les chimpanzés mettent en œuvre une plus grande réciprocité que les macaques, car ils ne se contentent pas de s'assister mutuellement: Ils ont aussi un système de revanche s'appliquant à leurs opposants. Lorsqu'un individu se range au côté d'un combattant dans une querelle en cours, son action ne bénéficie pas seulement à l'une des parties. Chaque choix en faveur de quelqu'un implique qu'il s'agit d'un choix contre quelqu'un" ...

"Les chimpanzés sont uniques en leur genre par le fait que chez eux la réciprocité prend les deux formes mentionnées (pour et contre quelqu'un). Cette tendance qui peut sembler fort naturelle —parce que les êtres humains la pratique—, ne s'observe pas chez les macaques. Chez eux, la majorité des alliances sont dirigées vers les échelons inférieurs de la hiérarchie, et il n'y a donc pas de place pour un quelconque système de revanche. Les chimpanzés hésitent beaucoup moins à se dresser contre ceux qui normalement les dominent, et les représailles font partie intégrante de leur système de réciprocité."

Nous avons là un exemple comme quoi une capacité cérébrale animale développée permet de sortir, en partie, de la logique implicative de l'identification au sous groupe hiérarchique. Cependant il faut souligner que nous restons dans le cadre de la pensée associative implicative. Ceci est bien souligné lorsque Franz Waal explique que "chaque choix en faveur de quelqu'un implique qu'il s'agit d'un choix contre quelqu'un". Nous restons dans l'alternative "plaisir/répulsion" pouvant provoquer soit la fuite soit l'agressivité.

G) La société animale.

(Il serait important de relire le chapitre I sur le déterminisme hiérarchique pour mieux comprendre cette dernière partie)

Une société animale n'est ni une somme d'individus, ni une totalité en soit. C'est un groupe d'individus liés entre eux par des rapports sociaux. Les rapports avec l'environnement se situent à la fois au niveau du groupe et au niveau de l'individu. Il est donc indispensable d'avoir une vision globale qui tient compte de tous ces facteurs.

"Si les intérêts individuels se recoupaient complètement, tout serait pour le mieux; il y aurait un consensus général en faveur de l'harmonie sociale. Mais les individus ont aussi des intérêts divergents. Les tentatives d'un jeune mâle pour gravir les échelons de la hiérarchie peuvent susciter bien des problèmes et semer le chaos dans le groupe pendant des semaines et des mois d'affilée. C'est également le cas lorsqu'une femelle qui se trouve à la tête d'une lignée matrilineaire cherche sans cesse querelle aux membres d'une lignée matrilineaire de plus haut rang, récemment affaiblie par la mort de la femelle qui était son chef de file. Il existe donc une contradiction aiguë entre les objectifs poursuivis par les individus, concernant le rang et l'accès aux ressources, et les objectifs collectifs liés à la survie du groupe dans un contexte écologique particulier. Lorsque certains de ses membres manœuvrent individuellement pour obtenir les meilleures positions ou pour s'approprier la plus grande part de nourriture, le réseau des relations sociales dans son ensemble, de même que le groupe en tant que tout, ont de grandes chances d'en pâtir.

Cette situation est dangereuse, car les primates sociaux ont besoin les uns des autres pour se défendre contre les menaces extérieures et pour trouver de la nourriture et de l'eau. Ils ne peuvent guère se permettre d'être en guerre avec leurs compagnons dont leur sort dépend. Le souci de la communauté est fondé sur l'intérêt de tous ses membres pour un environnement social optimal favorisant la survie et la reproduction."

Même si, à notre avis (et nous y reviendrons), cette approche est un peu trop anthropomorphe, elle correspond assez bien à notre démarche. Pour expliciter celle-ci nous reviendrons à une analyse basée sur les différents déterminismes.

1) Le déterminisme de l'environnement, que l'on pourrait appeler le déterminisme darwinien.

Au niveau de l'individu, il va avoir tendance à favoriser les mieux adaptés. Dans le cadre du groupe ceci est un peu relativisé par la vie en groupe, mais reste cependant valable dans la mesure où la bataille pour le rang le plus élevé est toujours active et que le "chef" est en général celui qui assure la plus grande descendance. Ce déterminisme agit au niveau des gènes.

Au niveau du groupe le déterminisme darwinien a tendance à favoriser la vie en collectivité car elle améliore la défense et l'accès à la nourriture de chaque individu. Ce déterminisme jouera aussi dans le sens de l'élimination des individus asociaux.

2) Le déterminisme hiérarchique.

Selon la théorie de l'Auto-organisation le fonctionnement hiérarchique a une logique (A-O) à tendance structurante et stabilisante, qui présente donc un avantage d'un point de vue de l'évolution. La hiérarchie sociale, comme rapport de fonctionnement du groupe, est le produit de la variété des individus, qui fait que certains sont plus forts que d'autres, et de la logique du mode de pensée associative-implicative. Comme nous l'avons expliqué, dans le monde animal il y a une harmonie entre la structure sociale hiérarchique et le mode de pensée.

Le déterminisme hiérarchique, tel que nous l'avons expliqué au chapitre I, agit de deux manières ou plutôt s'auto maintient de deux façons:

a) **Dans ce chapitre nous citons un article de la Recherche:** "l'héritage du statut chez les singes requiert essentiellement: 1) que les membres du groupe établissent des **rapports de dominance**; 2) qu'ils soutiennent systématiquement leur progéniture contre les individus qu'ils dominent; 3) que chacun défende ensuite son propre rang en appuyant les dominants contre les subordonnés, **verrouillant ainsi la hiérarchie**. Lorsque ces conditions minimales sont réunies, elles créent le phénomène de la **reproduction des inégalités sociales de génération en génération**". **ou encore:** "La hiérarchie se met en place dans les premières minutes qui suivent la première rencontre entre deux animaux et elle est rarement remise en cause". **Dans ces deux citations c'est bien l'harmonie entre le mode de pensée associative-implicative et la structure hiérarchique qui permet l'auto maintien de la structure hiérarchique. Sans cette harmonie la vie sociale aurait de forte chance d'être chaotique:** "Un jour, dans un groupe de langurs dorés en captivité, alors que les chercheurs du parc zoologique avaient emmené le mâle pour le soigné, de violentes batailles ont éclaté entre les femelles. La situation s'est améliorée immédiatement lorsque le mâle est revenu". **Dans cet exemple, c'est bien la logique implicative évoquée par le retour du chef qui rétablit la "paix".**

b) Etre au sommet de la hiérarchie, c'est avoir un meilleur accès à la nourriture et, d'une certaine manière, à l'éducation, donc avoir des atouts individuels plus favorables que les dominés. Cette forme d'auto maintien de la hiérarchie est, elle, indépendante du mode de pensée ou du déterminisme génétique. Elle est auto produite par le fonctionnement de la structure hiérarchique.

Il en est de même pour l'efficacité fonctionnelle de la société animale hiérarchique. Chez les insectes sociaux, il n'y a pas besoin de hiérarchie car l'organisation sociale est "contrôlée" par une combinaison du déterminisme génétique et l'émission de phéromones régulateurs et déterministes. Dans la société animale tous les individus restent potentiellement égaux et sans spécialisation comme chez les insectes sociaux. Dans la société animale l'efficacité fonctionnelle est donnée par hiérarchie. C'est elle qui permet la limitation des conflits individuels et qui chapeaute une certaine répartition des tâches. Indépendamment du fait que dans la société animale le mode de pensée est en harmonie avec le fonctionnement hiérarchique, dans une société d'individus "égaux" le fonctionnement hiérarchique apporte une certaine efficacité qui joue un rôle déterminant indépendamment du mode de pensée et du déterminisme génétique. En améliorant la vie du groupe il rend celui-ci plus compétitif dans le cadre du déterminisme darwinien.

L'individu

Comme nous l'avons plusieurs fois expliqué, l'individu est soumis, d'un côté à ses intérêts individuels qui le poussent à gravir les échelons de la hiérarchie, de l'autre aux déterminismes liés à la vie en groupe. Dans le monde animal la pensée associative-implicative permet une harmonie entre l'individu et le fonctionnement hiérarchique de la société sans faire disparaître les conflits individuels pour l'accession à l'échelon supérieur. **Comme le dit Franz Waal:** "Les tentatives d'un jeune mâle pour gravir les échelons de la hiérarchie peuvent susciter bien des problèmes et semer le chaos dans le groupe pendant des semaines et des mois d'affilée". **En effet, dans la logique de la pensée associative-implicative le chef est le symbole (implicatif) qui permet la stabilité; il est donc normal que sa remise en cause provoque le chaos. Cependant dès que la substitution est effectuée l'ordre revient.**

Le chef joue donc un rôle clef. Comme nous l'avons expliqué au chapitre I, le chef pour rester chef doit se situer "au-dessus de la mêlée". Chez les animaux évolués, comme les chimpanzés où les alliances jouent un rôle, il est aussi nécessaire qu'il fasse preuve "d'équité": "La façon qu'ont les chimpanzés de chasser ensemble est unique en son genre chez les primates non humains. Certains indices semblent montrer que, avec le partage qui suit, ce phénomène revêt une importance pour d'autres aspects de leur vie sociale. Les Boesch ont remarqué que la générosité est une caractéristique particulière des mâles de rang hiérarchique élevé, et T. Nishida et ses collègues

ont bien illustré ce point de vue en rapportant la façon dont se comportait un mâle alpha appelé Ntologi. Ce dernier, qui vivait dans un groupe de chimpanzé pérégrinant dans les montagnes Mahale, semblait utiliser la distribution de viande pour consolider son pouvoir au sein de la communauté". **Dans le cadre des alliances, entre un chef qui partage et un qui garde tout pour lui, la stabilité de la position hiérarchique peut se jouer.** Nous avons, là, un autre déterminisme issu à la structure hiérarchique qui n'est pas uniquement lié au mode de pensée associatif-implicatif, mais qui découle de la logique propre à la fonction. C'est une certaine forme de bonapartisme et d'équité qui est "imposée" pour la stabilité du chef dans le cadre du fonctionnement hiérarchique.

Pour conclure ce chapitre, nous voulons de nouveau citer Franz Waal: "**Étudier méticuleusement le comportement d'un individu pris isolément ne nous apprendrait rien ou peu de chose sur le type d'organisation issue des interactions entre plusieurs individus de même genre. Personne ne doute que de telles interactions possèdent leur propre dynamique**". Cependant, l'individu étant l'unité de base de la société, ne pas saisir la manière dont l'individu perçoit et agit sur cette société tout en étant déterminé par elle et son environnement, et procéder par analogie de comportement avec la société humaine, nous paraît être une erreur qui privilégie le rôle des déterminismes sur l'individu sans vraiment comprendre le rôle de l'individu, non pas pris isolément, mais globalement comme unité pensante. C'est pourquoi nous allons maintenant aborder la pensée humaine.

Pour schématiser la logique systémique de la société animale, nous proposons le tableau ci-dessous. Si nous avons séparé la pensée de la société, il faut les concevoir en interaction permanente et la pensée non comme celle d'un individu précis, mais prise globalement tout en sachant que chez les animaux pensée signifie presque toujours action.

	Logique (A-O) (D) (A-A)	Crise
Pensée associative implicative	Identification + association d'images sous phénomène plaisir/répulsion	- Crise d'identification : changement de chef. - développement de la capacité (A-A) permettant de "vaincre" partiellement la valeur implicative plaisir/rép..
Société animale hiérarchique	Le chef et la stabilité du fonctionnement hiérarchique	- Changement de chef - Alliance entre individus (A-A) contre un chef.

III- L'intelligence humaine

Nous étudierons la logique de la pensée humaine, d'une part en étudiant l'évolution et la différence avec la pensée animale, d'autre part en étudiant son évolution en fonction de l'évolution des rapports sociaux d'un point de vue historique.

La différence avec la pensée animale.

Nous avons vu que la pensée animale est une pensée de logique associative-implicative. Chez l'animal l'évocation d'images cérébrales par les sens 'implique' le déclenchement de la fonction plaisir/répulsion. C'est cette logique qui crée le phénomène d'identification qui, associé à de nombreuses images cérébrales va permettre des comportements complexes et permettre l'utilisation d'une forme de langage sémiotique. Mais tous ceux-ci rentrent dans le cadre de la logique associative-implicative.

L'humain, bien évidemment, et de manière encore plus développé, possède cette forme d'intelligence qu'est la pensée associative-implicative. Ce qui va totalement différencier l'humain de l'animal c'est l'apparition d'une nouvelle forme de pensée: **la capacité associative non implicative. Les images cérébrales vont pouvoir s'associer sans déclencher la fonction plaisir/répulsion qui a servi à les former. Les images cérébrales vont ainsi, d'une certaine manière s'affranchir des sens qui les ont créées. Elles vont pouvoir librement s'auto-associer sans valeur implicative du moins immédiates.**

Nous faisons la conjecture qu'au principe Plaisir/Répulsion qui correspond à une logique associative implicative —(A-O) (D) (A-A)— va s'ajouter le **"principe d'Harmonie" de libre association des images cérébrales**. Comme nous essayerons de le montrer, c'est "l'harmonie" entre différentes images cérébrales qui permettra la formation des premiers concepts et "l'harmonie" entre différents concepts et/ou images cérébrales qui permettront la formation des différents concepts.

Ici c'est la libre association qui domine, au moins dans un premier temps. Nous pensons que nous nous situons, là, dans un mode opératoire du type (A-A) (X) (A-O). Ce qui ressort de la libre association (A-A), c'est ce qui est en "harmonie" avec, comme nous le verrons, le "but", le "besoin" que l'on avait plus ou moins consciemment. Dans ce cas la libre association (A-A) n'est pas soumise, elle travaille "librement" jusqu'à ce qu'elle trouve une "harmonie" avec un but ou un besoin. Se produit tout une série d'aller-retours pour "savoir" si le concept (l'harmonie) correspond au but ou besoin. C'est la phase (A-O) qui travaille donc à posteriori et en parallèle. De plus, comme nous le verrons, le concept aura une valeur implicative, ou plutôt générative.

C'est cette nouvelle capacité, qui n'élimine pas l'autre, qui va permettre à l'humain de créer les outils et le langage qui sont deux formes de concepts. Comme nous le verrons, toute une série d'échelle de concepts vont alors surgir au cours de l'évolution de l'humanité. Nous venons de définir deux concepts (capacité associative-implicative et capacité associatives non implicative) nouveaux; pour les développer nous allons nous appuyer sur des citations d'auteurs qui n'ont pas utilisé ces concepts il va donc être nécessaire, à partir de ces citations, de développer une idée qu'ils n'ont pas réellement exprimée (c'est ce que nous avons déjà fait avec le livre de Franz Waal, Le Bon Singe). Nous nous en excusons auprès de l'auteur et ces idées n'engagent que nous.

La pensée associative non implicative et la formation du concept.

L'articulation pensée associative-implicative et pensée associative non implicative dans la formation du concept.

Dans le livre Théorie du langage - Théorie de l'apprentissage (Seuil-1979) Piaget défend une position que nous reprendrons partiellement pour expliquer nos deux concepts.

" L'assimilation sensorie motrice ne consiste qu'à assimiler des objets à des schémas d'action, tandis que

l'assimilation représentative assimile les objets les un aux autres, d'où la constitution de schémas conceptuels. Or cette forme d'assimilation était déjà virtuelle dans la forme sensorie motrice puisque celle-ci portait sur de multiples objets, mais successifs: il suffisait alors de compléter ces assimilations successives par **un acte simultané de mise en correspondance** pour passer au palier suivant. Mais un tel acte implique l'évocation d'objets non actuellement perçus, et cette évocation nécessite la formation d'un instrument spécifique qui est la fonction sémiotique (imitation différée, jeu symbolique, image mentale qui est une imitation intériorisée, langage gestuel, etc., en plus du langage vocal et appris.) Or, il existe déjà des signifiants sensori-moteurs qui sont les indices ou signaux, mais ils ne constituent qu'un aspect ou une partie des objets signifiés: la fonction sémiotique débute, par contre, lorsque **les signifiants sont différenciés des signifiés et peuvent correspondre à une multiplicité de ceux-ci.** On voit alors qu'entre l'assimilation conceptuelle des objets entre eux et la sémiotisation il y a mutuelle dépendance, et que toute deux procèdent ainsi d'une généralisation complétive de l'assimilation sensori-motrice avec abstraction réfléchissante d'éléments qui lui sont directement empruntés." (page 58)

Pour nous lorsque Piaget dit: "**L'assimilation sensorie motrice ne consiste qu'à assimiler des objets à des schémas d'action**", il nous semble que ceci se réfère à ce qui correspond à la logique associative-implicative. Par contre lorsqu'il dit: "**l'assimilation représentative assimile les objets les un aux autres, d'où la constitution de schémas conceptuels**", ceci fait référence à la logique associative non implicative et au principe d'harmonie. Pour nous il y a une confusion quand il parle de la "fonction sémiotique" pour expliquer la formation du concept. Ceci vient du fait que l'enfant (dont s'occupe essentiellement Piaget) doit apprendre que le mot est aussi un concept alors qu'il est comme nous le verrons à la fois symbole et concept. **La grande différence entre le symbole et le concept est que le premier à une valeur évocative alors que le second à une valeur générative.**

Le singe sait utiliser un caillou pour casser une noix de coco, mais ceci reste dans la logique associative-implicative. Pour créer (concevoir) la première hache ou cognée, il a fallu que le cerveau soit capable d'associer différentes images cérébrales à valeur évocative: celle du caillou qui coupe ou assomme, celle du bout de bois qui permet de taper et d'attraper à distance, celle de la liane qui permet d'attacher etc. avec le "besoin" de chasser. Nous ne citons ici que les images qui ont permis la formation du concept. En fait comme nous le verrons, le cerveau associe librement un grand nombre d'images et ce n'est que quand celles-ci correspondent à une réalité fonctionnelle (dans notre cas la chasse) que le concept surgit. C'est ce que nous avons appelé le "principe d'harmonie". Si la logique de la pensée reste une logique associative implicative ceci restreint considérablement la libre association des images cérébrale mais surtout les images ne sont reliées qu'à "des schémas d'action" (reflexe).

L'association non implicative permet d'associer des images pour créer le concept. Le "principe d'harmonie déclenche-t'il le "phénomène plaisir/répulsion qui fixerait la relation harmonique, c'est à dire le concept, dans le cerveau? On peut le supposer, mais celui-ci n'a pu se former dans le cerveau que par une capacité associative non implicative. A partir du moment où la hache est un concept et non seulement un outil dont on a appris à se servir comme d'un vulgaire bâton, elle a une valeur générative qui va permettre de créer tout une série de haches de mieux en mieux adaptées à de nouvelles situations et même de se généraliser en tout une série d'armes.

Aujourd'hui, nous possédons tous le langage. Déjà, dans le ventre de sa mère l'enfant commence à échanger avec le langage de ses parents alors qu'il ne peut en connaître le sens. Tout le travail que nous avons à faire consiste essentiellement à apprendre à se réapproprier les concepts que l'on nous enseigne ou qui nous servent à échanger par le langage. Nous ne voyons, bien souvent, la création de nouveaux concepts qu'à des niveaux élevés, mathématiques, physique, sociologie, économie, etc., ou artistique. C'est à ce niveau que nous allons essayer d'analyser la formation du concept et son caractère génératif en nous appuyant sur le livre de Jean-Pierre Changeux et Alain Connes, Matière à Pensée (Editions Odile Jacob, octobre 1989, février 1992), dont les citations seront tirées.

A) La capacité associative non implicative

Notre pensée part des images acquises : "L'appareil de connaissance est "un mécanisme d'abstraction ou de construction qui fabrique des types et des classes d'objets à partir d'un matériau sensible que le monde fournit en original". (page 48)

Ensuite, c'est tout un travail de libre association sans "contrainte" implicative qui va permettre la naissance du concept: "S'agit-il simplement d'occuper la mémoire de travail et de laisser se développer plus en profon-

deur un travail inconscient qui suppose une contribution plus importante de la mémoire à long terme? Ou est-ce au contraire, **une sorte de procédure d'association qui prend du temps parce que les éléments qui vont se joindre font partie de contextes très différents?** J'ai cru comprendre que circuler autour du problème permettait d'évoquer des objets mathématiques sans relation directe avec lui. Par combinaison, ils conduisent à la solution, ou évoquent par un biais quelconque, en puisant dans la mémoire à long terme, une représentation plus adéquate à la question posée. S'agit-il d'un **procédé d'occultation de la pensée rationnelle, d'atténuation de la conscience, qui laisse les représentations internes "incongrues" se manifester et permet à des objets mathématiques de s'associer "contre nature"?**" (page 113) Sans vouloir déformer la pensée de Jean-Pierre Changeux, il nous semble que les deux phrases que nous avons soulignées correspondent à ce que nous appelons la pensée associative non implicative c'est à dire libérée, momentanément, de sa valeur implicative vis à vis du phénomène plaisir/répulsion qui avait "fixé" "la pensée rationnelle".

B) De l'association non implicative à "l'illumination". (Le principe d'harmonie au "but")

Cette phase représente le moment où une série de "libre" association d'images (qui peuvent être aussi des concepts) va correspondre au "but", plus ou moins bien défini, que s'était fixé la personne. Dès qu'il y aura cette "correspondance" le phénomène plaisir, déclenché par celle-ci, va alors fixer le nouveau concept: c'est l'illumination.

"Il peut très bien exister **un recrutement d'objets de mémoire qui affleure tout juste à ce que l'on peut appeler la conscience. Une sorte de travail mental se produit, sans que toutes les opérations qu'il engage soit parfaitement maîtrisées par la volonté.** C'est vrai pour les mathématiques comme pour la pensée en général. **Une pensée sans langage est possible.** L'expérience de mathématicien que tu rapportes confirme, à mes yeux, **l'occurrence d'une phase d'incubation, et suggère que, pendant cette période, des variations darwiniennes qui se combinent dans le temps sont produites de manière transitoire. A un moment donné, l'une d'elles se trouve adéquate au problème posé, et dans un cadre élargi apporte une solution: c'est l'illumination.**" (page 116) (les variations darwiniennes correspondent à un travail cérébral qui, pour nous, est celui de l'association non implicative et l'illumination à l'harmonie au but)

"On peut imaginer qu'au cours de la période "d'incubation", **des représentations variées des objets mathématiques se succèdent de manière transitoire, s'enchaînant un peu au hasard.** Puis, une sorte de sélection *interne* par résonance a lieu entre représentations ou pré-représentations. **Elle aboutit à un "objet résultat" qui concorde avec le problème posé, avec "l'intention" à laquelle la réponse doit être apportée.**" (page 154)

"On pourrait alors très schématiquement dire que la première étape consiste à construire, de manière consciente, **une fonction d'évaluation liée à l'affectivité** qu'on pourrait exprimer crûment sous la forme: "ce problème-là, je veux le résoudre". **Le mécanisme darwinien correspondrait à l'incubation, l'illumination ne se produisant que lorsque la valeur de la fonction d'évaluation est assez grande pour déclencher la réaction affective.**" (page 117)

Les passages soulignés par nous correspondent, d'une part, pour ce qui concerne la phase d'incubation, à la capacité associative non implicative cérébrale, d'autre part l'émergence d'un nouveau concept correspond à la concordance (harmonie) au problème posé, où comme le dit Alain Connes: "l'illumination ne se produisant que lorsque la valeur de la fonction d'évaluation est assez grande pour déclencher la réaction affective." La réaction affective n'est autre que le phénomène plaisir qui fixerait le concept.

Dans tout ce que nous venons de voir "l'harmonie" se fait aussi bien avec un besoin telle que la chasse qu'avec un objet abstrait mathématique. Nous voulons aussi souligner (nous y reviendrons plus loin) **la dynamique propre du "principe d'harmonie"**. L'être humain face au monde qui l'entoure va avoir tendance à y trouver y donner une "harmonie" permettant de trouver un cohérence à ce monde. Pour illustrer notre propos nous citerons un extrait de "la pensée sauvage" de Claude Lévi-Strauss (Plon 1962 p. 21 et 22).

"On objectera qu'une telle science ne peut guère être efficace sur le plan pratique. mais, précisément, son premier objet n'est pas d'ordre pratique. Elle répond à des exigences intellectuelles, avant, ou au lieu, de satisfaire à des besoins.

La vraie question n'est pas de savoir si le contact d'un bec de pic guérit les maux de dents, mais s'il est possible, d'un certain point de vue, de faire "aller ensemble" le bec de pic et la dent de l'homme (congruence dont la formule thérapeutique ne constitue qu'une application hypothétique, parmi d'autres) et, par le moyen de ces regroupements de choses et d'êtres, d'introduire un début d'ordre dans l'univers ; le classement, quel qu'il soit, possédant une vertu propre par rapport à l'absence de classement. Comme l'écrit un théoricien moderne de la taximonomie:

"Les savants supportent le doute et l'échec, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Mais le désordre est la seule chose qu'ils ne peuvent ni ne doivent tolérer. L'objet entier de la science pure est d'amener, à son point le plus

haut et le plus conscient, la réduction de ce mode chaotique de percevoir, qui a débuter sur un plan inférieur et vraisemblablement inconscient, avec l'origine même de la vie. Dans certain cas, on pourra se demander si le type d'ordre qui à été élaboré est un caractère objectif des phénomènes, ou un artifice construit par le savant. Cette question se pose sans cesse, en matière de taxinomie animale... Pourtant le postulat fondamental de la science est que la nature elle-même est ordonnée... Dans sa partie théorique, la science se réduit à une mise en ordre, et ... s'il est vrai que la systématique consiste en une telle mise en ordre, les termes de systématique et de science théorique pourront être considérés comme synonymes." (Simpson, p.5)

Or, cette exigence d'ordre est la base de la pensée que nous appelons primitive, mais seulement pour autant quelle est la base de toute pensée : car c'est sous l'angle des propriétés communes que nous accédons plus facilement aux formes de pensées qui nous semblent très étrangères."

C) La valeur générative du concept.

Quand nous avons parlé du concept "hache" nous avons déjà évoqué la valeur générative de ce concept. Pour continuer sur ce thème nous partirons de nouveau de quelques citations:

"Hadamard décrit son travail de mathématicien d'une manière que je trouve intéressante. Il distingue tout d'abord un travail préparatoire, qui comporte - j'insiste - des échecs et des erreurs, celles-là mêmes que le mathématicien oublie pieusement de mentionner lorsqu'il présente ses résultats sous une forme en générale "bien digérée". Se rapprochant des analyses de Poincaré, il s'efforce de cerner ses tentatives pour "gouverner l'inconscient", et distingue dans la "création mathématique" plusieurs étapes, qu'il appelle "préparation", "incubation", et "illumination". Il souligne également l'emploi des signes ainsi que d'imagerie mentale, et fait alors référence à un psychologue de l'époque, Binet, qui comme Taine, s'est beaucoup intéressé aux expériences d'imagerie, à la suite des associationnistes anglais. Il est remarquable que cet intérêt pour l'imagerie mentale ait récemment refait surface en psychologie expérimentale, avec des hauteurs comme Kosslyn, Shepard, et Denis en France. On retrouve là une préoccupation commune aux psychologues et aux neurobiologistes. Car l'image mentale ne doit pas être prise dans un sens évanescent ou immatériel, mais au contraire comme une activité cérébrale concrète et bien définie. Hadamard signale que, lors du travail préparatoire, quand les images commencent à surgir dans le cerveau du mathématicien, une soudaine *illumination* envahit son cerveau et sa sensibilité. Elle constitue une étape importante dans le travail de la création mathématique. **Mais une troisième étape suit nécessairement. Plus consciente que la précédente, elle consiste en vérifications et en définitions qui permettent d'exposer avec précision un raisonnement, un théorème ou une démonstration. Cette dernière étape fait intervenir raisonnement et jugement.**" (page 111)

Les deux premières étapes sont celles que nous avons vues au point B. La troisième est celle qui consiste à "confronter" le nouveau concept à la "réalité". Celle qui va permettre de voir si ce concept est un outil pour appréhender cette réalité. Cette phase va faire appel à notre capacité associative implicite.

"Les biologistes, comme les physiciens, dans leur démarche hypothéco-déductive, construisent des objets de pensée ou modèles, qu'ils confrontent au réel physique qui leur est extérieur. Ces modèles sont des représentations simplifiées d'un objet ou d'un processus qui sont **cohérentes, non contradictoires, minimales et validable par l'expérience.** Un modèle est prédictif, en ce sens qu'il doit conduire à des expériences qui enrichissent nos connaissances. **Il est également génératif** puisqu'il peut susciter d'autres modèles théoriques et enrichir ainsi la théorie." (page 72)

Il s'agit, ici, de ce que nous appelons les concepts de haut niveau issus en parti de concepts de niveaux inférieurs et/ou d'images cérébrales.

Le concept est une "fixation" cérébrale déclenchée, au moment de "l'illumination". Cette illumination correspond à la découverte d'une harmonie relationnelle entre une libre association (non implicite) d'images cérébrales (dont font aussi partie les concepts). La libre association non implicite fait que le concept créé est une abstraction. Cette abstraction relationnelle entre des images cérébrales va donc, d'une part devoir être prouvée, confrontée à la réalité, d'autre part nous aurons tendance à la généraliser comme fonction relationnelle "vraie" pour des associations d'objets évoqués par les images cérébrales qui ont permis de créer le concept. C'est la valeur générative du concept. Il permet d'avoir un nouvel entendement relationnel entre des objets.

Nous n'avons évoqué, là, qu'un aspect de la valeur générative du concept, c'est sa dynamique "rationnaliste" actuelle, nous aborderons plus loin un autre aspect.

L'être humain

Avant d'aborder les différents niveaux de concepts et leur articulation nous voulons insister sur ce qui, pour nous caractérise l'humain.

Le caractère de l'être humain est donc sa capacité associative non implicative qui s'ajoute et se combine à la capacité associative implicative héritée du monde animal. Le produit de ces deux capacités est la création des outils et du langage. Tous les êtres doués de langage sont donc égaux comme être humain. L'autre caractéristique de l'humain est qu'il est un être social. Sans les relations avec les autres humains, nous n'aurions aucune possibilité de développer nos capacités cérébrales qui ne se seraient d'ailleurs jamais développées en dehors d'une vie sociale. C'est dans ce cadre que nous verrons dans un prochain chapitre comment le mode de relation entre les individus est déterminant pour le mode d'utilisation et d'articulation des deux modes de pensées.

Les différents niveaux de concepts.

Jean-Pierre Changeux dénombre trois grandes catégories (ou niveaux) de concepts, mais avant de les expliquer, nous allons par un exemple montrer des concepts de différents niveaux qui cependant entrent tous dans une seule catégorie.

Le concept de pivotement remonte à des temps très anciens et il est quasiment impossible de savoir quand et comment il est apparu. Il génère de nombreux sous concepts de pivotement. En effet si on veut faire pivoter un objet on peut:

- le faire tourner sur lui-même,
- le faire rouler,
- Le faire tourner autour d'un axe,
- le poser sur un plateau et faire tourner le plateau,
- etc.

Pour faire pivoter un objet on peut soit utiliser un de ces sous concepts soit essayer d'en créer un nouveau. Pour cela le cerveau ne part pas de rien il va associer différents concepts, pivot, moteur, vérin, etc., et aussi certainement plusieurs objets qui sont disponibles sur place, tel portique ou grue et enfin divers objets que la mémoire a stockés. Quand une harmonie surgira entre la libre association de ces objets et l'objectif le pivotement, il est possible qu'un nouveau sous concept de pivotement soit créé. Ce nouveau concept, ou l'utilisation d'un ancien, va devoir être réalisé et va nécessiter tout une série de calculs et de recherches d'outillages pour le valider.

Ce qui compte dans cet exemple est de comprendre qu'**un concept supérieur génère des concepts inférieurs et qu'un nouveau concept inférieur peut apparaître quand se crée une harmonie entre une libre association d'images cérébrales et le concept supérieur.** Cette dernière notion est importante car c'est elle qui explique pourquoi, comme le dit Jean-Pierre Changeux, pour créer un nouveau concept supérieur il faut élargir le cadre dans lequel celui-ci à été créé.

Que dit Jean-Pierre Changeux sur les différents niveaux:

" Or les philosophes de "l'esprit" , en particulier les plus grands, comme Kant, se sont intéressés à cette question. Kant distingue ainsi trois niveaux, qui me paraissent intéressants à rappeler. Celui de la *sensibilité*, définie par la capacité à recevoir des " impressions " par les organes de sens. Celui de l'*entendement*, ou faculté des concepts qui permet la synthèse des éléments sensibles. Celui de la *raison*, qui contient les principes de l'usage des concepts spontanément produit par l'entendement. Ces distinctions kantienne peuvent nous permettre de concevoir trois niveaux d'abstractions: 1) l'élaboration de représentations à partir des objets du monde extérieur; 2) leurs abstraction en concepts; puis 3) l'organisation de ces concepts en abstraction d'ordre élevé... tout cela bien entendu *dans* le cerveau. Après les avoir défini on peut tenter, à ses risques et périls, de mettre en relation ces facultés avec des organisations connexionnelles de notre encéphale." (page 120)

Il nous semble important de différencier le niveau 1 des deux autres niveaux. Le niveau un ne correspond pas à un niveau d'abstraction mais est la formation des images cérébrales déclenchées par la fonction plaisir/répulsion, comme dans le monde animal, suivant la logique associative implicative.

Pour les niveaux 2 et 3 qui sont eux même divisés en une multitude de niveaux, on pourrait dire que le niveau 2 est le niveau des concepts de la vie courante: voler, marteau, misère, etc.; et le niveau trois celui des concepts beaucoup plus génératifs tels que géométrie euclidienne ou géométrie non euclidienne, religion ou matérialisme, socialiste ou capitaliste, etc. La frontière n'est bien évidemment pas bien définie. Les concepts supérieurs ont une telle valeur générative que suivant qu'on est croyant ou matérialiste, socialis-

te ou capitaliste, le même événement va être perçu de façon différente. Le concept supérieur structure donc notre manière d'analyser les événements, il agit aussi un peu comme un philtre. La raison vient, comme nous le schématiserons plus loin, de la logique implicative qui est la logique de l'action qui devra être en harmonie avec le concept supérieur. Ceci est aussi vrai pour les mathématiques suivant que l'on est dans le cadre des mathématiques euclidiennes ou non euclidiennes un même phénomène (le cosmos) est analysé de manière différente.

Maurice GODELIER dans son livre 'L'idéal et le matériel' évoque aussi deux niveaux de concepts :

"Pour rester sur un plan général, il nous semble que les diverses réalités idéelles qu'on rencontre au sein d'un procès de travail peuvent se classer en deux grands types selon les fonctions qu'assument les représentations.

d'une part des représentations et des principes qui, en tant qu'interprétation du réel, ont pour effet d'organiser les formes prises par les diverses activités matérielles (procès de travail) et les phases de leur déroulement : se sont les taxinomies de plantes d'animaux, de sols, de phénomènes climatiques, les règles de fabrication et d'usage d'outils, les schémas d'actions matérielles et de conduites symboliques. D'autre part, des représentations qui expliquent pourquoi telle ou telle tâche doit être réservée aux hommes, aux femmes, aux jeunes, aux esclaves, aux gens du commun aux maîtres, aux aristocrates, au roi... ; bref des représentations qui légitiment la place et le statut des individus et des groupes face à des réalités qui leur sont permises, interdites, imposées, etc." (Fayard 1984 - page 176)

M. GODELIER se réfère, ici, à une période historique ou le troisième niveau à une valeur holistique qui est un assez différentes de nos jours (sauf pour les sectes et les formes d'intégrismes). De plus il considère avant tout la valeur générative du concept.

Jean-Pierre Changeux dit encore du troisième niveau: "...le troisième niveau permet de changer complètement de stratégie, de fin poursuivie." ...Ce qui caractérise le troisième niveau semble être l'accès possible à une illumination qui permet un changement global de stratégie. Se crée alors un nouveau cadre de pensée dans lequel, ensuite, pourra s'appliquer une tactique nouvelle." (page 167) "...dans l'acte créateur, aborder un problème consiste à d'abord "élargir". Que veut dire l'élargir? C'est faire entrer dans le compartiment de travail de la mémoire à court-termes des objets mathématiques dépourvus de liens directs avec le but fixé. L'intrusion d'étranger, d'"outsiders", donne naissance à un nouvel objet mathématique. Elle permet de casser le cadre dans lequel le mathématicien se trouvait auparavant, et lui ouvre accès à un nouveau niveau de connaissance. Celui-ci est alors la résultante de la combinatoire à l'oeuvre, parfois très longtemps, durant la période d'incubation." (page 196)

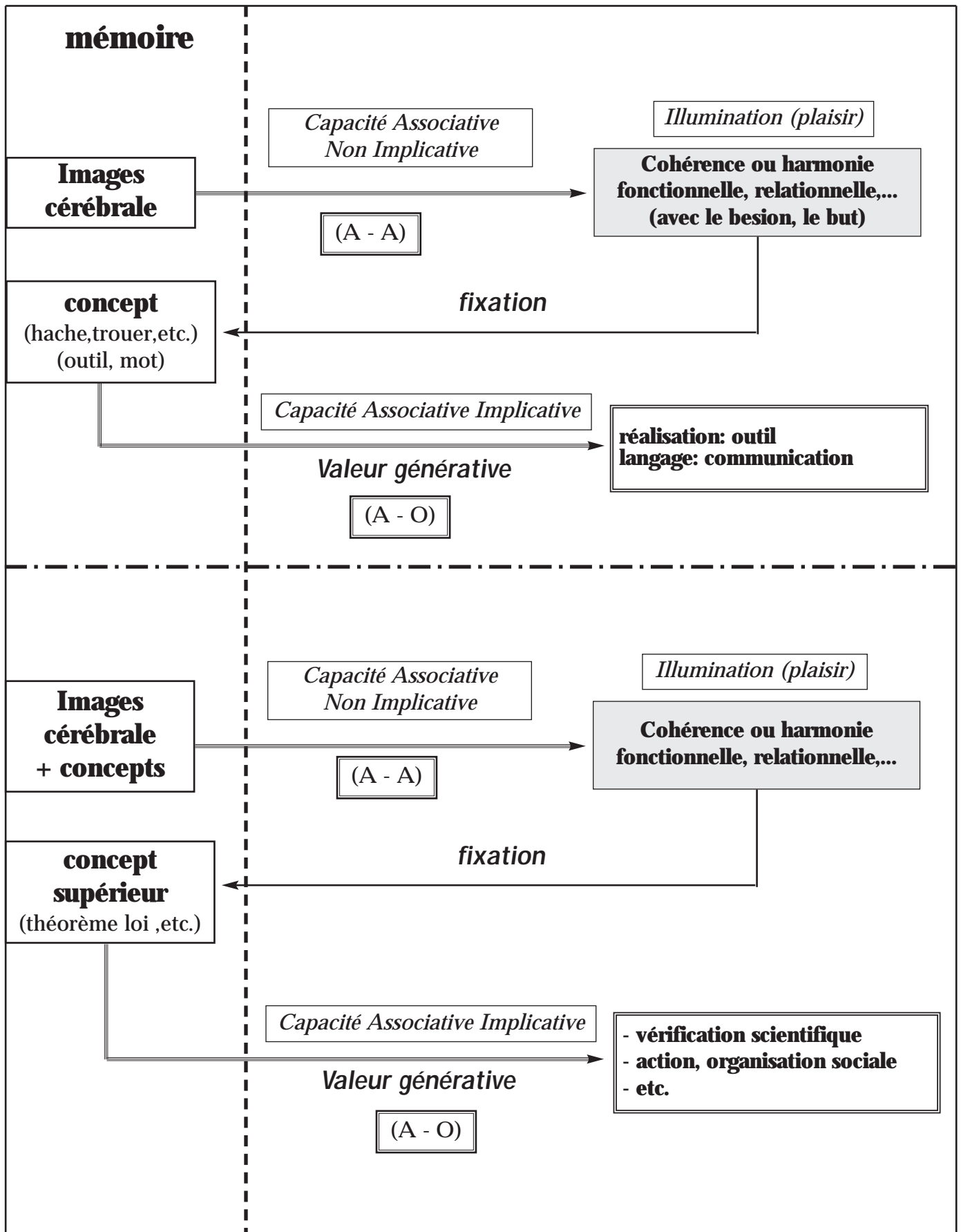
Le changement de stratégie n'est rendu possible que parce que la libre association non implicative des images cérébrales a permis de trouver une nouvelle "cohérence" avec de nouveaux objets (mentaux) dépourvus de liens directs, c'est à dire qui n'ont pas pu être évoqués par les images mentales qui avaient "formé" le concept précédent. L'association non implicative a permis d'élargir le cadre, c'est à dire de dégager un nouveau concept "vrai" pour une nouvelle association d'objets pour laquelle l'ancien concept n'était pas "vrai". La valeur générative du nouveau concept se trouve alors dans un cadre élargi.

L'illumination, comme nous l'avons vu, correspond au "plaisir" déclenché par cette nouvelle cohérence. Cependant elle n'est pas déclenchée uniquement par la découverte d'un nouveau concept supérieur. Elle peut aussi être déclenchée par la découverte d'un nouveau concept inférieur (voir schéma page 25). Dans ce cas elle correspond à une harmonie trouvée entre le concept inférieur et le concept supérieur. Par exemple quand, dans le cadre des concepts "trouver" et "fixer", quelqu'un a conçu le concept tarauter, il a certainement dû avoir une illumination car ce "sous concept" est aussi, en partie, le produit de la capacité associative non implicative. L'illumination, dans ce cas correspond à l'harmonie avec le concept "trouver" et aussi "fixer".

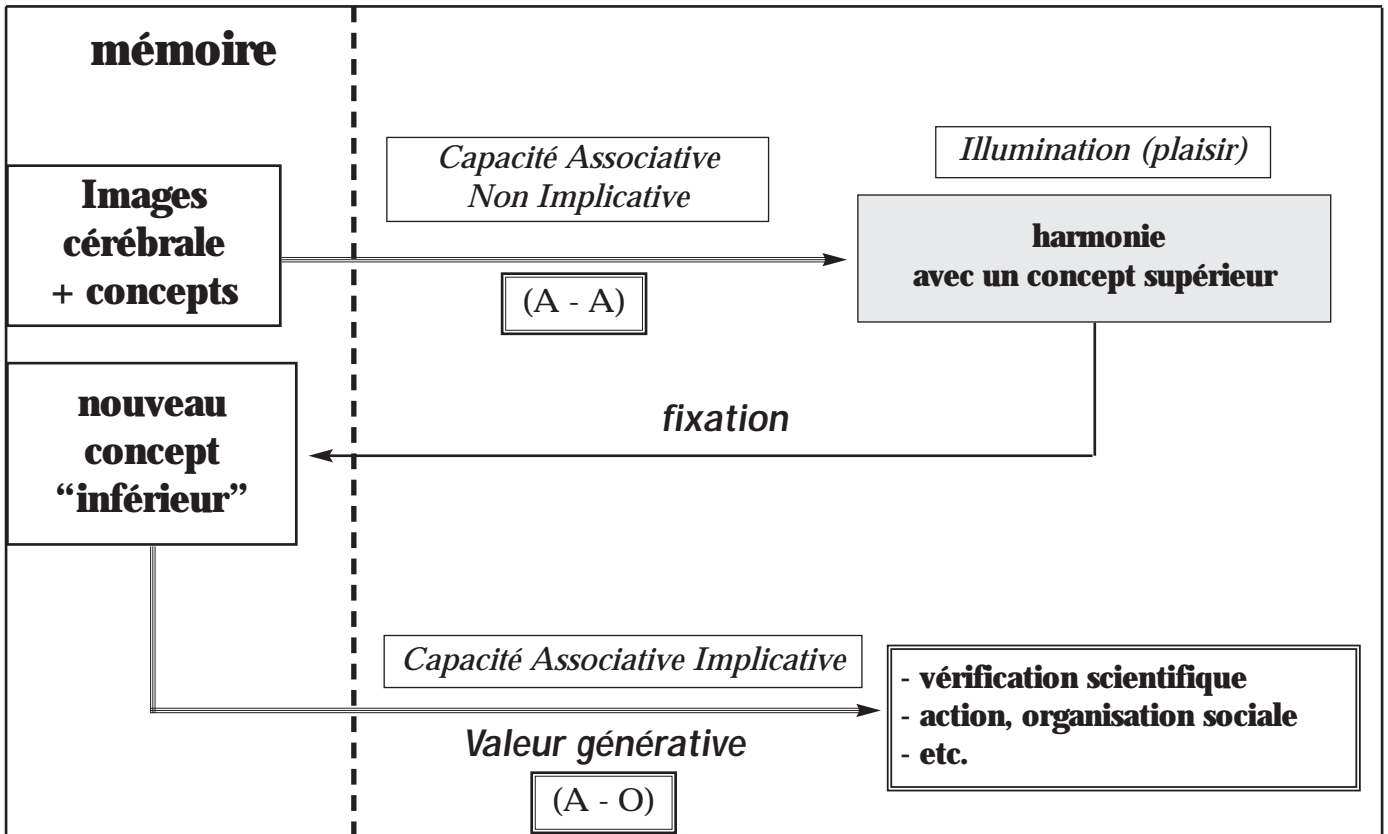
La pensée humaine

Capacité Associative Non Implicative

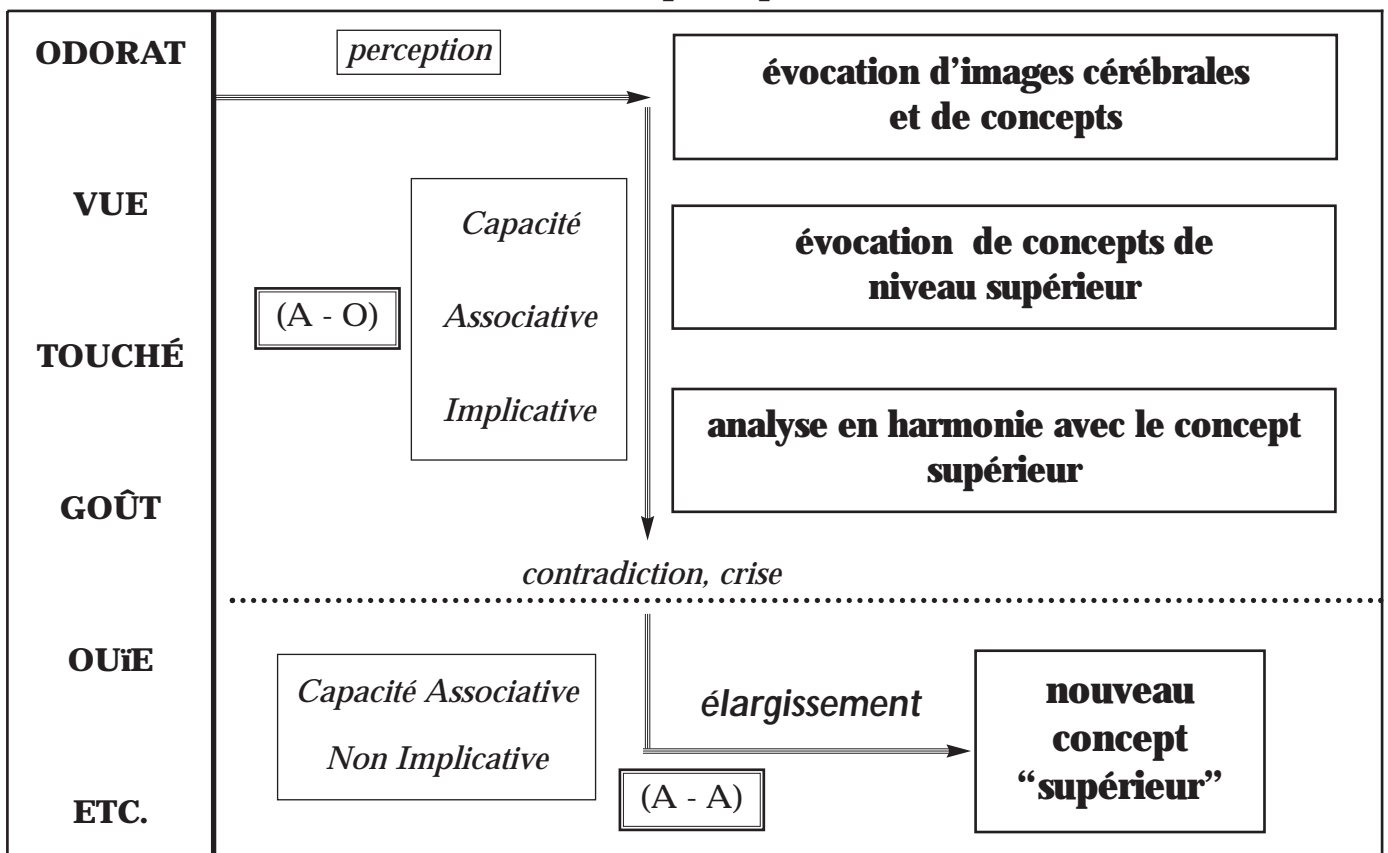
Capacité Associative Implicative



La pensée humaine, Capacité Associative Non Implicative et Capacité Associative Implicative (suite)



La Capacité Associative Implicative et la Capacité Associative Non Implicative et le concept "supérieur"

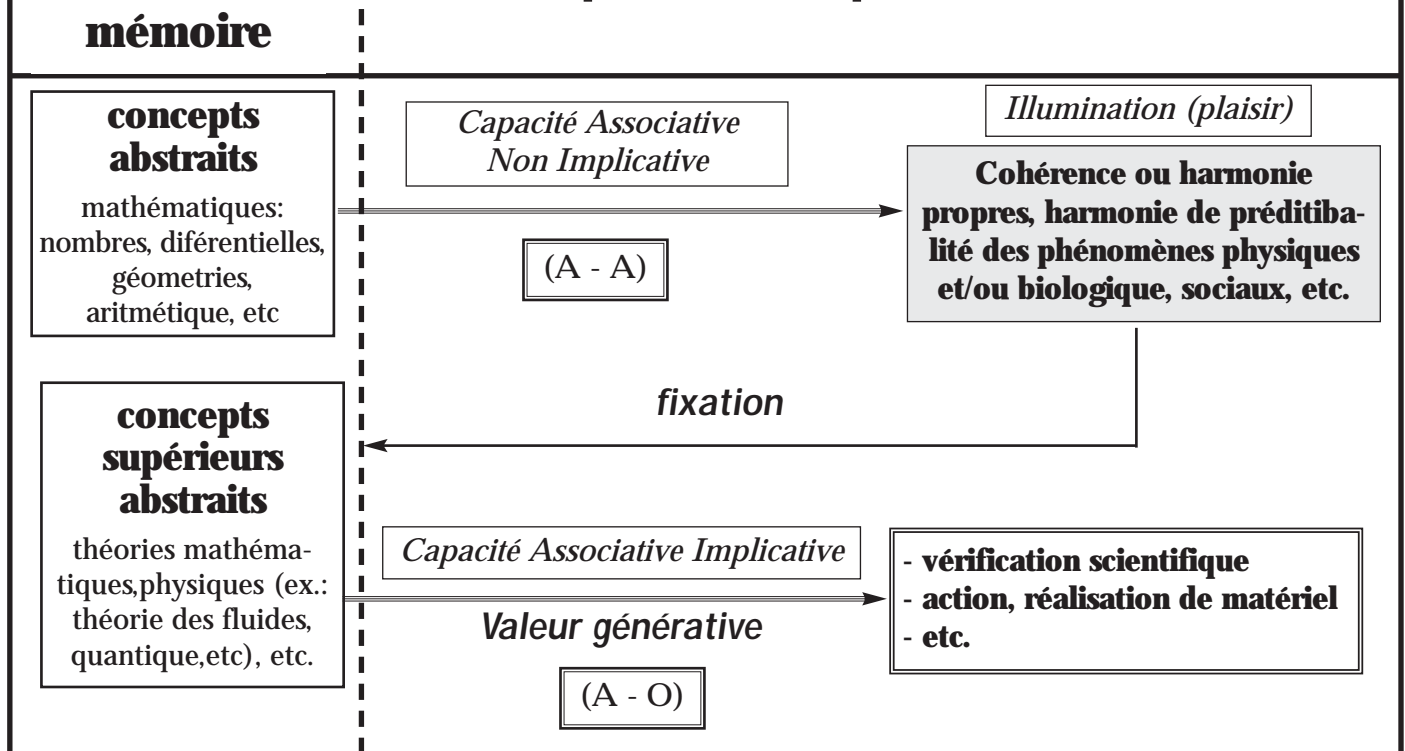


Aucuns de ces schémas ne sont exclusifs les un des autres. Il faut, en plus, ajouter ceux définis pour la capacité associative implicative.

La réalité de la pensée est, bien évidemment, plus complexe et combine plusieurs de ces schémas.

Voir aussi commentaires page suivante.

Les concepts théoriques abstraits



Commentaires sur les schémas

Les trois premiers schémas décrivent la formation des différents concepts et leur logique générative. Tout ceci a largement été déjà commenté. La distinction faite, dans le compartiment "mémoire" entre images cérébrales et concepts est assez formelle car les concepts sont aussi des images cérébrales dans la mesure ou se sont des fixations synaptiques à valeur évocatives. Cependant, il était nécessaire de faire apparaître une certaine hiérarchie, d'où ces différentes dénominations.

Pour le quatrième schéma il est important de développer un peu. On peu dire que le concept supérieur est une forme d'idée qui guide notre pensée. Chez la plupart des individus celui-ci n'est jamais remis en cause (c'est notre coté sectaire). Quand il y a contradiction ou crise nous allons essayer de "créer" un nouveau concept "inférieur" (voir troisième schéma) qui restera en "harmonie" avec le concept supérieur. On pourrait dire que dans la partie qui fait essentiellement appel à notre capacité associative implicative la logique du raisonnement est celle mécaniste de la "cause à effet" et de "l'effet à cause". Le concept supérieur est un peu un "dictateur" que l'on a beaucoup de mal à contester. C'est un produit social dans la mesure ou il est en partie appris et en partie formé par notre expérience sociale. Nous verrons, dans un prochain chapitre, comment le type de relation sociale d'une société donnée influence l'articulation de notre mode de pensée entre pensée associative implicative et pensée associative non implicative. Pour remettre en cause un concept supérieur il est nécessaire de faire appel à une grande capacité associative non implicative et nous verrons que ceci est plus favorable dans une certaine forme de rapports sociaux.

Dans le cinquième schéma le concept supérieur n'est pas le produit plus ou moins direct de nos sens ils est le produit des concepts abstraits mathématiques qui soit, comme un jeu, peuvent produire une harmonie propre mathématique, soit produisent des théories permettant une approche de l'entendement de phénomènes réels pouvant déboucher sur certaines réalisations concrètes.

Récapitulatif

1) La notion de concept "vrai".

Tous ce que nous venons d'évoquer sur ne doit en aucun cas être compris comme s'adressant à un individu. C'est une approche systémique que nous devons avoir. Si "l'illumination" se produit chez un individu particulier, tout le matériel qui a permis le mûrissement (crise, élargissement, etc.) doit être compris comme

un produit social. De même un individu qui “créerait” un concept tout seul, dans son coin, ça n’a pas de signification. Un concept n’existe que parce qu’il est partagé et surtout, bien sûr, parce qu’il génère socialement.

Nous appellerons “concept vrai” tout concept partagé par un groupe d’individus, y compris ce qui pourrait paraître le plus “farfelu” pour d’autres. Ainsi en est-il du mythe :

“Le mythe raconte une histoire sacrée; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des “commencements”. Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Etres Surnaturels, une réalité est venue à l’existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution.” (...) **Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s’est pleinement manifesté.**” (page 16)

“En effet, les mythes relatent non seulement l’origine du Monde, des animaux, des plantes et de l’homme, mais aussi tous les événements primordiaux à la suite desquels l’homme est devenu ce qu’il est aujourd’hui, c’est à dire mortel, sexué, organisé en société, obligé de travailler pour vivre et travaillants selon certaines règles.” (Mircea ELIADE - Aspects du mythe - Gallimard 1963 - page 23)

Dans le mythe nous retrouvons le “principe d’harmonie” dans sa valeur holistique et la dynamique générative (implicative) de ce genre de concept “vrai” est aussi totalisante. Le mythe est l’aspect extrême du concept holistique (avec Dieu). Il est très important de comprendre que ce type de concept est encore partiellement un concept “vrai” pour des millions de personnes et l’a été pour l’ensemble de l’humanité à une certaine époque.

2) La valeur générative du concept.

Nous entendons par générative, l’action humaine liée à ce concept :

“Car affirmer une idée comme “vraie”, c’est toujours affirmer que cette idée a la capacité d’expliquer l’ordre ou le désordre qui règnent dans la société et dans le cosmos, et c’est prétendre que cette explication permet d’agir efficacement sur les problèmes que pose le maintien de cet ordre ou l’abolition de ce désordre. Les preuves de la vérité d’une idée ne se réduisent donc jamais seulement à un fait de pensée. Il faut qu’à cette idée corresponde quelque chose au delà de la pensée dans la réalité sociale et cosmique. Jamais une idée ne contient en elle-même toute les raisons de son poids et de son rôle historique. Jamais la pensée ne produit seule ces raisons. Car le poids des idées ne leur vient pas seulement de ce qu’elles *sont*, mais de ce qu’elles *font*, ou mieux encore de ce qu’elles *font faire* dans la société, sur celle-ci ou sur le monde extérieur.” (op. GODELIER page 192)

Que ce soit un concept aussi “simple” que la hache, plus abstrait, comme le “big-bang”, ou plus général tels que des concepts politiques, philosophique ou religieux, **tous ces concepts (“vrais”) vont générer une activité sociale créatrice** : différents type de haches, les accélérateurs de particules, tout une activité sociale. Même le mythe génère une activité créatrice:

“L’ethnologie ne connaît pas un seul peuple qui n’ait pas changé au cours du temps, qui n’ait pas eu une “histoire”. A première vue, l’homme des sociétés archaïque ne fait que répéter indéfiniment le même geste archétypal. En réalité, il conquiert infatigablement le monde, il organise, il transforme le paysage naturel en milieu culturel. Grâce au modèle exemplaire révélé par le mythe cosmogonique, l’homme devient, à son tour, créateur. Alors qu’ils paraîtraient voués à paralyser l’initiative humaine, en se présentant comme des modèles intangibles, les mythes incitent en réalité l’homme à créer, ils ouvrent continuellement de nouvelles perspectives à son esprit inventif.

Le mythe garantit à l’homme que ce qu’il se prépare à faire *a déjà été fait*, il l’aide à chasser les doutes qu’il pourrait concevoir quant au résultat de son entreprise. Pourquoi hésiter devant une expédition maritime, puisque le Héros mythique l’a déjà effectuée dans un temps fabuleux? On n’a qu’à suivre son exemple. De même pourquoi avoir peur de s’installer dans un territoire inconnu et sauvage, puisqu’on sait ce qu’on doit faire? Il suffit, tout simplement, de répéter le rituel cosmogonique, et le territoire inconnu (= le “chaos) se transforme en “cosmos”, devient *imago mundi*, une “habitation” légitimée rituellement. L’existence d’un modèle exemplaire n’entrave point la démarche créatrice. Le modèle mythique est susceptible d’applications illimitées.” (op. M. ELIADE - page 176)

Il nous semble que ce qu’évoque ce texte est la valeur générative créatrice de concepts “inférieurs” en “harmonie avec le concept “supérieur”, le mythe. Puis vient le jour où ces nouveaux concepts “inférieurs” entre en contradiction avec le concept “supérieur” ; d’où, crise et émergence d’un nouveau concept supérieur. Ceci ne peut s’entendre que dans une compréhension systémique. C’est une démarche sociale collective que génère le concept “vrai”, c’est à dire collectivement partagé.

3) Le principe “d’harmonie” et la “dictature du concept”.

Nous avons postulé que la naissance du concept c’est la libre association des images (et concepts) cérébrales et le “principe d’harmonie” avec un besoin, un but. Ce principe d’harmonie joue donc aussi bien sur la genèse du concept que sur sa valeur générative.

A) La genèse du concept.

Le plus bel exemple du principe d’harmonie pour la genèse du concept est le mythe :

“Grâce au mythe, le Monde se laisse saisir en tant que cosmos parfaitement articulé, intelligible et significatif. En racontant comment les choses ont été faites, les mythes dévoilent par qui et pourquoi elles l’ont été, et en quelles circonstances. Toutes ces “révélation” engagent plus ou moins directement l’homme, car elles constituent une “histoire sacrée”.” (op. - M. ELIADE - page 180)

Mais il en est de même pour les religions et même pour la théorie de l’aliénation et de la lutte des classes de Marx ou les théories “libérales” et bien d’autres théories de ce type. Il en est aussi de même pour toute les théories “scientifiques”, la Théorie darwinienne de l’évolution, les théories corpusculaire ou ondulatoire de la matière, les théories sur les métaux, etc... Toutes sont le produit d’une harmonie trouvée, d’une “illumination”. Ce que nous en connaissons est, bien sûr, la définition précise de cette théorie, qui est le résultat de la première “illumination” et de sa confrontation avec le “réel” qui à permis de mieux définir ce qui au début était probablement plus confus. Mais c’est bien le principe d’harmonie qui, pour nous est à l’origine du concept. Dans le mythe le concept est pris comme principe d’harmonie “totale”, dans les théories “scientifiques” le concept est plus une harmonie avec un besoin, un but.

A) La “dictature” du concept.

Comme nous l’avons expliqué, le concept (“illumination”) génère l’action sociale. Cette action, en “harmonie” avec le concept, liée avec la capacité créatrice humaine (A-A) produit de nouveaux “sous concepts”. **Le concept “supérieur” devient donc “principe organisateur” de l’activité sociale et de la créativité (A-O) (D) (A-A).** C’est ce principe organisateur du concept dans sa dynamique sociale qui, à notre avis, fait dire à M. GODELIER :

“Beaucoup plus intéressant est l’argument de ceux qui partent de la pensée et des idées qui peuvent la régir pour expliquer la dominance dans le fonctionnement de certaines sociétés de rapports sociaux relevant de la parenté, de la religion, etc. Précisons que nous ne nous intéressons pas dans cette analyse aux idées régissant pour un temps la pensée d’une société et “passant ensuite de mode”, mais aux idées “incarnées” en quelque sorte dans des structures sociales durables, ou dont l’apparition entraîne un réaménagement en profondeur des rapports sociaux entre les hommes et des hommes avec la nature.” (op. page 191)

“Lorsque nous avons analysé l’aspect le plus matériel des réalités sociales, les forces productives dont une société dispose pour agir sur la nature qui l’entoure nous avons constaté qu’elles contenaient deux composantes intimement mêlées, une part matérielle (les outils, l’homme lui-même...) et une part idéale (représentation de la nature, règle de fabrication et d’usage des outils, etc.). Ces représentation sont indispensables à la production et à la mise en oeuvre des moyens matériels. Et cette mise en oeuvre s’effectue par des suites d’actions enchaînées qui constituent ce que nous appelons des procès de travail.” (op. page 197)

M. GODELIER souligne ici le poids des idées (concepts supérieurs) dans l’histoire et il continue à peser aujourd’hui. Même si le poids économique a bouleversé bien des données, la conception individualiste de la société actuelle, qui, comme le souligne justement Louis DUMOND dans “Essais sur l’individualisme”, trouve ses fondements dans le christianisme, joue un rôle bien plus important qu’on ne le suppose généralement. L’idée que la société est la somme des individus “libres et égaux” est le fondement de l’idéologie de la plus grande nation les U.S.A., et imprègne toute cette nation, à 95% chrétienne.

Pour donner un autre exemple sur la “dictature du concept”, nous pouvons prendre le conflit israëlo/palestinien. Si un même événement est perçu de manière totalement opposée par un extrémiste sioniste et par un membre du Hamas, cela vient en grande partie de leur conception religieuse. Bien sur il y a aussi le phénomène d’identification et des rapports dominants/dominés qui se combinent, mais le poids idéologique est très important. Dans cet exemple apparaît aussi le lien qui peut exister entre les rapports sociaux et les idées qui entrent en concordance ou en contradiction (sujet que nous aborderons plus loin). Sur ce sujet nous voulons encore citer M. GODELIER:

“Le problème n’est donc pas seulement d’expliquer comment des observateurs étrangers à une société, qu’ils en

soient ou non contemporain, peuvent ne pas partager les croyances tenues pour vraies dans cette société et les considérer comme fausses, mais d'expliquer comment dans une même société, à la même époque, certaines idées tenues pour vraies par la majorité des membres de cette société sont tenues pour fausses par diverse minorités. D'où viennent ces contradictions, se réduisent-elles à des vues opposées, sur les mêmes choses ou expriment-elles des intérêts opposés, des contradictions qui débordent la pensée et son contenu dans le fonctionnement même des rapports sociaux entre les hommes de cette société, et avec la nature qui les entoure? A Athènes, Aristote exprimait certes l'opinion dominante lorsqu'il affirmait que les barbares sont "naturellement" nés pour "être esclave" mais il avait contre lui certains sophistes, Antiphon par exemple, qui proclamait que les hommes sont par nature tous identiques et en tout, et que l'on n'est pas de naissance destiné à être libre ou esclave. Cette critique de l'esclavage ne se réduit donc pas à une différence entre les idées. Elle a son fondement dans les contradictions même des rapports de production esclavagistes, bien que jamais dans l'Antiquité les hommes libres dans leur immense majorité aient jamais pu imaginer sérieusement que leur société put exister sans esclavages.

Nous rejoignons ici les conclusions de notre analyse des fondements de la dominance des rapports sociaux. Il ne peut exister de critère formel qui suffise à distinguer les idées idéologiques de celles qui ne le sont pas, et le fait que certaines idées paraissent plus vraies que d'autres dans la même société ne tient pas seulement à leur vérité abstraite, mais à leur rapport avec les diverses activités sociales hiérarchisées selon la nature de leurs fonctions, et parmi elles la fonction de rapport de production. Ce rapport est tel que les idées semblent d'autant plus vraies qu'elles légitiment les rapports sociaux existants et les inégalités qu'ils contiennent." (op. - page 203)

Dernier point, lorsque le "concept supérieur" entre en contradiction avec la réalité sociale (la praxis), le "réflexe" est de modifier les "sous concepts" qui lui sont liés sans remettre en cause celui-ci (A-O) (D) (A-A).. Nous voyons ceci dans les différentes conceptions religieuses mais aussi dans les conceptions politiques et même scientifiques. L'abandon d'un concept supérieur et son remplacement par un autre, au niveau d'une société, correspond à une crise sociale très importante, comme l'histoire en a connue plusieurs.

Dans le cadre de la théorie de l'auto-organisation liée à la sytémique sociale, le concept supérieur devient principe organisateur. Nous nous situons donc dans une logique structurante (A-O). L'idéal devient principe organisateur de la société qui, comme nous le verrons, pour être stable doit être en harmonie avec la structure de la société. La crise provoque des mouvements sociaux de révolte ou de mobilisation que l'on peut assimiler à des mouvements (A-A) et il en sera de même au niveau psychique.

3)Concept et langage parlé.

Comme nous l'avons dit, même si "l'illumination" se passe dans le cerveau d'un individu, le concept est un produit social. Il en est de même de sa valeur générative. Mais si il est facile pour les singes de régler une partie de leurs comportements sociaux par des signes (symboles), il devient beaucoup plus compliquer de socialiser des concepts uniquement par des signes. **Nous supposons donc que le langage parlé est le produit de la socialisation du concept.** Dans le monde animal le langage symbolique évoque des images cérébrales qui déclenchent le mécanisme plaisir/répulsion. Il a donc une valeur implicative forte. Comme nous le supposons, le concept, lui, pour se former, s'est libéré de cette valeur implicative, le langage purement symbolique ne va plus correspondre à la logique du concept et pour transmettre une abstraction l'humain devra

Quand nous analysons le processus de la formation du concept "vrai", c'est à dire socialement partagé, nous voyons deux grandes phases (qui sont dans la réalité des milliers d'aller-retours). La première qui consiste en la libre associations des images cérébrales formées par notre vie sociale (échanges, lectures, sensibilités, etc) qui permet de former le concept (harmonie avec le but). Cette phase fait appel essentiellement à notre capacité associative non implicative correspondant à une logique (A-A). La seconde correspond à la réalisation pratique du concept, à sa confrontation sociale avec la réalité "sensible". Dans cette phase, c'est notre capacité associative implicative qui domine, soit une logique (A-O) structurante. C'est réaliser la concordance entre le concept et la société. Dans cette phase, la créativité des sous concepts qui nécessite aussi une libre association d'images cérébrales (A-A) est donc du type : (A-O) (D) (A-A).

C'est l'existence de ces deux phases qui permet de comprendre le lien entre la pensée sociale et la structure de la société. Au travers de différents exemples historiques nous essayerons de montrer lien entre le mode de pensée et la forme de relation qui existent entre les individus, les groupes, d'une même société.

La logique propre de la Capacité Associative Non Implicative (C.A.N.I.).

Avec un fonctionnement cérébral qui répond à la logique **Associative Implicative**, la pensée animale reste "liée" à la fonction réflexe donnée par le génome. Même si la capacité associative implicative permet à l'animal de s'adapter de manière beaucoup plus rapide au milieu grâce à la mémoire et à l'apprentissage (vie sociale) son mode de pensée reste totalement dépendant de la fonction plaisir/répulsion produite par ses gènes. **L'ensemble des "images" cérébrales ont été fixées par la fonction plaisir/répulsion et l'évocation de ces mêmes images "déclenchent" (ou évoquent) la fonction plaisir/répulsion qui leur correspond.** De ce fait cette fonction réflexe est le passage obligé de la construction de la pensée animale. Elle maintient celle-ci dans un lien direct avec l'action immédiate.

Avec la Capacité Associative Non Implicative on peut dire que ce lien est coupé, ou tout au moins il est différé. Les "images" (ou concepts) cérébrales acquièrent (aussi) la possibilité d'être évoquées dans "son fort intérieur" sans déclencher directement la fonction plaisir/répulsion qui les a créées. Libérées de cette attache ces "images" vont pouvoir librement s'associer et la fonction plaisir/répulsion fixera une harmonie (abstraite) qui lie ces images. La capacité Associative Implicative ne disparaît pas, d'un côté, comme dans le monde animal, elle crée les images du monde sensibles et l'action qui leur est liée, d'un autre côté, elle sert d'une part à confronter le concept à la réalité, d'autre part c'est elle qui fait monter l'évocation d'une "image" cérébrale vers les concepts supérieurs (voir schéma pages 24, 25). Mais, indépendamment de ce fonctionnement déjà complexe entre la C.A.I. et la C.A.N.I, la Capacité Associative Non Implicative a une logique propre, c'est celle de créer un "monde" intérieur ou "tout est possible", "tout est permis", où il n'y a aucune contrainte ou plutôt "libéré" des contraintes sociales et environnementales. La rupture avec l'action immédiate et la libre association sont les fondements de ce double "monde". Cependant l'ensemble des "images" cérébrales ne naissent pas de rien elles sont le produit des relations que nous avons avec le monde extérieur (vie quotidienne et vie sociale) et de notre travail psychique (la C.A.I. et la C.A.N.I). Le "monde ou tout est possible" trouve donc ses fondements dans l'ensemble des "images" cérébrales issues de la vie réelle.

Toute la psychiatrie est basée sur l'existence de ce deuxième monde. Nous ne développerons pas sur ce sujet qui se fonde sur le tiraillement de l'individu entre le monde réel soumis à de multiples contraintes vitales et sociales et son "monde" intérieur ou l'impossible et l'interdit peuvent disparaître. Nous pensons que c'est de la "bataille" entre ces deux mondes qu'a surgi l'idée de Dieu(x) comme seul moyen d'expliquer les phénomènes inexplicables (par une explication matérialiste), sans sombrer dans la folie. C'est, à notre avis, pourquoi le mystique et le propre de l'être humain et remonte à la nuit des temps de l'humanité. Autre chose est comment les couches privilégiées des peuples ont utilisé ce phénomène pour qu'il soit en "harmonie" avec le maintien de leur domination.

Pour illustrer l'existence de ces deux "mondes" nous nous baserons sur les analyses de Freud sur le rêve.

L'articulation des deux modes de fonctionnement cérébral humain dans le rêve.

Le rêve est une intense activité psychologique, il est donc particulièrement intéressant de comprendre le mécanisme du rêve pour savoir si les deux concepts, que nous avons définis (C.A.I. C.A.N.I), sont en concordance avec ce mécanisme. La Capacité Associative Implicative joue ici un double rôle, d'une part elle est liée à "l'affect", tout ce qui touche à notre sensibilité et notre identité, d'autre part, elle répond au principe de concordance avec le concept supérieur, ici comme nous le verrons, "la morale" Toutes les citations sont issues du livre "Freud / Sur le rêve" (Gallimard 1988 - Folio/Essai 12).

Qu'est-ce-que le rêve:

"La conception qui s'impose à moi dès maintenant me conduit à penser que le rêve est une sorte de *substitut* remplaçant les trajets de pensée chargés d'affect et riches de sens auxquels j'ai abouti au terme de l'analyse. Je ne connais pas encore le processus qui a permis au rêve de naître de ces pensées, mais je comprends qu'il est inexact de considérer celui-ci comme un processus purement corporel, sans importance psychique, né de l'activité isolée de certains groupes de cellules cérébrales tirées du sommeil.

Je noterai encore deux choses: le contenu du rêve est beaucoup plus court que les pensées dont je déclare qu'il est le substitut. Et que l'analyse a découvert comme étant l'excitateur du rêve une circonstance peu importante du soir précédant le rêve." (P.59)

"...Je confronte le rêve tel qu'il existe dans mon souvenir au matériel qui s'y rapporte découvert par l'analyse, et nomme le premier le *contenu manifeste du rêve*, le second — d'abord sans autre distinction — le *contenu latent du rêve*. Je me trouve alors en présence de deux problèmes nouveaux, non encore formulés jusqu'ici: 1) quel est le processus psychique qui a fait passer le contenu latent du rêve en contenu manifeste, qui m'est connu par le souvenir? 2) quel est le motif, ou quels sont les motifs qui ont exigé une telle traduction. Je nommerai *travail du rêve* le processus de transformation du contenu latent du rêve en contenu manifeste." (P.60)

C'est bien entendu le mécanisme du "travail du rêve" qui va nous intéresser mais déjà les notions de "contenu manifeste du rêve" et de "contenu latent du rêve" évoquent pour nous l'existence des deux "mondes" dont nous avons parlé. "L'excitateur du rêve" (une circonstance peu importante du soir précédant le rêve) répond à la logique associative implicative, c'est lui qui va "évoquer" des pensées du monde intérieur qui, après avoir été "travaillées" font devenir le "contenu manifeste du rêve".

Le travail du rêve:

"Le matériel venu des pensées du rêve qui se trouve comprimé pour former la situation du rêve doit bien entendu être *a priori* disponible pour cet usage. Pour cela il faut la présence d'un —ou de plusieurs— **éléments communs dans tous les composants**. Le travail procède alors comme Francis Galton pour la production de ses photographies de famille. Il superpose en quelque sorte les différents composants; l'élément commun ressort alors nettement dans le tableau d'ensemble, les détails contradictoires s'effacent en quelque sorte réciproquement. Ce processus de production explique aussi, en partie, la détermination flottantes, d'un flou singulier, de très nombreux éléments du contenu du rêve. Se fondant là-dessus, l'interprétation du rêve énonce la règle suivante: Là où, dans l'analyse, quelque chose d'*indéterminé* peut se résoudre par un *ou bien - ou bien*, on substituera à l'alternative un "et" pour l'interprétation, et on prendra chaque membre de cette apparente alternative comme point de départ indépendant d'une série d'idées incidentes.

Quand de tels éléments communs n'existent pas parmi les pensées du rêve, le travail du rêve s'efforce d'en créer pour permettre une figuration commune dans le rêve. Le chemin le plus commode pour rapprocher deux pensées du rêve qui n'ont rien de commun consiste à changer l'expression linguistique de l'une; par là l'autre vient plus ou moins à sa rencontre dans une autre expression, grâce à une refonte appropriée. C'est un peu ce qui se passe chez un rimeur où la concordance des sons prend la place de l'élément commun recherché (dans notre exemple). Une bonne partie du travail du rêve consiste en la création de telles pensées intermédiaires, souvent fort spirituelles, mais qui paraissent aussi fréquemment forcées, pensées qui vont de la figuration commune dans le contenu du rêve jusqu'aux pensées du rêve motivées par les circonstances du rêve, qui diffèrent par leur forme et leur nature. Dans l'analyse de notre exemple de rêve, je trouve justement un tel cas de transformation d'une pensée au fin d'établir une rencontre avec une autre pensée, de nature étrangère. En poursuivant l'analyse, je tombe en effet sur la pensée suivante: *J'aimerais aussi une fois avoir quelque chose pour rien*; mais cette forme n'est pas utilisable dans le contenu du rêve. C'est pourquoi elle est remplacée par une forme nouvelle: *J'aimerais bien jouir de quelque chose sans qu'il "m'en coûte"*. Or, le mot *coûter* (Kosten) convient, dans le second sens, au cercle de représentations de la table d'hôte et peut trouver sa figuration dans les *épinards* servis dans le rêve. Chez nous, quand on sert un plat dont les enfants ne veulent pas, leur mère tente d'abord de les persuader par la douceur et leur demande d'en *goûter* (*kosten*) *seulement un peu*. Il semble certes étrange que le travail du rêve exploite si aisément l'ambiguïté des mots; mais une fois qu'on a acquis un peu d'expérience, ce phénomène apparaît comme tout à fait habituel.

Le travail de condensation du rêve explique aussi certaines composantes de son contenu, qui lui sont particulières et ne se trouve pas dans la pensée éveillée. Il s'agit des *individus collectifs et composites*, ainsi que des singulières *formations composites*, création comparables aux compositions animales de la fantaisie des peuples d'Orient, qui, dans notre pensée, se sont déjà figées en unités distinctes, alors que les compositions du rêve sont sans cesse remodelées selon un jaillissement inépuisable. Chacun connaît de telles formations à partir de ses propres rêves; leurs modes de production sont très variés. Je peux composer une personne en lui prêtant des traits d'un individu et d'un autre, ou bien je peux me représenter l'aspect d'une personne mais la déplacer dans une situation qui s'est produite avec une autre. Dans tous les cas, la combinaison de plusieurs personnes en un représentant unique dans le contenu du rêve est pleine de sens; elle vise à signifier un "et", un "comme", à établir, entre les personnes originales, une équation sous un certain rapport, rapport qui peut aussi être précisé dans le rêve lui-même. Mais, en règle générale, l'élément commun des individus fusionnés ne peut être découvert que par l'analyse et n'est précisément qu'indiqué dans le contenu du rêve par la constitution de l'individu collectif." (P. 75 à 79)

"Une bonne partie de ce que nous venons de dire sur la condensation du rêve peut se résumer dans cette formule: chaque élément du contenu du rêve est *surdéterminé* par le matériel des pensées du rêve, il ne dérive pas d'un seul élément des pensées du rêve mais de toute une série d'entre eux, **lesquels n'ont nullement besoin d'être proches les uns des autres dans la pensée du rêve mais peuvent appartenir aux domaines les plus divers du tissu des**

pensées. L'élément du rêve au sens exact le *remplacement dans le contenu du rêve* de tout ce matériel disparatre. Mais l'analyse révèle encore un autre aspect de la relation complexe entre contenu du rêve et pensées du rêve. De même que, de chaque élément du rêve, des relations conduisent à plusieurs pensées du rêve, ainsi, **en règle générale, une pensée du rêve est remplacée par plus d'un élément du rêve; les fils associatifs ne convergent pas simplement des pensées du rêve au contenu du rêve, mais se croisent et s'entre-tissent fréquemment en chemin.**" (P. 81)

"Ce qui, dans le rêve, était posé fortement et clairement comme contenu essentiel doit se contenter, après analyse, d'un rôle tout à fait subalterne parmi les pensées du rêve; le matériel de représentation qui, d'après ce que je ressens, peut prétendre à être reconnu d'importance majeure parmi les pensées du rêve, n'est soit pas du tout remplacé dans le contenu du rêve, soit seulement par une allusion lointaine dans une région insignifiante du rêve. Je peux décrire ce fait de la manière suivante: *pendant le travail du rêve, l'intensité psychique passe des pensées et représentations qui, à mon sens, ne peuvent prétendre à une telle mise en valeur.* Nul autre processus ne contribue autant à cacher le sens du rêve et à me rendre méconnaissable la corrélation qui lie contenu du rêve et pensées du rêve. Au cours de ce processus que je nommerai déplacement du rêve, je constate aussi que l'intensité psychique, l'importance ou le potentiel d'affect de certaines pensées, se transforme en vivacité sensorielle. Ce qu'il y a de plus net dans le contenu du rêve m'apparaît toujours comme le plus important; mais c'est justement dans un élément indistinct du rêve que je peux souvent reconnaître le rejeton le plus direct de la pensée essentielle du rêve." (P. 84)

"Dans d'autres rêves, pas un élément des pensées du rêve n'a conservé sa valeur psychique propre, ou l'essentiel de ce qui vient des pensées du rêve se montre entièrement remplacé par des éléments accessoires. Et entre ces deux extrêmes nous pouvons reconnaître toute une série de transitions. Plus un rêve est obscur et confus, plus on est en droit d'attribuer un grand rôle au facteur déplacement dans sa formation." (P. 85)

Avant d'analyser les raisons du rêve et pour en rester au mécanisme, dans toutes les parties que nous avons soulignées (en gras) c'est notre capacité associative non implicative (A-A) qui permet de faire ce "déplacement". L'exemple du mot "kosten", goûter/coûter est dans ce sens très clair. C'est tout le travail d'analogie et d'association disparatre.

Dans une deuxième transformation du rêve, celle, appelée aussi condensation, qui consiste aussi à rendre "cohérent" le contenu du rêve, c'est le "principe d'harmonie" qui entre en jeu (ce découpage est arbitraire, car tout fonctionne simultanément):

"Les premières pensées du rêve qu'on développe par l'analyse frappent en effet souvent par leur habillage inhabituel; elles ne semblent pas donner dans les formes linguistiques sobres dont notre pensée se sert de préférence; elles sont au contraire figurées d'une manière symbolique par des comparaisons et des métaphores, en quelque sorte dans une langue poétique et imagée. Il n'est pas difficile de trouver ce qui motive cette contrainte qui pèse sur l'expression des pensées du rêve. **Le contenu du rêve consiste le plus souvent en situations visualisables; les pensées du rêve doivent donc tout d'abord recevoir une accommodation qui les rende utilisables pour ce mode de figuration.** Imaginons, par exemple qu'on nous demande de remplacer les phrases d'un éditorial politique ou d'une plaidoirie devant un tribunal par une série de dessins; nous comprendrons alors sans peine les modifications auxquelles le travail du rêve est contraint *pour tenir compte de la figuralité dans le contenu du rêve.*" (P. 91)

"Une seule des relations logiques - celle de l'**analogie**, de la **propriété des traits communs**, de la **concordance** - est favorisée au plus haut point par le mécanisme de la formation du rêve. **Le travail du rêve se sert de ces procédés** comme le point d'appui pour la condensation du rêve, en réunissant tout ce qui montre une telle concordance en une nouvelle unité." (P. 96)

"En dehors de la condensation, du déplacement et de l'arrangement visuel du matériel psychique, nous nous voyons obligé de lui attribuer encore une autre activité, dont la contribution ne se reconnaît toutefois pas dans tous les rêves. Je ne traiterai pas dans le détail de cette partie du rêve, me bornant à souligner qu'on se fait le plus facilement une idée de sa nature en se ralliant à l'hypothèse - probablement inexacte - *qu'elle n'agit qu'après coup sur le contenu du rêve, une fois celui-ci déjà constitué.* **Son opération consiste à ordonner les constituants du rêve de manière qu'ils s'assemblent en un ensemble à peu près cohérent,** une composition du rêve. Le rêve obtient ainsi une façade qui, cependant, ne recouvre pas partout son contenu; il reçoit du même coup une première interprétation préliminaire que viennent appuyer des interpolations et de légères modifications. Certes ce traitement du contenu du rêve ne devient possible qu'à condition de rester superficiel, il ne livre d'ailleurs rien d'autre qu'une évidente fausse interprétation.

Dans cette partie du rêve la motivation est particulièrement transparente. Ce sont des *considérations d'intelligibilité* qui déterminent cette dernière révision du rêve; mais cela traduit aussi l'origine de cette activité. **Elle se comporte à l'égard du contenu du rêve qui se présente devant elle comme notre activité psychique normale se comporte en général à l'égard de n'importe quel contenu perceptif qui s'offre à elle. Elle l'appréhende en utilisant certaines représentations anticipatives, l'ordonne dès le moment de la perception, à condition qu'il soit intelligible, court se faisant le risque de le fausser et tombe effectivement d'abord, s'il ne se laisse rapprocher de rien de connu, dans les plus singuliers malentendus. On sait que nous ne sommes pas en mesure de voir une**

suite de signes, ou d'entendre une succession de mots, qui ne nous sont pas familiers sans en fausser d'abord la perception par des considérations d'intelligibilité, parce que nous nous appuyons sur quelque chose qui nous est connu." (P. 103)

Cette dernière partie, soulignée par nous, correspond à un autre aspect, celui de la concordance du contenu du rêve avec le concept "supérieur" ("dictature" du concept supérieur). Le concept "supérieur" est le concept moral.

La "raison" du rêve.

Nous avons vu que "l'excitateur" du rêve était "une circonstance peu importante du soir précédant le rêve". Comme nous venons de le voir, le travail du rêve utilise nos deux "logique" de pensée. Mais que dit Freud sur la "raison" du rêve:

"Le noyau du problème réside dans le déplacement, qui est de loin l'opération particulière la plus frappante du travail du rêve. Si on approfondit le sujet, on se rend compte que la condition essentielle qui détermine le déplacement est psychologique; elle est de la nature d'une *motivation*." (P. 112)

"Mais si je poursuis l'analyse pour moi-même, sans tenir compte des autres, auxquels une expérience aussi personnelle que mon rêve ne peut en aucun cas s'adresser, je parviens en fin de compte à des pensées qui me surprennent, que je ne me savais pas avoir en moi, qui ne sont pas seulement *étranges* pour moi mais aussi *désagréables* et que pour cette raison j'aimerais contester énergiquement, alors que l'enchaînement de pensées que parcourt l'analyse me les impose inexorablement. Je ne peux tenir compte de cet état de choses tout à fait général autrement qu'**en admettant que ses pensées ont effectivement existé dans ma vie psychique et qu'elles ont été en possession d'une certaine intensité ou énergie psychiques**, mais qu'elles se seraient trouvées dans une situation psychologique particulière, par suite de laquelle *elles ne pouvaient me devenir conscientes*. J'appelle cet état particulier celui du *refoulement*. Je ne puis alors me dispenser d'établir une liaison causale entre l'obscurité du contenu du rêve et **l'état de refoulement de certaines pensées du rêve**, leur *incapacité d'accéder à la conscience*, et de conclure que le rêve doit être obscur *pour ne pas trahir les pensées prohibées*. J'en arrive ainsi au concept de la *déformation du rêve*, qui est l'oeuvre du travail du rêve et qui sert à la *dissimulation*, à l'intention de cacher." (P.112 et 113)

Nous étudierons, plus loin, les différentes catégories de rêves et le rôle "salvateur" du rêve. Ici est clairement indiqué que le rêve sert à dissimuler une "réalisation" psychique qui est "*prohibée*" dans la "*conscience*". Pour nous l'essentiel de cette "réalisation" psychique est le produit de notre logique associative non implicative qui permet une "totale" liberté d'association et ainsi la "réalisation" de tout un tas "d'interdits". Ceci s'étend du refoulement sexuel à toutes les contradictions de la vie vis à vis de nos concepts supérieurs (dont les concepts moraux) ou encore plus simplement à toute les contraintes de la vie sociale et ses multiples interdits. Comme nous le verrons, avec les différentes catégories de rêves, ceci ne veut pas dire que le rêve est réservé à l'être doté d'une intelligence associative non implicative, mais que chez l'être humain il prend une dimension très spécifique à cause de la liberté associative permise par la logique associative non implicative qui crée un "monde" où tout "est possible".

Les "catégories" de rêves.

"Nous diviserons les rêves en trois classes, selon leur comportement à l'égard de l'accomplissement de désir. D'abord ceux qui figurent sans voile un désir *non refoulé*; ce sont les rêves de type infantile, qui deviennent toujours plus rare chez l'adulte. Deuxièmement, ceux qui expriment, sous une forme voilée, un désir *refoulé*; cette classe comprend sans doute la très grande majorité de tous nos rêves qui ont ensuite besoin de l'analyse pour être compris. Troisièmement, les rêves régulièrement accompagnés d'une *angoisse* qui interrompt le rêve. L'angoisse est ici le substitut de la déformation du rêve; elle n'a été épargnée aux rêves de la deuxième classe que par le travail du rêve. On peut prouver sans trop de difficulté que le contenu de représentation qui nous dispense à présent de l'angoisse dans le rêve a été jadis un désir, qui a depuis ce temps succombé au refoulement." (P.118)

Pour ce qui concerne la logique de la pensée (C.A.I. et C.A.N.I.) nous ne retiendrons que deux catégories; celle du désir *non refoulé* qui correspond au rêve infantile, celle du désir *refoulé* qui correspond à l'être humain "adulte" doté d'une morale (voir l'encadré sur La morale humaine).

Le rôle du rêve.

Nous ne parlons pas ici d'un possible rôle physiologique du point de vue du fonctionnement des neurones; pas non plus de son rôle du point de vue de la mémoire.

"La formule qui convient à ces rêves (ceux de la deuxième catégorie) est donc la suivante: **ce sont des accomplissements voilés de désirs refoulés**. Il est intéressant de noter à ce sujet que la croyance populaire a raison de penser que le rêve annonce toujours l'avenir. En vérité, l'avenir que nous montre le rêve n'est pas celui qui va arriver mais celui que nous aimerions voir arriver. L'âme populaire procède ici comme à son habitude: elle croit ce qu'elle désire croire." (P. 118)

Nous pourrions dire que ces désirs refoulés ne sont pas seulement ceux "que nous aimerions voir arriver" mais dans tous les cas ceux que notre capacité associative non implicative rend possible et qui satisfont soit tout simplement à nos pulsions (sexuelles) ou à toutes sortes de désirs.

"A l'inverse des singulières assertions qui prétendent que les rêves troublent le sommeil, nous devons voir dans le rêve le gardien du sommeil." (P. 125)

Si les "accomplissements voilés de désirs refoulés" permettent le sommeil, pourquoi, chez l'être humain ceci revêt-il un caractère spécifique?

"Qui ne connaît pas l'amusante histoire du méchant garçon imaginée par Balduin Groller, qui, se réveillant en pleine nuit, crie à travers la chambre: "il veut le rhinocéros"? Un enfant plus sage, au lieu de crier, rêverait qu'il joue avec le rhinocéros. Comme le rêve - qui montre le désir accompli - trouve séance pendant le sommeil, il supprime le désir et rend le sommeil possible. Il est incontestable que cette créance appartient à l'image onirique, parce que celle-ci se revêt de l'apparence psychique de la perception, alors que **l'enfant ne possède pas encore la faculté - qu'il acquerra plus tard - de distinguer l'hallucination ou la fantaisie de la réalité**.

L'adulte a appris à faire cette distinction, il a également compris qu'il ne sert à rien de désirer et, par une longue pratique, il est parvenu à différer ses aspirations jusqu'à ce qu'elles puissent trouver leur satisfaction, à travers de longs détours, par le changement du monde extérieur. C'est aussi la raison pour laquelle les accomplissements de désir par la voie psychique courte se produisent rarement chez lui dans le rêve; davantage: il est même possible qu'il ne se produise pas du tout, et que tout ce qui nous semble formé sur le modèle d'un rêve d'enfant réclame une explication bien plus complexe. Mais c'est pourquoi **il s'est formé chez l'adulte - et à coup sûr chez tout individu sain d'esprit, sans exception - une différenciation du matériel psychique qui manquait à l'enfant. Il s'est constitué une instance psychique qui, instruite par l'expérience de la vie, maintient avec une sévérité jalouse une influence dominatrice et inhibitrice sur les motions psychiques, et qui, par sa position par rapport à la conscience et à la mobilité volontaire, est équipée des plus grands moyens de puissance psychique. Or, une partie des motions enfantines a été opprimée par cette instance comme inutile à la vie, et tout le matériel de pensées qui découle de celles-ci se trouve en état de refoulement**.

Tandis que l'instance nous reconnait notre moi normal s'oriente vers le désir de dormir, il semble que les conditions psychophysologiques du sommeil l'obligent à relâcher l'énergie avec laquelle elle avait l'habitude de tenir en soumission le refoulé pendant le jour." ... "Le rêve crée une sorte de liquidation psychique du désir réprimé ou refoulé, en le posant comme réalisé; mais il satisfait aussi l'autre instance qui permet le sommeil." (P. 126 à 128)

Chez l'enfant, "l'hallucination ou la fantaisie" sont le produit de sa capacité associative non implicative, c'est aussi cette C.A.N.I. qui donne à l'enfant son penchant animiste. Chez l'adulte, "l'expérience de la vie"

Quand nous avons analysé la formation du concept, nous avons défini le processus par une logique (A-A) x (A-O). La libre association (A-A) se faisant en parallèle avec le principe d'harmonie au but, au besoin. Cette capacité de libre association, propre aux neurones, qui, comme nous l'avons supposé, ne serait plus assujéti au plaisir/répulsion, ne va donc pas fonctionner uniquement pour créer des concepts. Elle va s'exprimer aussi pour une libre imagination qui peut être déclenchée par des pulsions ou tout événement de la vie. Dans ce "monde psychique" où tout est possible les pulsions ou toutes sortes d'interdits vont pouvoir être "réalisés" (les pensées du rêve). Cependant cette réalisation ne peut pas arriver à notre conscience car elle est en contradiction avec notre morale. Une fois de plus notre capacité (A-A) de libre association des images cérébrales va permettre le "déplacement" du rêve pour rendre acceptable la réalisation psychique des interdits. Dans cette phase, la libre association (A-A) a un double assujettissement, d'une part rendre intelligible le contenu du rêve, d'autre part le rendre acceptable, en harmonie avec le concept supérieur : la morale.. Cette phase correspond à un processus logique du type (A-O) (D) (A-A).

va former “une instance psychique” qui est “**la morale**”. La morale va fonctionner comme un concept supérieur très puissant qui “maintient avec une sévérité jalouse une influence dominatrice et inhibitrice sur les motions psychiques, et qui, par sa position par rapport à la conscience et à la mobilité volontaire, est équipée des plus grands moyens de puissance psychique”, car, comme nous l’avons vue dans le schéma sur “la C.A.I. et la C.A.N.I. et le concept supérieur”, la Capacité Associative Implicative va toujours essayer de trouver une harmonie entre notre vie et le concept supérieur.

Quand nous avons étudié la pensée animale, nous avons remarqué que le “langage” symbolique correspondait parfaitement à la logique associative implicative (A-O). Le symbole à une grande valeur implicative, chez l’animal il va permettre d’empêcher une action liée à une pulsion ou une envie, dans le processus du rêve il se substitue à une action psychiquement réalisée. La valeur implicative du symbole va donner cette action pour réalisée. Rien d’étonnant à ce que la dernière phase du rêve l’utilise:

“ Le matériel de représentation sexuelle n’a pas le droit d’être figuré comme tel; il faut lui substituer dans le contenu du rêve des indications, des allusions et des modes analogues de figuration indirecte, mais à la différence d’autres cas de figuration indirecte, celle qui est utilisée dans le rêve doit être dépouillée d’intelligibilité immédiate. On est habitué à désigner les moyens de figuration qui correspond à de telles conditions comme étant des *symboles* de ce qui est figuré par leur intermédiaire. Un intérêt particulier s’est porté sur eux depuis qu’on s’est avisé que les rêveurs parlant la même langue se servent des mêmes symboles, voir même que, dans certain cas, la communauté de symboles s’étend au-delà de la communauté de langue. Comme les rêveurs ignorent eux-mêmes la signification des symboles qu’ils utilisent, on ne comprend pas au premier abord d’où vient la relation de ces symboles avec ce qui se substitue à eux et qu’ils désignent.” ... “Nous nous rapprochons ainsi de l’idéal populaire d’une traduction du rêve et retournons d’autre part à la technique interprétative des peuples anciens chez qui interprétation du rêve et interprétation par la symbolique étaient une seule et même chose.” (P. 135)

L’utilisation du langage symbolique n’est certainement pas limitée au rêve “sexuels” mais il est caractéristique de la logique associative implicative de cette dernière phase du rêve.

La morale.

Dans le monde animal nous avons vu qu’il existait une harmonie entre la logique de la Capacité Associative Implicative et la structure hiérarchique de la société, et comment l’une entraînait l’autre. Chez l’être humain, la Capacité Associative Non Implicative, outre qu’elle permet la créativité et la formation du concept, a une logique propre qui est de créer un “monde cérébral” ou “tout est possible”. Or la vie en société, qui est une condition de l’existence de l’être humain et du développement de son intelligence, comporte de nombreuses contraintes. C’est de cette contradiction et pour pouvoir rendre la vie sociale possible que nous allons former “une instance psychique” qui, dans ce cadre, n’est autre que la morale. C’est pourquoi nous pensons que Franz Waal se trompe quand il parle de morale pour les animaux.

Une chose est la nécessité absolue pour tout être doué d’une Capacité Associative Non Implicative vivant en société de se créer une morale, autre chose est la morale “imposée” par les castes dominantes pour faire accepter leur domination par l’ensemble des dominés. Si la logique en est toujours la même le contenu en est passablement modifié. De plus la seule “morale” que nous connaissons c’est celle que nous avons, c’est à dire celle produite par notre société hiérarchisée. Le rôle du rêve nous paraît ainsi beaucoup plus clair, l’enfant, dépourvu de morale, ne peut rêver de la même manière que l’individu “soumis” à une morale; chez le premier le rêve n’est que l’accomplissement d’un désir, chez l’adulte c’est la résolution d’une profonde contradiction aux multiples facettes.

Le processus psychique du rêve

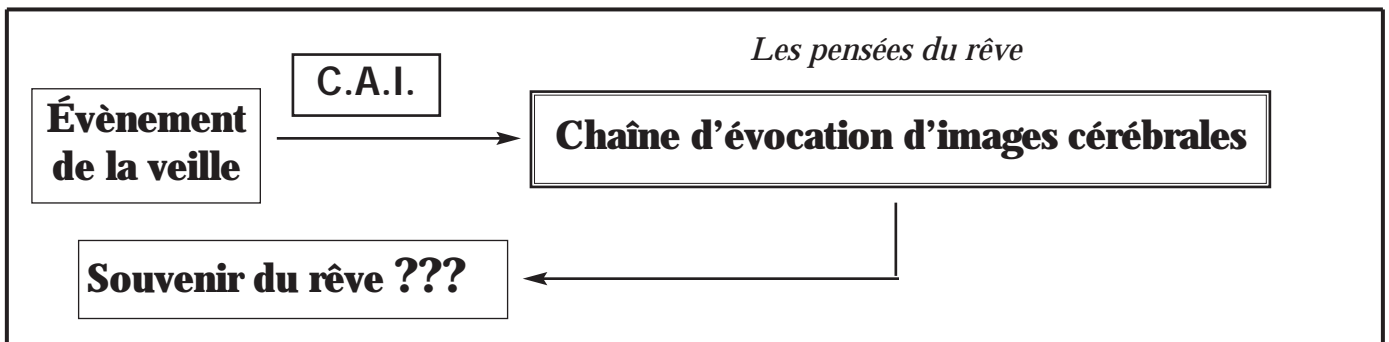
Le rêve nécessite une "coupure" entre les fonctions cérébrales et les fonctions motrices.
Le rêve est déclenché par un évènement plus ou moins important de la veille qui va évoquer des "images" cérébrales.

C.A.I. : Capacité Associative Implicative

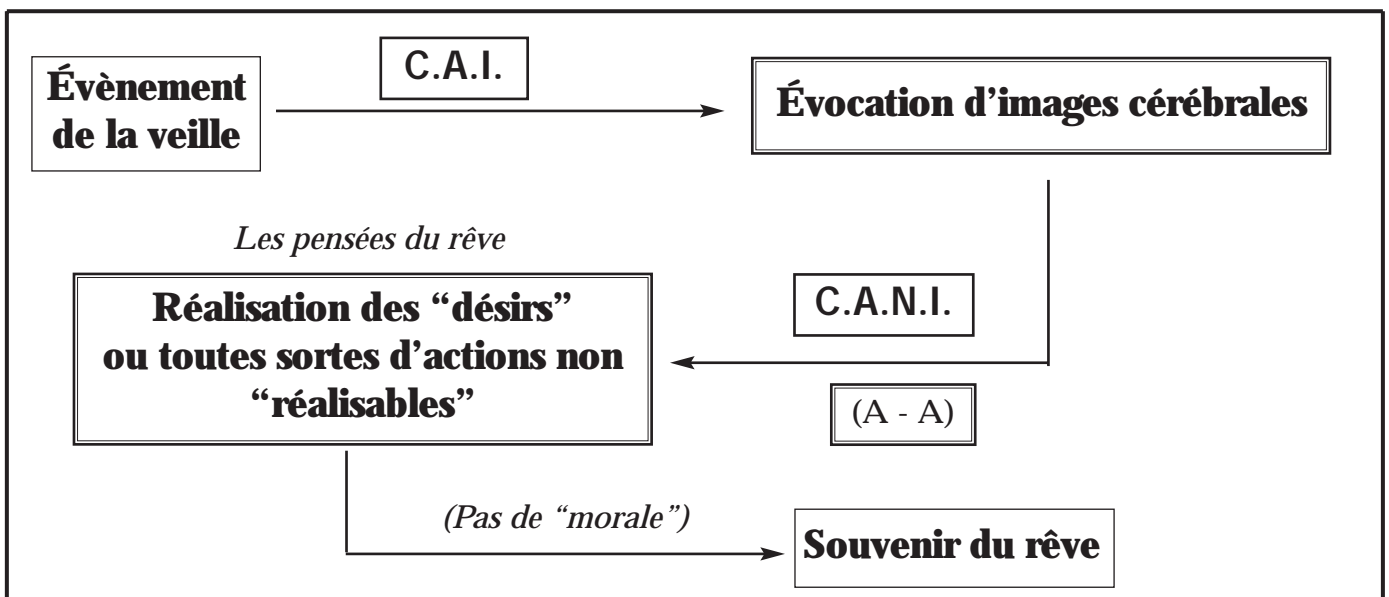
C.A.N.I. : Capacité Associative Non Implicative

Nous ne parlons pas ici d'un possible rôle physiologique du point de vue du fonctionnement des neurones; pas non plus de son rôle du point de vue de la mémoire.

Le rêve animal ?



Le rêve chez l'enfant (sans "mora-



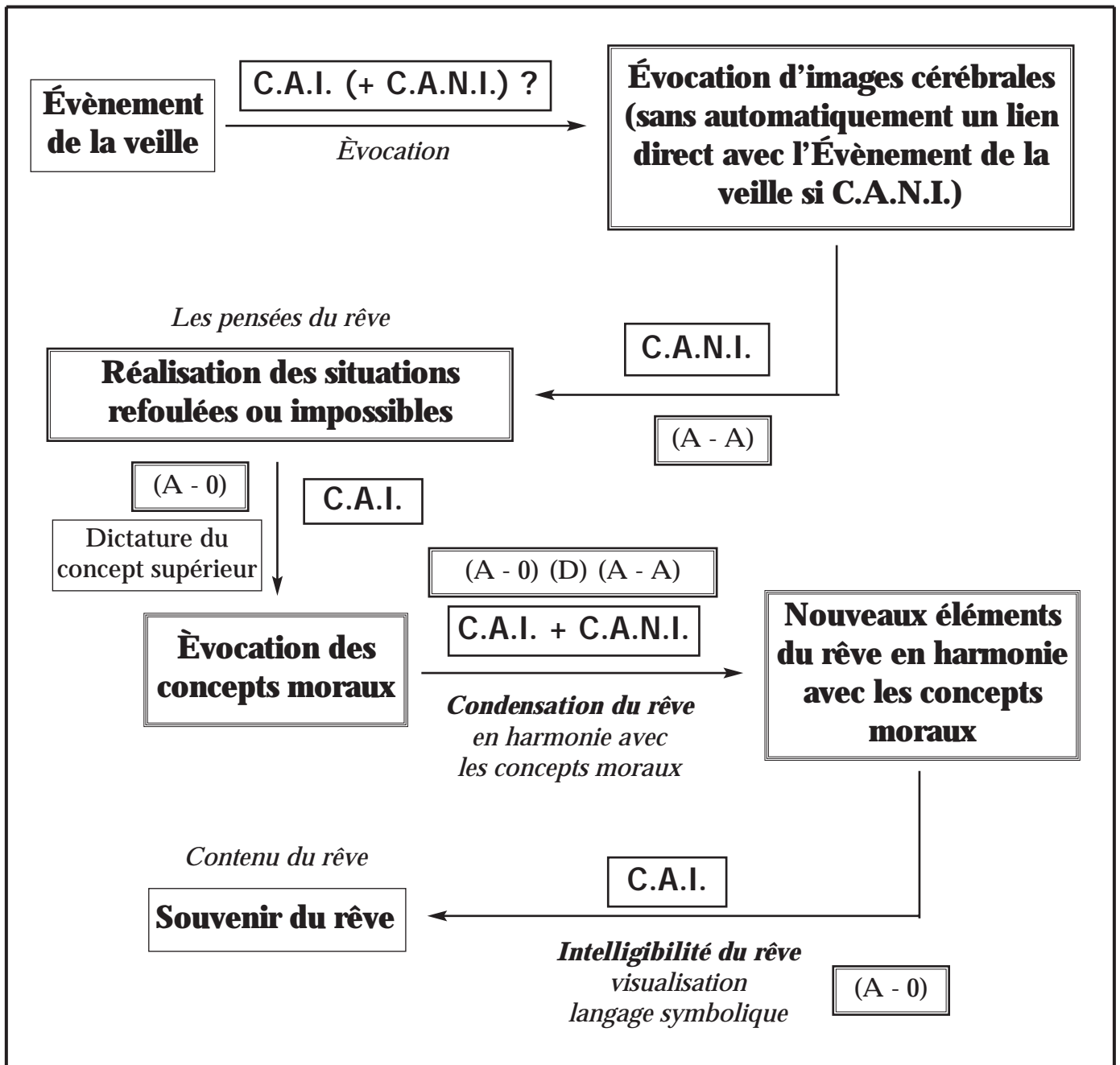
Pour illustrer le schéma citons Freud

"L'élément commun de ces rêves d'enfants saute aux yeux. Ils accomplissent tous des désirs qui ont été mis en branle pendant le jour et sont demeurés inaccomplis. Ce sont des accomplissements de désir simples et sans voile." (Freud / Sur le rêve - page 67)

"Même quand le contenu des rêves d'enfants se fait plus complexe et plus subtil, il est toujours très facile d'y voir l'accomplissement d'un désir. Un garçon de huit ans rêve qu'il s'est trouvé avec Achille sur le char que conduisait Diomède. On peut prouver que la veille, il s'est plongé dans la lecture des légendes héroïques de la Grèce; on peut aisément constater qu'il a pris ces héros pour modèles et regretté de ne pas vivre en leur temps.

Cette petite collection de rêves met réellement en lumière un second caractère des rêves d'enfants, leur corrélation avec la vie diurne. Les désirs qui s'y réalisent proviennent du jour, en règle générale du jour précédent, et ont été marqués, dans la pensée vigile, d'une intense accentuation affective." (Ibid. page 68)

Le rêve chez l'adulte (doué de "morale")



Remarques:

Pour Freud l'évènement de la veille évoque des situations qui vont déclencher les pensées du rêve. Nous ne savons pas si l'évocation peut être aussi faite par notre Capacité Associative Non Implicative, c'est à dire de situation sans lien direct avec l'évènement.

Dans le schéma nous avons séparé la phase condensation de la phase intelligibilité; il est possible qu'elles se fassent quasi simultanément.

Commentaires:

Dans la formation du concept (tableau page), notre Capacité Associative Non Implicative n'est assujettie à aucune directive précise; c'est ce qui lui permet d'élargir le cadre pour trouver une nouvelle harmonie relationnelle avec le but et créer un nouveau concept. Dans le rêve notre Capacité Associative Non Implicative d'un côté permet la "réalisation" des désirs, de l'autre elle est assujettie aux concepts moraux et son rôle est de permettre le remplacement des pensées du rêve par un contenu qui n'évoque plus ces pensées (sauf par le travail du psychiatre). C'est pourquoi, comme le dit Freud, le rêve n'est pas créateur. Il a pour objet de résoudre la contradiction entre les deux "mondes", dont l'un est le produit de notre Capacité Associative Non Implicative et l'autre notre activité.

IV Mode de pensée, écriture et société.

Tout individu de parole est donc doué des deux modes de pensées Capacité Associative Implicative et Capacité Associative Non Implicative. Ces deux modes s'articulent et jouent des rôles différents dans le développement de la pensée. La pensée ne naît pas spontanément de l'être humain, elle est le produit des relations sociales et de la réflexion et pratique individuelle et collective. Avant d'aborder le lien qui peut exister entre ce que nous avons appelé les déterminismes sociaux et économiques et la pensée dans la société actuelle nous étudierons trois exemples historiques. Les deux premiers sur la Chine et l'Inde traiteront du lien pouvant exister entre la structuration sociale, la forme de l'écriture et le mode de pensée; toutes les citations relatives à cette partie sont prises dans le livre de Pierre Naville : Sociologie et Logique (P.U.F 1982). Le troisième étudiera les raisons de la naissance de la pensée scientifique "moderne" dans la société grecque; toutes les citations relatives à cette partie sont prises dans le livre de G.E.R. Lloyd : Origine et développement de la science grecque (Flammarion 1990).

La société chinoise.

La structure de la société.

"Hegel, comme on sait, affirme qu'avec les Chinois et les Mongols, le règne de la domination théocratique, commence l'Histoire. Ce règne, c'est déjà celui de l'État, comme tel. Avec l'État, s'élaborent une administration réglée, des annales, une Histoire: "la volonté générale en Chine dit directement ce que l'individu doit faire, et celui-ci suit et obéit de même sans réfléchir et sans songer à soi... Le moment de la subjectivité manque donc à cet ensemble politique..." (Page 38)

"L'administration de l'empire est là-bas un empire de l'administration: pas de constitution considérée comme un pacte social; ainsi, du moment que "l'égalité règne, mais en aucune façon la liberté, le despotisme est nécessairement la forme du gouvernement." (Page 38)

"Le sol, le principal élément de la fortune des Chinois, dit Hegel, ne fut considéré que tardivement comme la propriété de l'État. Depuis ce temps, il fut établi que la neuvième partie de tout revenu foncier revenait à l'empereur. Plus tard il y eut aussi le servage... toutefois en Chine, nécessairement, la différence n'est pas grande entre l'esclavage et la liberté puisque devant l'empereur tous sont égaux, c'est à dire également dégradés" (Page 39)

Dans la société primitive on peut penser que le "chef" pouvait, comme dans les sociétés de primates, être parfois supplanté par un individu plus fort ou capable d'alliances lui permettant de renverser la hiérarchie. Avec le développement du supproduit social, les tendances à l'auto-maintien de la caste dominante et du chef va se structurer dans la formation d'individus non directement productifs chargés de la défense et de la gestion des affaires de la caste dominante ainsi que des affaires religieuses base essentielle, comme nous le verrons, du support idéologique de la domination. L'État va devenir la structure sociale des rapports de domination hiérarchique dans les sociétés développées et la forme de l'État va refléter le forme de ces rapports. Renverser le "chef" va nécessiter de s'attaquer aux structures de défense de la hiérarchie, c'est à dire au minimum aux structures de gouvernement et de défenses armées ou à l'État lui-même; la substitution d'une caste dirigeante par une autre va devenir beaucoup plus compliquée. Dans l'exemple qui nous concerne, la Chine, la structure sociale est une structure hautement hiérarchisée entièrement soumise à l'appareil d'État représenté par une bureaucratie. Nous ne développerons pas ici sur le phénomène de la bureaucratie, ce qui nous intéresse est d'étudier les conséquences, comme phénomène déterministe, des rapports hiérarchiques sur le mode de pensée et d'écriture. Ce que nous voulons montrer est que la structuration hautement hiérarchique de la société a tendance à "inciter" les individus à utiliser plus leur Capacité Associative Implicative que la Capacité Associative Non Implicative avec toutes les conséquences que cela peut avoir au niveau de la pensée socialisée.

La société hiérarchisée est du type Auto-organisation Orientée (A-O), pour que cette société soit en "équilibre" nous supposons que le mode de pensée va avoir tendance à être du type (A-O) (D) (A-A). C'est à dire une dynamique structurante autour du "chef", l'empereur, et une créativité "soumise" à cette domination.

La religion.

“ Le pire, aux yeux de Hegel, c’est que l’absence d’une vraie religion ampute de façon décisive la liberté: “ les chinois dans leur despotisme patriarcal, n’ont nul besoin d’une telle médiation avec l’être suprême; car l’éducation, les lois de la moralité et de la politesse, les ordres et le gouvernement de l’empereur la comprennent.” Ils n’ont donc pas d’autre religion que le respect de l’État, contrairement aux Européens, car pour ceux-ci la religion “ est l’intériorité même de l’esprit quand il se représente à lui-même ce qui est son essence la plus intime...; Là où les individus se concentrant sur eux-mêmes sont, quant à eux-mêmes, indépendants d’une force impulsive extérieure” .

Cette tradition est l’une de celles qui prive de sens profond, pour les communistes chinois d’aujourd’hui, la plus grande partie de l’histoire primitive de la pensée marxienne dans son effort pour se libérer de la tradition religieuse chrétienne. Par contre, leur histoire passe par le rejet des mille et une formes de la magie quotidienne, du jeu de la divination et de la sorcellerie familiale, qui formaient, hier comme aujourd’hui, le complément et le contrepoint imaginatifs et poétiques de l’intrusion omniprésente des règlements étatiques. Or, comme le relève Hegel, cette orientation de la vie sociale se double d’une conception originale des savoirs (la science) et de leurs instruments, la parole, la langue et l’écriture, fondement d’une logique et d’une philosophie bien différente de celles qu’ont inventé Pythagore et Euclide.” (Page 39-40)

Au niveau de l’individu nous avons vu que, à cause de sa Capacité Associative Non Implicative qui génère un “monde” ou tout est possible, l’être humain devait se créer une morale. Celles qui existent sont une production sociale reflet des couches dirigeantes. Il en est de même avec la religion; ce “monde” intérieur est la base de la pensée mystique sur laquelle les castes dirigeantes vont s’appuyer pour fonder la religion: instrument idéologique d’auto-maintien de ces castes ou classes.

Toute personne est aussi un produit social et dans ce cadre d’une part **s’identifie à la société** (famille et institution) **et cherche une harmonie entre celle-ci et elle-même**. Dans le cadre d’une société hautement hiérarchisée, comme la Chine, cette harmonie “implique” que la logique de la pensée soit celle de la pensée Associative Implicative (A-O) (D) (A-A). Ceci ne veut pas dire que les chinois de l’époque pensaient “comme des singes” ou qu’ils soient plus “bêtes” que d’autres peuples, mais que la structure hiérarchique de la société poussait (déterminisme) à utiliser essentiellement la Capacité Associative Implicative. Quant à la magie, elle est au niveau social ce que le rêve est à l’individu. C’est l’expression du refoulement social face aux structures hiérarchique qui prive la société de sa libre créativité. Dans la structure hiérarchique la Capacité Associative Non Implicative à tendance à être assujettie au respect de la hiérarchie comme elle l’est à la morale dans le rêve. Cependant dans la société il s’agit d’un déterminisme social, il n’a qu’une valeur incitative, chaque individu reste le produit de multiples facteurs, le déterminisme ne peut se comprendre qu’au niveau du groupe social pas au niveau de l’individu.

L’écriture et la science.

“ Mais “ un empire libre et idéal de l’esprit n’a pas sa place ici, et ce qui peut être appelé scientifique est de nature empirique et **se trouve essentiellement au service de l’utile**, en ce qui touche l’État, ses besoins et ceux des individus” . Hegel aperçoit une relation entre ce caractère de la science chinoise et l’écriture qui véhicule celle-ci. **“ La langue des sons est disjointe de l’idiome écrit** qui, dit-il, ne désigne pas comme chez nous les sons particuliers, qui ne met pas devant les yeux les sons articulés, mais, **au moyen de signes, les représentations elles-mêmes.**” Ce système en a imposé à Leibniz lui-même, mais c’est “ tout le contraire d’un avantage” . En effet, “ notre langue articulée devient distincte surtout grâce à ce fait que l’écriture doit trouver des signes pour tous les sons que nous apprenons à prononcer directement par la lecture” ; en sorte qu’il y a identité dans la précision entre la parole, l’audition, l’écriture, la lecture, etc. Les Chinois privés de ce moyen de former ce langage articulé, ne font pas, des modifications des sons, pour cette raison, des éléments vocaux susceptibles d’être représentés par des lettres et des syllabes. Leur langage articulé se compose d’un petit nombre de monosyllabes, ayant plus d’une seule signification. **Or, la différence de sens n’est obtenue que par la connexion ou par l’accent, une prononciation soit lente, soit rapide, plus faible ou plus fort.**”

Quant au langage écrit, Hegel signale “ la difficulté qu’il représente pour l’avancement des sciences” . Les langues européennes sont composées d’environ 25 sons, traduits en autant de signes. Une combinatoire permet une infinité de structures lexicales et syntaxiques. L’écriture chinoise classique, au contraire, représentant des objets et non des sons, suppose la connaissance de centaines, de milliers ou dizaines de milliers de signe différents, bien que nombre d’entre eux puissent être composés en partie d’éléments identiques, comme les syllabes d’un mot.” (Page 40)

Toutes les formes d’écritures ont commencé par des signes pictographiques; la question que l’on peut se poser est pourquoi en Chine cette forme d’écriture a subsisté si longtemps? Pour nous les raisons essentielles sont la structure hautement hiérarchique de la société qui, d’une part immobilise celle-ci et d’autre part entretient les castes privilégiées qui par la difficulté de connaître les milliers de signes maintient ses privilèges; l’autre grande raison est probablement l’isolement de l’empire du Levant par rapport aux autres civilisations.

Voyons maintenant en quoi cette forme d'écriture et la science chinoise est en harmonie avec la structure hiérarchique de la société.

"La langue courante et politique a incorporé maintenant **des mots** et des termes occidentaux, **dont les sons doivent être traduits en images**, directement ou indirectement. Par exemple, la graphie "État" s'écrit Kuo-zia — Pays — Famille. "République" s'écrit: Commune + Coopérer + Pays. La "nature" (ou caractère) a pour clé le Coeur + la Vie. Le terme "contradiction" est exprimé par rapport: Bouclier-Lance." (Page 41)

"En Chinois, le mot "science", Ke-xue, signifie "connaissance classificatrice". L'établissement expérimental de nomenclatures et d'ordre ont été un fondement de la science chinoise; mais selon Needham, qui en a développé avec compétence les capacités, **les Chinois n'en n'ont pas tiré les principes de combinaisons incluses dans leur propre logique, peut-être pour des raisons qui tiennent aux structures sociales qu'ils s'étaient données.** (Page 42)

"Needham a eu le mérite supplémentaire de faire comprendre les rapports entre structure économique-sociales et structures de pensée dans la Chine ancienne, bien au-delà des vues de Hegel, mais aussi de Marx et d'Engels. La discussion relative au "mode de production asiatique" s'en trouve éclairée: ce n'est pas seulement l'origine et l'appropriation de la rente foncière qui sont en cause, mais tout le système politique et administratif de l'État, et la signification de l'État lui-même. En outre, on comprend mieux à travers quelle grille spécifique de correspondance et de transformation des modes de raisonnement, de calcul et de combinaison, répondent aux conceptions de l'État, des agrégats sociaux et des relations d'intérêt. C'est à partir de là que s'éclaircit tout à fait la fonction bureaucratique." (Page 43)

"Qu'est-ce, pour les Chinois, que l'univers, si l'on suit ici Granet? C'est un immense répertoire d'emblèmes, une sorte de sémantique totale. Chaque emblème "suscite, par une sorte d'effort direct, une foule de réalités et de symboles substituables. Cette *vertu contagieuse* des emblèmes diffère radicalement d'une participation d'idées". (Page 45)

"Le nombre se figure par un Signe, comme le mot ou terme. Ce signe n'est pourtant, comme celui du mot (vocal ou écrit), qu'un Emblème. Comme tel, il est la figure de rubriques, de classifications, qui signifient concrètement des correspondances d'ensembles numérotés plutôt que numériques. La Chine traditionnelle n'emploie pas ces signes au titre cardinal, ordinal ou distributif, abstraction faite de leur utilisation pratique. D'une façon générale, la "pensée" chinoise ne retient pas cette distinction entre l'abstrait et le concret (...) **On décrit leur valeur (des nombres) par des faits, des opérations pratiques, des choses et des actes, non par des fonctions abstraites, théoriques.**" (Page 51)

"s'il y a des nombres pairs et impairs c'est pour distribuer l'ensemble des choses dans les catégories *yin et yang*. Un c'est l'Entier; Deux c'est le Couple. Un, comme Entier, c'est le pivot, qui ordonne l'alternance du yin et du yang, comme le moyeu qui commande la giration et fait tourner la roue. Et l'un plus le couple (= 3) donne la signification de l'Unanimité, qui l'emporte sur n'importe quelle combinaison plus vaste de nombres." (Page 56)

Nous pourrions encore faire de nombreuses citations, mais nous voyons suffisamment avec celles-ci le poids du déterminisme hiérarchique. Toute l'écriture et la pensée chinoise sont basées sur la logique Associative Implicative qui est la logique en harmonie avec la structure hiérarchique. L'abstraction, elle, fait appel essentiellement à la logique Associative Non Implicative, c'est ce qui explique sa quasi inexistence dans la pensée chinoise ancienne. Le signe, l'emblème, le symbole, sont les produit de la pensée Associative Implicative et sont les fondements de l'écriture et de la science chinoise. Encore une fois et pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté possible, cela ne veut pas dire que les chinois sont plus bêtes ou plus "primates" que les autres mais ne reflète que le déterminisme hiérarchique; on ne raisonne pas au niveau de l'individu isolé mais au niveau du groupe social. Il est aussi intéressant de faire le parallèle avec la civilisation égyptienne qui, elle aussi très hiérarchisée et isolée, a maintenu très longtemps une écriture pictographique.

Pierre Naville aborde aussi, de manière très intéressante, dans la même lignée la pensée de Mao, mais d'une part ceci relève aussi du phénomène bureaucratique, que nous aborderons plus loin, d'autre part cela nous écarterait trop de notre sujet immédiat. Par contre nous reviendrons dans la partie traitant de la pensée hindoue sur le problème de la négation et de la contradiction.

Le fonctionnement de la structure hiérarchique correspond à une logique d'Auto-organisation Orientée (A-O). Dans ce type de société l'individu a tendance à s'identifier au chef, à l'Etat, la pensée sociale va donc être assujettie à la hiérarchie et le mode opératoire de la pensée sociale sera du type (A-O) (D) (A-A), soit une pensée structurante, classificatrice. L'écriture chinoise et dans une moindre mesure, le langage, sont du type symbolique qui évoquent des images ou des sensibilités. Nous nous situons ici dans une logique qui, d'une certaine manière, relie le concept au "phénomène plaisir/répulsion" l'empêchant, en quelque sorte, de devenir une abstraction. Nous voyons là une cohérence globale entre la pensée et la structure de la société. Nous nous plaçons toujours dans un dynamique systémique. Il serait intéressant d'analyser le rôle de pratiques divinatoires et magiques dans le cadre de la société hiérarchisée, jouent-elles un rôle similaire au symbole dans le rêve? Nous ne l'étudierons pas ici.

La société, l'écriture et le mode de pensée Hindoues.

Ce qui caractérise la société hindoue se sont évidemment les castes qui substituent, d'une certaine manière, à la structure "verticale" hiérarchisée une structure horizontale stratifiée de castes fermées déterminées par leurs fonctions transcendantes. L'origine du sanscrit, l'écriture hindoue, est très significative. Il est né après les invasions Aryennes pour permettre la traduction entre le peuple envahisseur, relativement arriéré d'un point de vue culturel, et le peuple Hindou qui avait déjà développé une grande civilisation. Dans ce cas, il était totalement impossible de passer par une écriture basée sur des signes qui n'auraient eu aucune valeur évocatoire pour le "nouveau" peuple. Le signe est totalement lié à l'histoire et correspond à une culture historico-sociale. Il fallait donc trouver une forme d'écriture qui permette "l'identité dans la précision entre la parole, l'audition, l'écriture, la lecture, etc.", ce fut le sanscrit.

Examinons ce que dit Pierre Naville sur le sujet:

" Dans le sanscrit, comme dans le grec et l'arabe, les inflexions ont une fonction primordiale, ce qui encourage le développement d'une grammaire et d'une logique. En chinois, la proposition met en échec l'analyse au sens syntaxique; elle permet une lexicographie, mais l'on n'y voit une grammaire que par un certain abus de termes.

La société qui avait peu à peu forgé le sanscrit, devait, par contre, apparaître du même coup comme le champ de mutations constantes, de réglementations sociales extraordinairement diverses et combinées, de conflits lacunaires et dispersés mais constants, eux aussi tributaires "d'inflexions" (interprétations) d'une virtuosité sans précédent. Le *Manava-Dharma-Satra* (Lois de Manou) est de ce point de vue un texte qui, joint aux informations récentes apportées par la Compagnie anglaise des Indes, permet à Hegel une analyse des structures agraires et sociales de l'Inde ancienne que Marx, il faut l'admettre, a directement reprise.

Ce qui retient l'attention de Hegel dans les différents systèmes de civilisation hindoue, ce sera toutefois ce qui n'intéresse pas Marx directement, mais qui fait aujourd'hui l'objet de travaux de plus en plus révélateurs: une logique. Depuis les temps des *Védas* jusqu'au brahmanisme achevé, au bouddhisme et aux multiples écoles qui animent les sectes, s'élaborent en effet des structures de pensée logique qui diffèrent profondément de ce que l'on pouvait observer en chine, mais rivalise plutôt avec ce qu'élaborent à des époques voisines les Aléates grecs, Platon et Aristote. **Or, ces raffinements logiques eux-mêmes, avertit Hegel, doivent être examinés avec précaution car ils baignent dans la même sphère d'indétermination principielle et absolue, ignorante de toute conscience de soi: "l'anéantissement, l'abandon de toute raison, de toute moralité et de toute subjectivité, ne peut parvenir à un sentiment et une conscience positive de soi qu'en s'égarant sans mesure à la suite d'une imagination dérégulée, sans y trouver, en tant qu'esprit confus, quelque repos et sans s'y ressaisir, mais n'ayant de la joie que de cette manière".** (Page 64-65)

" Il va de soi que la première difficulté est lexicale. Le sanscrit est une langue à inflexions et syntaxe très articulée, telles que les rendre dans une langue européenne d'aujourd'hui est presque impossible. D'où le recours, apparu possible depuis une trentaine d'années, à la langue formalisée de la logique d'origine occidentale et mathématique. Il va de soi que cette "réduction" pose de très nombreux problèmes parfois insolubles. En effet la question primordiale dans ce domaine est de savoir ce qui "signifient" les termes, les propositions et les relations dans cette logique; mais cela n'est guère plus délicat que lorsque l'on aborde la *Wissenschaft der Logik* de Hegel.

Les textes sanscrits fourmillent d'exemples. C'est ce qui facilite la compréhension. Toutefois, c'est aussi ce qui permet bien des interprétations divergentes lorsqu'il s'agit de définir les notions d'abstraction, d'*universel*, d'*affirmation*, de *négation*, de *vrai* et de *faux* et de beaucoup d'autres. Autrement dit les "tous", "quelque", "certains" qui fondent la quantification en logique occidentale ont le plus souvent un statut ambigu du fait que les logiciens hindous se réfèrent, dans leurs controverses, à des faits réels, naturels à leurs yeux. C'est ce que Hegel avait bien saisi; toutefois il ne s'est montré capable que d'y substituer un vocabulaire à sa manière aussi douteux, pour ne pas dire celui des hindous.

Les logiciens-mathématiciens contemporains ont été plus perspicaces grâce à leur utilisation du langage formalisé. C'est ainsi qu'ils se sont rendu compte que le Nyaya-Sutra développe une forme de syllogisme rudimentaire, mais valide, bien que l'absence de prémisses universelles ("tous") la rende ambiguë lorsqu'elle se présente sous la forme suivante:

A: J'affirme que S a le caractère de P.

B: Pourquoi?

A: Parce que S a le caractère de M.

B: Et alors?

A: Eh bien, M et P caractérisent tous deux X et aucun d'entre eux ne caractérise Y. Ainsi en est-il dans notre cas. Par conséquent S a le caractère de Y. Ainsi en est-il dans notre cas. Par conséquent S a caractère de P.

Plutôt qu'un syllogisme formel, c'est là une inférence par analogie, de type rhétorico-logique.

Cette formule fut ensuite remplacée par la suivante, mais encore à l'aide d'exemples:

1. M se manifeste en S (fumée dans la montagne).

2. M se manifeste en XP (fumée dans la cuisine, qui a du feu).

3. M ne se manifeste pas en X-non-P (pas de fumée dans le lac, qui n'a pas de feu).

Donc P se manifeste en S.

Finalement on trouve les formulations suivantes:

Pour tout x: si x est A, alors x est B;

Mais a est A

Par conséquent a est B.

....Le signe (la fumée) doit être inclus, c'est-à-dire qu'il doit y avoir concomitance constante entre ce signe et l'ensemble des choses dont il est signifiant. Dès lors, la perception du signe est la raison d'être d'une déduction." (Page 73-74)

Quand nous avons analysé la formation du concept, nous avons vu que, dans ce que nous avons appelé la première phase, c'est notre Capacité Associative Non Implicative qui permettait de trouver un "caractère" commun à des objets. La pensée hindoue se "limite" à ce "caractère", c'est lui qui est l'existence, "la raison d'être d'une déduction". Le concept ne redescend pas vers le monde réel par la Logique Associative Implicative de la deuxième phase, il n'a pas d'inférence. L'harmonie avec une société de castes horizontales est dans le fait qu'un individu est un "caractère" d'où "l'ignorance de toute conscience de soi". La structure en caste est bien sûr hiérarchique, mais c'est une structure fermée sans communication, échanges entre les différents strates, ce qui doit avoir tendance à empêcher une pensée globale structurante. Que Hegel ne se soit "montrer capable que d'y substituer un vocabulaire à sa manière aussi douteux, pour ne pas dire plus que celui des hindous" n'a rien d'étonnant car son mode de pensée est, sur le fond, identique.

Pour illustrer encore notre propos nous prendrons l'exemple de la conception de la négation et de contradiction:

Tout d'abord en Chine. "La distinction du Même et de l'Autre est primée par l'antithèse de l'Équivalent et de l'Opposé. Les réalités et les emblèmes se suscitent par simple résonance quand ils sont équivalents; ils se produisent rythmiquement quand ils sont opposés. Le monde et l'esprit obéissent simultanément à une règle unique, qui paraît, d'abord, tenir en deux formules. Ce sont (non pas le semblable produit le semblable et le contraire sort du contraire, mais;) l'équivalent se range avec l'équivalent et l'opposé répond à l'opposé. Ces deux formulent, qui n'impliquent pas plus l'idée de genre que l'idée de cause, expriment toute deux un même sentiment: chacune des apparences de l'Univers ou des démarches de la pensée résulte, comme l'Univers lui-même, de l'interdépendance de deux aspects complémentaires". (Page 45)

"Voilà ce que nous dit Marcel Granet. Il estime que n'ayant aucun goût pour les genres et les espèces, ni pour les classes en général, **les Chinois ne connaissent pas le syllogisme**, ce modèle déductif que l'Occident grec a placé à la racine de toute logique. **La logique chinoise est, dit-il, une logique de l'ordre, de l'efficacité, de la hiérarchie.** On a comparé leur raisonnement préféré au sorite; mais le leur ne se résout pas en une chaîne de conditionnements; **il ne fait que manifester la circulation d'un principe d'ordre à travers des expressions ou manifestations concrètes variées, plus ou moins parfaites, et hiérarchisées de ce point de vue. La pensée chinoise ne butte pas sur les principes de contradiction et de causalité. Il leur suffit de distinguer pour établir une hiérarchie** des Efficacités et Responsabilités: il suffit d'enregistrer concrètement des signes (emblème) et de "répertorier" leurs résonances. C'est ce qui se manifeste dans la combinatoire du Y-King (Granet, 1934)

D'où la prolifération des "dialectes" et "sophisme" des écoles rivales (Mo Tseu, Tchouang-tseu, Houei Tseu, Koung-souen Long...) fondés sur une sorte de taxinomie des différences et **des oppositions, qui ne sont pas des contradictions, car la pensée chinoise traditionnelle est foncièrement hostile à tout ce qui dérive du négatif.**" (Page 46)

"On observe clairement ce qui différencie cette mathématique de la tradition du rationalisme gréco-occidental. Tout d'abord **la négation, comme principe actif, en est absente. Elle peut comporter des erreurs, des incorrections, des ajustements, mais non des contradictions proprement dites**" (Page 53-54)

"Les contradictions se répartissent, dans le monde social, à la façon dont on peut les déceler dans l'univers tout entier, comme des oppositions seulement possibles, et en même temps compatibles". (Page 59)

Dans la Logique Associative Implicative tout se tient dans un ensemble "cohérent" où tout a une valeur implicative. C'est "**une logique de l'ordre, de l'efficacité, de la hiérarchie**". C'est pourquoi les "**oppositions**" ne sont pas des "**contradictions**" et que "**la négation, comme principe actif, en est absente**".

A ce propos il est très intéressant de faire la comparaison avec ce que dit Freud sur le rêve:

"**Le rêve n'exprime jamais l'alternative "ou bien - ou bien", mais il recueille ces deux termes comme également justifiés dans la même corrélation.** J'ai déjà signalé qu'un "ou bien - ou bien" utilisé par la production onirique doit être traduit par un "et".

Des représentations qui se trouvent en mutuelle opposition sont exprimées dans le rêve de préférence par le même élément. **Le "ne... pas" ne semble pas exister dans le rêve.** L'opposition entre deux pensées, la relation d'*inversion*, trouve une figuration des plus remarquables dans le rêve. Elle est exprimée par le fait qu'un autre fragment du conte-

nu du rêve est retourné en son contraire comme après coup. Nous parlerons plus loin d'une autre manière d'exprimer la *contradiction*. Dans le rêve aussi la sensation si fréquente du *mouvement inhibé* sert à figurer une contradiction entre des impulsions, un *conflit de volonté*.

Une seule des relations logique — celle de l'analogie, de la propriété de traits communs, de la concordance — est favorisée au plus haut point par le mécanisme de la formation du rêve. Le travail du rêve se sert de ces procédés comme le point d'appui pour la condensation du rêve, en réunissant tout ce qui montre une telle concordance en une nouvelle unité." (Page 95-96)

"Dans le rêve, l'absurdité signifie contradiction, sarcasme et dérision dans la pensée du rêve." (Page 97)

Nous avons vu dans le "mécanisme de la formation du rêve" la "condensation" la Capacité Associative Non Implicative (A-A) est assujetti à la Capacité Associative Implicative (A-O), au concept supérieur : la morale. La logique de la libre association "**celle de l'analogie, de la propriété de traits communs, de la concordance**" doit être en harmonie avec la morale qui "agit" ici comme un chef. C'est ce qui explique l'absence de la négation et de la contradiction "comme principe actif" tout comme dans la logique chinoise. En effet, dans la structure très hiérarchisée comme en Chine, le fonctionnement correspond à l'obéissance (et à l'identification) au chef et il favorise beaucoup plus de la "réalisation des concepts du chef" que de la création de nouveaux concept. **On peut former de nouveaux concepts à condition qu'ils soient en harmonie avec le concept supérieur** (le chef). C'est pourquoi entre ces "sous concepts" les "oppositions" ne sont pas des "contradictions" et que "la négation comme principe actif en est absente".

Voyons ce qu'il en est en Inde :

"...il y voit (Hegel) ce qui n'existe pas chez les Chinois, l'apparition du rôle joué par le *négatif*. Les Hindous, dit-il, ne sont pas de ceux qui affirment d'emblée l'unité de l'esprit et de la nature. Ils conçoivent "une négation de la nature, et cette négation est ici comprise comme nécessaire", ce qui lui paraît bien plus profond que "le bavardage sur l'unité de l'esprit et de la nature". ... "Toutefois, **le négatif lui-même, dont les hindous ont un si profond sentiment, est conçu par eux sous le mode de l'énumération expansive et non de ce que Hegel appellera le concept. Il s'agit pour eux d'abstraction**"." (Page 67)

"Il est en effet intéressant d'observer comment le *Samkya*, et d'autres textes, décrivent **les formes du négatif, comme les modes de l'inexistence, toujours référés à des exemples concrets**. *Samkya* est dualiste et présente la théorie de ce qu'est le Yoga en pratique. Il présente quatre formes d'inexistences:

1. *Antérieure*, qui relève de ce que nous appelons la mémoire, le souvenir (Exemple donné: Devadatta dans son enfance, sa jeunesse et autres époques passées).

2. *Mutuelle*, qui correspond à une image matérielle (l'inexistence de la cruche visible dans un tissu).

3. *Absolue*, qui est l'image inventée, composée hors de l'ordre naturel (la corne d'un âne, le fils d'une femme stérile ou la fleur du ciel).

4. *Totale*, résultant d'une destruction, comme un tissu brûlé. De même à la vue d'un grain desséché on infère le manque de pluie. c'est une suppression logique." (Page 68)

"Cette analyse montre assez clairement où est la différence dans la manifestation du négatif: toutes les conceptions hindoues (avec d'infinies variétés dans le détail de l'analyse) conçoivent le négatif comme une absence, une inexistence, qui peuvent prendre des formes variées mais sont des états en quelque sorte passifs, un principe stable." (Page 69)

"J'ai mentionné plus haut les types d'absence (situations négatives) que l'on relève dans l'ancienne logique. L'analyse des relations d'absence dans le Navya-Nyaya simplifie ce problème en le formulant de façon abstraite. En effet, l'absence est conçue comme un état inexistant, lié à un lieu, à une perception. Ce qui est nié, c'est ce qui n'est pas là. Il y a une relation directe entre l'objet considéré et son absence. Cette relation pourrait être de deux sortes: le *contact* et l'*inhérence*. Le contact est rendu impossible par définition; l'inhérence de même, puisque il faudrait que soit présente la chose "inhérée". Reste la relation dite de "qualification absentielle particulière". **C'est une relation de qualification**, car l'absence d'une caractéristique qualifie un élément; elle est particulière ou spécifique, car elle s'oppose à l'unité de tous les cas d'inhérence." (Page 75)

Quand Pierre Navile dit que le négatif est "**une relation de qualification**", nous retombons dans ce que nous avons précédemment dit, la logique hindoue est le produit de la "seule" logique associative non implicative le qualificatif est en fait un "concept" (dont Hegel dit qu'elle en est privée) sans "valeur générative". C'est pourquoi le négatif (ou plus généralement ce genre de "concepts") "**est conçu par eux sous le mode de l'énumération expansive**" et sont "**toujours référés à des exemples concrets**". En effet **pour expliquer le "concept" privé de sa valeur générative on remonte la logique associative non implicative à l'envers en énumérants les objets qui ont permis de former ce qualificatif** (voir dans le tableau sur la formation du concept ce que nous avons appelé la première phase, p.24).

Un concept doit probablement acquérir sa valeur générative dans la relation sociale pensée et pratique au niveau d'un peuple(nous ne parlons pas ici d'un individu), il est probable qu'en Inde, la forme stratifié de la société a joué un rôle déterminant sur la forme de pensée qui la maintenait dans une forme très abs-

traite (dualiste), en effet le concept principal est celui de l'individu, dans une société stratifiée horizontalement par des castes fermées "l'harmonie" ne peut se concevoir que par un "qualificatif" non génératif; il faudrait bien plus développer cette réflexion. Une fois de plus nous parlons de déterminisme social pas d'intelligence des individus.

Pour continuer sur le terrain du lien entre le mode de pensée et le déterminisme social nous allons maintenant nous pencher sur la civilisation Grecque antique.

Naissance de la pensée critique et du concept ("scientifique") comme produit social.

Toutes les citations de ce chapitre sont issues du livre: "Origine et développement de la science grecque" de G.E.R. Lloyd - Flammarion 1990.

Ce qu'il y a de nouveau.

- La naissance des premières conceptions matérialistes:

"Ce qui est important dans les critiques exprimées par l'auteur de *La Maladie Sacrée*, c'est qu'elles sont dirigées contre *tous* les purificateurs et contre *toute* conception qui attribuerait la maladie sacrée, ou n'importe quelle autre maladie, à une intervention divine, et même qui concéderait aux purifications rituelles une influence quelconque sur les phénomènes naturels." (Page 34)

- La pratique ("l'expérience") pour vérifier la théorie:

"Le second passage est plus remarquable. L'auteur y entreprend de réifier l'hypothèse qu'il avait avancée: la maladie sacrée est due à une surabondance de flegme dans le cerveau, en particulier lorsque le vent souffle du sud. Le mal est alors extrêmement difficile à guérir " car le cerveau est devenu plus humide que dans l'état naturel et le flegme y abonde. De la sorte, d'une part les fluxions sont plus fréquentes; de l'autre le flegme ne peut plus être évacué et le cerveau, incapable de se dessécher, demeure très imbibé et humide." Mais l'auteur ajoute:

Vous vous en apercevrez très bien chez le petit bétail affecté de cette maladie et particulièrement chez les chèvres, qui y sont le plus exposées: ouvrez la tête pour l'examiner et vous trouverez le cerveau humide, rempli d'eau d'hydropisie et sentant mauvais. Et là vous reconnaîtrez évidemment que c'est non pas la divinité, mais la maladie qui altère ainsi le corps.

Ce passage montre avec évidence que l'idée de pratiquer une autopsie sur un animal est venue à l'esprit de l'auteur; or c'est une idée tout à fait exceptionnelle pour l'époque à laquelle ce traité fut rédigé, et même pour l'Antiquité tout entière: l'autopsie visant à établir les causes de la mort ou à éclairer l'étiologie des malades ne devint jamais une pratique *régulière* dans le monde antique. Certes, il n'est pas sûr que l'auteur de *La Maladie Sacrée* ait réellement pratiqué l'examen dont il parle; s'il ne l'a pas fait, ce ne serait ni la première ni la dernière fois que l'on verrait un auteur ancien traiter comme un exercice hypothétique — une expérience imaginée — un examen qui aurait pu être réellement effectué. Mais si nous supposons, et nous en avons peut être le droit, qu'il a bien pratiqué cet examen, le résultat est intéressant, tant par ce que l'auteur omet que par ce qu'il inclut. Ce qu'il veut, c'est établir que la "maladie sacrée" est due à des causes naturelles: "C'est non pas la divinité, mais la maladie qui altère ainsi le corps"; si "le cerveau est humide, rempli d'eau d'hydropisie et sentant mauvais", c'est bien en effet un argument supplémentaire pour fonder cette thèse." (Page 38/39)

"En outre, chez les hippocratiques, l'optimisme exagéré, et même le bluff pur et simple sont évidents: nombre de leurs traitements étaient inefficaces et bien des corrélations et des liens de causalité qu'ils présentaient comme des faits établis (par exemple: l'épilepsie n'atteint que les flegmatiques) n'existaient que dans leur imagination. Pourtant, ce qu'ils pouvaient faire, et ils l'ont fait, c'était — négativement — ébranler les thèses de leurs adversaires en démontrant qu'il était arbitraire et superflu de mettre des dieux en cause, et que les élaborations secondaires n'étaient que des échappatoires pour masquer les échecs; et aussi — positivement — proposer un autre cadre explicatif. La conscience plus ou moins vive du caractère déterminé des choses et de la régularité des causes et des effets naturels fait partie de toute expérience humaine; la force de persuasion des rationalistes hippocratiques venait principalement de ce que leur hypothèse était une extension ou une extrapolation de cette conscience, qu'ils lavaient explicitée, universalisée et considérée comme le seul principe explicatif valable. En définitive, même si bien des corrélations qu'ils proposaient pouvaient être contestées et réfutées, ils pouvaient espérer que leur position d'ensemble se renforcerait à mesure qu'augmenteraient le nombre des régularités observables et celui des explications reconnues valables." (Page 69)

Quand nous avons analysé le lien entre le "mode de pensée" et les sociétés chinoise et indoue nous avons vu que la structure de la société était en harmonie avec le mode de pensée. La communication par le langage implique un partage des concepts que nous utilisons. Le concept par sa valeur générative induit une

compréhension du monde ou une action sur celui-ci en “harmonie” avec ce concept. Un concept qui ne serait partagé que par un seul individu n’a aucune valeur sociale dans le sens où il est incommunicable, c’est un peu une “folie”. Par contre dès qu’il est partagé par un groupe d’individu il acquiert une valeur sociale dynamique car il est à la fois le produit de la pensée et génère une praxis sociale. Des groupes d’individus peuvent avoir des concepts (“supérieurs”) différents qui génèrent donc des compréhensions et des pratiques différentes; pour cela **nous dirons qu’un concept est “vrai” dès que celui-ci est partagé par un groupe d’individu, dès qu’il a une valeur sociale.** Dans ce sens le concept de Dieu(x) ou le concept matérialiste sont tous les deux “vrai”. Cependant comme ces concepts ont une valeur générative et que la “praxis” qu’ils génèrent doit être en “harmonie” avec le concept “supérieur” les conséquences vont en être différentes.

Pour ceux qui ont “adopté” le concept “dieu”, la maladie est due “à une intervention divine” et il s’agit d’intervenir en conséquence par des “purifications” et des “rituels”. Pour ceux qui ont “adopté” le concept “matérialisme”, la maladie est due à des “phénomènes naturels” et ils essayent de le prouver; l’incapacité qu’ils avaient, à l’époque, de le prouver réellement donnait à leurs conceptions matérialistes une valeur tout aussi spéculative que le concept divin, aux yeux de la société. Et ces deux “conceptions” vont perdurer et évoluer avec l’évolution de la société et des “sciences”. Nous avons ici un bel exemple du caractère génératif du concept.

Mais ce qui nous intéresse avant tout, c’est comment a pu germer ce “nouveau” concept matérialiste qui va venir “rivaliser” avec le concept “divin” tout comme le concept de l’évolution “darwinienne” à du s’imposer face au concept créationniste.

Dans les schémas sur la formation d’un nouveau concept “supérieur” nous avons défini deux “étapes”, la première est celle de la contradiction ou de la crise qui ébranle le concept, la seconde est celle de la découverte d’une nouvelle “harmonie” entre les choses et les événements. Avant de donner une explication sociale à cette crise et à la capacité à former de nouveaux concepts nous allons étudier les raisonnements reflétés de cette crise.

“ Il y a donc eu en Grèce, du VIIe au début du Ve siècle, un certain nombre d’auteurs que l’on peut considérer comme des innovateurs en matière de religion,, les deux grandes figures sont Xénophane (vers 570-470) et Héraclite (autour de 500 avant J.-C.).... Il se moque aussi de l’anthropomorphisme en général: “ Mais les mortels pensent que les dieux naissent, qu’ils ont des vêtements, une voix et une forme semblables aux leurs” (fragt 14). Ou encore au fragment 16 — et c’est le premier texte conservé qui fasse état de ce que pensent, sur les dieux, des sociétés autres: “ Les Éthiopiens disent que les dieux ont le nez épaté et la peau noire, les Thraces disent que les leur ont les yeux bleus et les cheveux roux.” Un autre fragment (15) entreprend une réduction à l’absurde de l’anthropomorphisme par une comparaison animale : “ Si les boeufs, les chevaux et les lions avaient des mains et pouvaient dessiner avec leurs mains et produire des oeuvres d’art comme les hommes, les chevaux dessineraient les formes des dieux pareilles aux chevaux, les boeufs pareilles aux boeufs, et ils feraient leur corps tel que celui de chacun d’eux.” Pour remplacer l’anthropomorphisme grossier qu’il rejette, il propose une idée de dieu en tant qu’esprit divin (fragts 24-26)”. (Page 26 et 27).

(Nous avons ici un exemple où les contradictions vont amener à une évolution du concept supérieur : le “divin”. Cependant le type de raisonnement qui sous-tend cette évolution est lourde de conséquence car elle peut avoir une logique propre.)

“ Ainsi, il signale que les purificateurs proscrirent l’absorption de viande de chèvre, le port de peau de chèvres et l’utilisation de couvertures en peau de chèvre. “ Pour moi, dit-il, je pense que parmi les libyens habitants à l’intérieur des terres, nul ne se porte bien, vu qu’ils couchent sur des peaux de chèvre, n’ayant ni couchette ni couverture, ni chaussure qui ne proviennent de cet animal. En effet leur bétail consiste uniquement en chèvres” . Si nous faisons apparaître ce que l’auteur se contente de laisser entendre, nous obtenons une argumentation d’un type qui fut plus tard appelé *modus tollens* (“ Si A, alors B; or non-B; donc non-A”). Si les peaux de chèvre sont en cause, les Libyens devraient particulièrement souffrir de cette maladie; comme il n’en est rien; donc les peaux de chèvre ne peuvent pas être mises en cause.” (Page 40)

Ici, de nouveau, l’apparition du raisonnement type “*modus tollens*” est le produit “générique” d’une évolution conceptuelle. C’est celle de “l’égalité” des peuples. Tant que, comme dans les sociétés hautement hiérarchisées le peuple s’identifie au chef, à un dieu ou à une tribu ou quand le concept “supérieur” est celui de “peuple élu” les autres sont des étrangers avec qui, soit on cohabite comme deux races animales cohabitent, soit peuvent être anéantis sans état d’âme car il n’y a aucune identification à l’autre (Ceci est très schématique et l’histoire a produit beaucoup de variantes). Mais à partir du moment où il y a une rupture fondamentale avec ces types de conception et que l’on arrive au concept “d’égalité” des peuples et des individus une nouvelle forme de raisonnement peut apparaître dont nous allons donner un nouvel exemple:

“ Le second raisonnement est plus remarquable et sa paternité mieux assurée, puisque Aristote lui-même mentionne le nom d’Anaximandre. Il s’agit du passage du *De caelo* (II, 13) où il examine les opinions de ses prédécesseurs sur la

forme de la terre et les raisons par lesquelles ils expliquent qu'elle ne se meut pas. Après avoir exposé plusieurs doctrines, notamment celle de Thalès (la terre est en repos parce qu'elle flotte sur l'eau), Aristote poursuit : pour certains, dont Anaximandre, c'est à cause de son "indifférence" que la terre demeure où elle est. Leur raisonnement était le suivant : ce qui est situé au centre et qui entretient des relations identiques avec les extrêmes n'est pas enclin à se déplacer dans une direction plutôt qu'une autre. En outre, il lui est impossible de se déplacer dans des directions opposées au même moment. Par conséquent, ce qui est au centre est nécessairement en repos. Si tel était effectivement le raisonnement d'Anaximandre, nous pouvons alors y voir la première explication connue, dans les sciences de la nature, de ce que nous appelons le principe de raison suffisante." (Page 79 et 80)

Ce qui se "confronte" ici ce ne sont plus des vérités absolues mais des raisonnements. Ceci va même pousser les philosophes grecques à confronter leurs théories à la réalité :

"De la même manière, lorsque, exposant dans ses traités de zoologie la méthode à suivre pour l'étude des animaux, il dit qu'il faut d'abord examiner les *phainomena* relatifs à chaque espèce animale, puis exposer leurs causes, ces *phainomena* englobent bien plus que ce qui est directement observé. D'autre part le rôle de la perception est une fois encore clairement exposé dans un passage célèbre de la *Génération des animaux* (760 b 27 sq.), qui oppose les *logoi*, les raisonnements ou les théories, non seulement aux *phainomena*, mais encore à l'*aisthesis*. A la fin de son exposé sur la reproduction des abeilles, Aristote écrit:

"Telle est donc la façon dont paraît se faire la génération des abeilles si l'on part de la théorie (*logos*) et des faits qui semblent établis à propos des insectes. Mais les faits ne sont pas connus d'une manière satisfaisante et, s'ils le deviennent un jour, il faudra se fier à la perception plus qu'aux théories, et aux théories dans la mesure où ce quelles montreront s'accordera avec ce qui paraît être (*ta phainomena*). (Page 146 et 147)

Ici est clairement expliqué le doute qui doit exister vis à vis de toute théorie. Si celle-ci est en contradiction avec les faits, elle doit être révisée. C'est cette démarche qui est intéressante, toutes les théories possibles sont mises sur un pied d'égalité, le seul moyen de trancher est donc de les confronter à la réalité des faits. Quel phénomène social a pu amener certains philosophes à pouvoir mettre sur un pied d'égalité les théories et à vouloir les confronter à la réalité?

Avant d'essayer de répondre il est important de comprendre que cette simple démarche va engendrer ce que l'on peut appeler la logique scientifique actuelle :

"L'exploitation féconde de la dissection reposait sur une interaction complexe des théories et des observations. Appliquée uniquement à l'origine — avant Aristote — à quelques problèmes très spécifiques, la méthode devait d'abord se voir reconnaître une valeur et une application générale, et c'est ce qui advint avec Aristote. Mais ce n'était là qu'un premier pas. L'étape suivante consistait à l'utiliser comme un outil de recherche bien plus ouvert; il fallait que la dissection ne serve plus seulement à justifier la solution proposée pour un problème déjà défini, mais à reconnaître qu'il était parfois nécessaire de redéfinir les problèmes eux-mêmes à la lumière de ce qu'indiquaient les explorations préliminaires. La dissection était toujours gouvernée par des théories et des hypothèses; mais à partir du moment où l'une des hypothèses consistait à admettre la possibilité que les problèmes posés fussent eux-mêmes plus complexes qu'on ne l'attendait, le chercheur était mieux préparé pour l'inattendu. Ainsi utilisé, la dissection pouvait engendrer — et elle a engendré — des problèmes véritablement nouveaux, qui engendraient à leur tour de nouveaux programmes de recherche — à preuve, notamment l'histoire des travaux sur le système nerveux." (Page 175)

Les raisons sociales de l'évolution de la pensée.

Dans l'Empire de Chine nous avons vu que la structure ultra hiérarchisée liée à une forme d'écriture pictographique avait tendance à favoriser (déterminisme) un mode de pensée : la pensée associative implicite. D'où un esprit et des conceptions scientifiques et religieuses très empiriques, avec un culte des "paroles" des supérieurs hiérarchiques et des anciens, difficilement capable de faire évoluer, de créer, les concepts de haut niveau.

Dans la société Hindoue, au contraire, la structure stratifiée de la société liée au sanscrit favorisait (déterminisme) le mode de pensée associative non implicite. D'où une forte capacité pour la conceptualisation et l'abstraction. Mais comme le mode de pensée associative implicite n'était pas favorisé, pour la pensée hindoue le "vrai" était le concept abstrait et tout à tendance à rester dans l'abstraction sans confrontation au monde réel.

Nous allons maintenant voir quelles sont les causes (déterminisme) de l'évolution de la pensée en Grèce antique vers un mode de pensée qui articule les modes associatif implicite et associatif non implicite. Il y a différents déterminants de cette évolution : Les déterminants relevant des conditions (matérielles) nécessaires que l'on pourrait appeler conditions secondaires et les conditions fondamentales

Les conditions matérielles secondaires

Une de ces conditions est la variété et la diversité des Citées grecques et de leurs conceptions: " Pour Commencer, ce qui est frappant, ce n'est pas simplement le nombre des images juridiques et politiques qu'on peut repérer dans les pauvres restes de la première philosophie grecque, mais aussi leur diversité" (page 254). **Il faut aussi rappeler qu'il n'existait pas de véritable hiérarchie entre les citées.**

Une autre condition, liée à l'écriture alphabétique comme le sanscrit, est l'art oratoire et l'essor de la rhétorique: " Notons dès maintenant que l'essor de la rhétorique eut une double influence sur ce développement: influence directe d'abord, sur la pratique du raisonnement dans les sciences de la nature (ce sont les auteurs médicaux qui nous en fournissent les principaux témoignages); mais aussi influence indirecte : l'élaboration d'une notion rigoureuse de la démonstration doit quelque chose — au moins chez Platon — à l'hostilité suscitée par une forme d'argument purement persuasive" (Page 131).**Nous touchons ici un double aspect, d'une par la capacité d'élaboration théorique facilitée, comme pour les Hindous, par la forme de l'écriture, mais aussi la notion d'échange, de communication et de persuasion avec l'autre, dont la structure sociale et politique grecque permettra une évolution importante par rapport à l'Inde antique.**

Enfin nous allons maintenant aborder toute une série de conditions, nécessaires mais non suffisantes qui ont permis (déterminisme) cette évolution Celles-ci sont le développement technique, un certain bien être social (surplus économique dû à la société esclavagiste), une connaissance des diversités des croyances et des sociétés, et le développement de l'écrit qui, spécifiquement sous forme alphabétique, permet un accès beaucoup plus large à la connaissance.

" Mais une autre considération, qui est décisive, interdit d'établir quelque lien, si faible qu'il soit, entre la maîtrise technique et le développement de l'enquête critique en suggérant que la première serait la condition suffisante de la seconde : du VI^e au IV^e siècle avant notre ère, tout au long de la période cruciale pour notre propos, il y a une uniformité générale du niveau technologique atteint dans l'ensemble des pays de la Méditerranée orientale et du Proche Orient. Dans cette région c'est au troisième et au deuxième millénaire qu'ont eu lieu, en métallurgie, poterie, tissage et surtout agriculture, les grandes avancées techniques qui se sont combinées pour produire ce que Gordon Childe a appelé la révolution urbaine. Au contraire dans la période qui principalement nous concerne, le progrès technique fut très limité, et en particulier *en Grèce même* il ne se trouve aucun progrès technique important qu'on puisse tenir pour responsable des avancées intellectuelles caractéristique de la Grèce, ou qu'on puisse seulement mettre en rapport avec elles.

Les mêmes raisons invitent à se méfier d'une interprétation qui serait purement économique. Aristote, il est vrai, associe le développement de la pensée spéculative avec le loisir que permet la richesse, mais il est bien difficile de croire que l'existence de considérables surplus économiques (dérivés de la production esclavagiste) constitue une condition suffisante pour l'essor intellectuel qui a eu lieu en Grèce, même si c'en est peut être une condition nécessaire. Ici encore, l'Égypte et Babylone fournissent un moyen de contrôle: dans la période que clôt le VI^e siècle avant notre ère, elles étaient, sur le plan économique, incomparablement plus puissante que n'importe laquelle des cités grecques." (Page 243)

" Une troisième hypothèse méritera un examen un peu plus détaillé. On a récemment soutenu que, dans le développement d'une attitude ouverte et critique à l'égard des présupposés fondamentaux d'une société, la connaissance de société et de systèmes de croyances autres constituait un facteur déterminant." (page 244)

" A la fin de Ve siècle, ce que les Grecs savaient ou croyaient savoir sur des sociétés différentes était devenu un réservoir d'arguments dans le débat entre " nature" et " convention" ; ici encore, comme dans le cas de l'*Odyssee*, le caractère imaginaire qui marque une partie de ce savoir ne lui enlève aucunement sa valeur comme témoin de la fascination grecque pour le problème de la diversité des système de croyances possibles.

Cependant la connaissance des peuples étrangers et l'intérêt pour leur culture n'était nullement un privilège grec. Les Mèdes puis les Perses avaient régné sur un vaste éventail de races, et la diversité des coutumes avait sans nul doute été observée par d'autres qu'Hérodote. Parmi les peuples du Proche-Orient, les Phéniciens en particulier étaient de fameux commerçants et colonisateurs, et l'un des plus remarquables parmi les premiers explorateurs fut le Carthaginois Hannon. On peut aussi reconnaître aux Égyptiens et aux Perses un certain intérêt pour l'exploration. (...) Par conséquent, ici encore la comparaison avec les sociétés proche-orientales nous invite à nuancer nos conclusions relatives à la Grèce : manifestement, si la connaissance de sociétés différentes est peut-être, au mieux, une condition nécessaire pour l'émergence des changements intellectuels spécifiques que nous avons reconnus en Grèce, on ne saurait y voir une condition suffisante.

Une quatrième hypothèse, évidemment plus prometteuse, met en cause le développement de l'écriture. Le travail novateur de Jack Goody et de quelques autres chercheurs, qui ont étudié le sens des changements affectant les moyens techniques par lesquels les idées sont communiquées et enregistrées, a permis d'évaluer avec précision à quel point ces moyens sont susceptibles d'influencer et même de quelque façon de déterminer la nature de la chose communiquée. L'enregistrement écrit rend possible le développement d'une forme particulière de jugement critique sur le passé, et ce que Goody nomme l'accumulation du scepticisme sur ce sujet comme sur d'autres. L'usage des tableaux et des listes contribue à susciter un intérêt pour certain type de questions et en particulier pour les problèmes de classification. Il se

pourrait que dans le domaine rhétorique, la prise de conscience des procédures formalisées dépende largement de la possibilité de recourir à des textes qu'on peut étudier à loisir." (pages 245 et 246)

(...) "Premièrement, il est clair que l'existence de moyens de communication spécifiques, et en particulier de documents écrits de diverses sortes, a été un facteur important pour les avancées intellectuelles qui ont eu lieu dans les grandes sociétés du Proche-Orient, et même dans bien des cas une condition nécessaire. En second lieu, dans la série complexe des changements dans les modes de communication qui ont affecté le Proche-orient ancien, il est une innovation majeure qui s'est produite peu de temps avant l'époque qui principalement nous intéresse : l'invention d'un système d'écriture alphabétique. Ce progrès facilitera par la suite l'expansion de l'écriture au-delà du cercle étroit des scribes professionnels dans lequel, en Egypte et à Babylone, elle avait été généralement confinée." (...) "L'alphabet n'est, pas plus que la monnaie, une invention grecque, et son usage n'est aucunement confiné à la Grèce. S'il ne fait aucun doute que l'étude des changements dans les moyens de communication est fondamentale pour l'intelligence des développements intellectuels qui ont eu lieu au Proche-Orient dans son ensemble, en revanche, lorsqu'il s'agit de la Grèce, ce facteur ne peut apporter plus qu'une solution partielle au problème que pose l'émergence d'un type particulier d'enquêtes, radicales et critiques." (page 247)

G.E.R. Lloyd résume bien ceci:

"Dans l'entreprise à vrai dire spéculative qui consiste à tenter d'élucider les raisons pour lesquelles certaines formes d'enquête intellectuelle sont nées en Grèce ancienne, il nous faut d'abord prendre en compte quelques-uns des facteurs économique, technique et autres qui, nous l'avons dit, ont affecté non seulement la Grèce, mais aussi un ou plusieurs de ses voisins proche-orientaux; ce sont notamment : 1) l'existence de surplus économiques et d'un moyen d'échange spécifique, la monnaie; 2) l'accès à d'autres sociétés, et l'intérêt pour leur culture; 3) des changements dans les moyens de communiquer, et les commencement de l'écriture. Sans le premier de ces facteurs, l'institution de la cité-État, si prodigue de temps et de main-d'oeuvre, n'est pas concevable. Le second facteur a joué un rôle positif en élargissant l'horizon mental aussi bien que géographique; quant au troisième, il n'est pas exagéré de dire que, sans lui, la nouvelle science — qui de toute manière se fût exprimée de manière très différente — était mort-née.

Mais lorsqu'on fait la part de ces trois facteurs, les autres, spécifiques, dont il faut tenir compte, sont au sens large des facteurs politiques. Ce qui caractérise la Grèce ancienne, ce ne sont pas seulement les changements intellectuels très exceptionnels : c'est aussi, à certains égards, une situation politique très exceptionnelle; et il semble qu'entre les deux phénomènes, il y ait une corrélation. Fondamentalement, il y a quatre éléments qui permettent d'estimer que les changements intellectuels qui nous occupent ont été dans leurs caractères essentiels, directement influencés par certains aspects de l'expérience politique grecque, ou du moins les reproduisent comme un miroir fidèle : ce sont la possibilité d'innovations radicales ; l'accès largement ouvert au forum du débat; l'habitude de soumettre les choses à l'examen; enfin le sentiment qu'il faut justifier — ou rendre compte —, et la préférence donnée, ce faisant, aux méthodes rationnelles." (Page 264 et 265)

Les conditions fondamentales : la naissance de la démocratie.

"Pour faire progresser notre enquête, il faut nous tourner vers d'autres domaines, vers ceux qui s'imposent avec plus d'évidence : les changements politiques et sociaux, et en particulier ceux qui sont liés à l'émergence de la cité-État. C'est ici que le contraste entre le monde grec et le reste du Proche-Orient ancien est en général le plus marqué, et la signification de ces différences mérite un examen attentif. Comme les principales caractéristiques du développement de la cité-État sont bien connues, il suffira de les rappeler brièvement.

Dans le monde grec de la fin de l'époque archaïque et de l'époque classique — en gros du VIIe au IVe siècle avant notre ère — la souveraineté se trouve logée dans une foule d'unités autonomes et qui, sur le plan politique, sont souvent turbulentes, pour ne pas dire instables. Dans la région de l'Égée, la formation de petites entités politiques indépendantes a sans aucun doute été favorisée par des facteurs géographiques; même chez Homère, les rois qui accompagnent Agamemnon en qualité de commandants en chef de ces petites unités jouissent d'une certaine dose d'autonomie; mais alors que la société homérique — du moins telle que la décrivent l'*Illiade* et l'*Odyssee* — fonctionne en dehors de tout cadre constitutionnel, et même de tout cadre juridique formellement défini, la période qui va du VIIe au IVe siècle est marquée en Grèce par une activité sans précédent visant à formuler, discuter, réviser et parfois renverser les codes de lois et les constitutions." (page 248) (...) "En Grèce, tout au contraire, on assiste à une véritable prolifération de formes constitutionnelles, qui vont de la monarchie constitutionnelle à la plus extrême démocratie, en passant par l'oligarchie, et à partir du VIIe siècle, bon nombre de cités-États sont affectées par de grands bouleversements constitutionnels, pour lesquels Athènes fournit les exemples à la fois les plus frappants et les mieux documentés. Bien entendu on trouve aussi en Grèce des autocrates, "tyrans" qui se sont emparés du pouvoir et s'y maintiennent par la force; mais pour la plupart des États grecs, la tyrannie est un phénomène transitoire, et d'ailleurs de peu d'ampleur; en outre parce qu'elle tend à ébranler l'influence des grandes familles traditionnelles qui détiennent le pouvoir, la tyrannie aboutit, en dernière analyse, à favoriser l'introduction de formes constitutionnelles pourvues d'une assise plus large.

Dans les nouvelles cités-États de la Grèce, les citoyens ont pris l'habitude de participer pleinement au gouvernement effectif de leur pays, comme aussi de s'engager dans une délibération active sur les problèmes constitutionnels. Déjà les poèmes de Solon portent témoignage de l'attention avec laquelle le législateur s'efforce d'équilibrer au mieux les droits des différents groupes qui constituent la cité. L'abolition des dettes — la seisachtheia — et celle de la prison pour

dettes comptent sans aucun doute parmi les mesures les plus importantes qu'il a prises;" (Page 249 et 250) (...) " Un large éventail de textes du Ve et du IVe siècle porte témoignage sur le vif intérêt des Grecs pour les divers systèmes constitutionnels, sur leur passion pour la liberté en général (*eleuthéria*), et la liberté de parole en particulier (*isègoria*). Ce sont là des choses si connues qu'on en arrive à les oublier; pourtant leur importance apparaît bien fondamentale lorsque nous comparons la situation grecque avec ce que nous savons des sociétés du Proche-Orient." (Page 251)

" Dans toutes leurs manifestations, les privilèges et l'autorité furent soumis à la contestation. L'idée que tout homme a droit à une voix et une opinion, non seulement en matière politique, mais aussi dans d'autres domaines, se retrouve dans quantité de textes philosophiques, historiques, médicaux.

(...) Comme dans le cas des opposants politiques, il arrivait que les choses tournent mal pour les contestataires intellectuels; mais en raison des étroites relations interpersonnelles qui se nouaient à l'intérieur de la cité-État, et grâce surtout au nombre élevé de ces cités indépendantes, le monde grec montrait, à propos de plusieurs questions fondamentales, une remarquable tolérance envers les divergences d'opinions." (Page 266 et 267)

" A ces remarques quantitatives, on peut en ajouter une autre, qui est d'ordre en quelque sorte qualitatif. Ce qui est important ce n'est pas seulement la généralisation de l'expérience du débat; c'est encore le caractère radical de ce qui est débattu. Dans le champ politique, on l'a vu, sont régulièrement discutés à l'Assemblée tous les problèmes majeurs

que pose le gouvernement de l'État, y compris la paix et la guerre, les lois et la constitution elle-même. Là où il est admis que le corps des citoyens dans son ensemble peut discuter ouvertement du meilleur gouvernement, on peut penser qu'il subsiste, au moins dans certains milieux, moins d'hésitation à contester les présupposés profondément enracinés sur les "phénomènes naturels", sur les dieux, sur l'origine des choses ou l'ordre qui les régit." (Page 262)

Ce qui est très significatif dans cette situation, c'est que la diversité n'est pas, comme en Indes, une diversité horizontale de castes fermées, mais une diversité de juxtaposition de cités, on pourrait dire égales entre elles (même si certaines peuvent en dominer d'autre); deuxièmement c'est l'égalité des hommes libres et troisièmement l'instabilité et la turbulence (qui en est une conséquence). Ces trois facteurs sont déjà par eux-mêmes très importants

Le concept totalitaire : Dieu(x)

De tous les concepts de haut niveau le plus totalitaire est celui de Dieu. L'être humain, nous l'avons vu, est doué d'une capacité associative non implicative. Celle-ci a pour tendance (déterminisme) de trouver une cohérence (harmonie) entre tous les phénomènes et objets qu'il perçoit. Si aujourd'hui de nombreux phénomènes restent encore inexpliqués (rationnellement), autrefois, la plupart des objets et des phénomènes n'avaient aucune explication "rationnelle", il semble donc tout à fait logique que l'être humain ait commencé par être créationniste et même animiste (comme le sont les enfants). Cependant si le concept "Dieu(x)" est "naturel", du point de vue humain, une fois créé celui-ci va avoir sa propre logique. Dans le chapitre sur le concept, nous avons vu que notre tendance générale est de percevoir les événements en harmonie avec le concept de plus haut niveau. La boucle est ainsi bouclée, les objets et les phénomènes que nous percevons trouveront toujours une explication (harmonie) dans le concept Dieu, surtout si celui-ci est unique; c'est en cela que ce concept est totalitaire. Aujourd'hui encore, malgré la "révolution darwinienne" qui a porté un très rude coup au créationnisme, ce concept a encore de nombreux adeptes, mais ses bases sont plutôt morales et psychologiques (la mort) mais reste encore une base pour expliquer les phénomènes que l'on qualifie d'irrationnels.

Toutefois le concept matérialiste, rationaliste, mécaniste qui domine le mode de pensée contemporain est lui aussi totalitaire. C'est ce qui explique la difficulté qu'ont certains nouveaux concepts à s'implanter, tels que tous les concepts liés à l'auto-organisation en général ou les concepts systémiques tels que nous essayons de les développer

pour le développement de l'esprit critique? Nous devons bien comprendre que l'esprit (l'intelligence) humain n'existe que dans les relations avec l'autre et que les formes de cette relation sociale, qui est donnée par la structure de la société, va directement influencer le fonctionnement de la pensée qui, à son tour, va intervenir sur l'évolution sociale.

Le moteur de l'évolution de la pensée est donc, bien avant les connaissances, son harmonie avec les relations humaines. Quand des êtres qui se sentent égaux discutent (liberté de parole) de leur différence de vie, de pensées, etc., le phénomène d'identification au chef — qui a toujours raison — ne peut avoir lieu, d'autant plus que les "privilèges et l'autorité furent soumises à la contestation" et, de ce fait, la capacité associative bute sur un fait : pourquoi ces différences alors que nous sommes identiques (égaux). La réponse ne peut venir que de la capacité associative non implicative qui peut rassembler tous ces événements et essayer d'en tirer une cohérence, un nouveau concept qui renverse ou dépasse l'ancien concept ("sur les

dieux, sur l'origine des choses ou l'ordre qui les régit.”). Au niveau social l'égalité et la liberté de parole sont donc des facteurs “déterminants” pour développer notre capacité associative non implicative. Il s'agit ici d'un phénomène social, on ne parle pas d'un individu en particulier.

L'exemple de l'Égypte et de Babylone nous montre bien le frein qu'a représenté leur structure sociale pour le développement de cet esprit critique :

“En Égypte et à Babylone, le droit civil et pénal a subi certaines modifications, dont nous trouvons trace dans nos sources; le système politique est resté, lui, virtuellement immuable. Chaque État était gouverné par un roi absolu, parfois considéré comme un dieu, soutenu par une bureaucratie puissante et centralisée, et par des administrateurs locaux qui lui obéissaient. Les rapports entre le roi et ses conseillers variaient sans doute, et ils étaient certainement influencés par des personnalités individuelles, mais le système du pouvoir n'en était pas essentiellement affecté. Un changement de gouvernement, ce n'était en général rien d'autre qu'un changement de personnel, ou tout au plus quelques ajustements mineurs dans les attributions des personnes qui occupent le sommet de la hiérarchie (Nous sommes ici en plein dans la logique du déterminisme hiérarchique — ajouté par nous—); ce n'était pas une modification du système constitutionnel. Les codes de lois proche-orientaux que nous avons conservé traitent bien des relations entre les différents types d'esclaves et les hommes libres; mais ils sont muets sur les droit proprement *politiques* des hommes libres, tels que le droit de prendre la parole ou de voter dans une assemblée: il est donc impossible d'y voir, à proprement parler, des *constitutions*.” (Page 249)

“Cependant, nous l'avons noté, ce qui fait défaut aux mathématiques tant égyptiennes que babyloniennes, c'est la notion de démonstration. Ainsi, alors que, nous le savons par une tablette cunéiforme d'environ 1600 avant J.-C., les Babyloniens connaissaient fort bien les “triples pythagoriciens” — trois nombres tels que la somme des carrés du premier et du second égale le carré du troisième —, rien ne permet de penser qu'ils aient jamais essayé de démontrer géométriquement ce que nous appelons le théorème de Pythagore.” (Page 236)

Après avoir dit que la même absence de démonstration existait pour tout ce qui concernait l'astronomie de ces deux civilisations G.E.R. Lloyd continue:

“La médecine égyptienne est en bonne partie magique, et la mésopotamienne l'est encore plus. Il y a pourtant une exception : le papyrus Edwin Smith, à qui nous avons demandé la preuve que la médecine égyptienne avait bien effectué des observations cliniques, est presque totalement dépourvu de références à des charmes et autres incantations. Ces caractéristiques sont toute deux importantes, et suggèrent une ressemblance avec les phénomènes que nous avons observés dans l'une des branches de la médecine grecque. Cependant, là encore, on reconnaît les différences. Dans les papyrus médicaux d'Égypte, il ne se trouve pas de discussion délibérée sur la nature des maladies, leur causes, ou la constitution du corps humain dans son ensemble. On chercherait en vain dans les textes médicaux d'Égypte, et à plus forte raison du reste du Proche-Orient, le type d'attaque directe contre les croyances et les pratiques magiques dont le corpus hippocratique nous a fourni des exemples. Certes, les documents égyptiens montrent très clairement qu'avant même que la magie ne devint objet de discussion — comme cela se produisit en Grèce — la médecine pouvait fort bien, dans le spectre qui va de la magie à la science empirique, se situer fort près du pôle de l'expérience. Mais ici encore il nous faut conclure que les attaques explicites contre l'utilisation de la magie en médecine constituent, pour tout ce que nous savons sur les coutumes de la Méditerranée et du Proche-Orient antique, un phénomène purement grec.” (Page 237)

Ce qui va encore plus creuser l'écart entre les Grecs et les autres peuples contemporains, ce n'est pas seulement que les Grecs soit égaux et libres (tout au moins les hommes libres), c'est surtout qu'ils vont pleinement participer à la vie de la Cité:

“Trois traits caractéristiques de la constitution athénienne assuraient un très haut niveau de participation populaire dans l'activité politique de la cité. D'abord, les charges dans leur grande majorité, étaient tirées au sort; ensuite, pour la plupart elles ne pouvaient être exercées qu'une seule fois; enfin la participation à des *dikastèria*, les magistratures publiques et la qualité de membre du conseil donnaient droit à un salaire. D'une manière générale, on peut supposer que la plupart des citoyens athéniens — nous y reviendrons — avaient simplement l'occasion d'acquérir une expérience politique, non seulement en prenant part à l'assemblée et en siégeant comme dicastes dans les différents tribunaux, mais encore comme membre du Conseil et comme détenteur de telle ou telle charge ou magistrature, cela sans préjudice des procès privés dans lesquels ils avaient pu se trouver engagés.” (Page 251)

“Cependant, quoique leurs discussions fussent limitées à ceux qui jouissaient de la citoyenneté pleine et entière — ceux qu'en certains lieux, notamment à Sparte, on appelait le “Égaux” ou les “Pairs” *homoioi* —, les cités oligarchiques délibéraient elles aussi sur les affaires de l'État. Ainsi Thucydide (I, 79 sq.) rapporte une discussion de ce genre qui eut lieu chez les Lacédémoniens, précisant que, pour parvenir à une décision, ils ne procédaient pas par vote, mais par acclamation.

En outre, on trouve communément exprimé au Ve et IVe siècle l'idée que ce qui distingue les Grecs de la plupart des peuples barbares, c'est justement la liberté en général, et plus particulièrement l'autonomie politique, le droit de se gouverner soit même.” (Page 252)

Deux activités nous semblent capitales pour permettre l'évolution de la pensée. La première, nous l'avons vue est la liberté de parole, de discussion entre personnes égales et variées. C'est ce qui permet l'ex-

pression de notre capacité associative non implicative et la formation de nouveaux concepts.

La deuxième activité est la participation directe à la vie de la cité; participation non seulement dans les assemblées, mais aussi "comme détenteur de telle ou telle charge". Il y avait donc une mise en pratique (au moins partielle) des décisions prises (des concepts élaborés). Dans ce cas c'est la logique associative implicative du concept qui est appliquée, ce qui permet de lui donner sa valeur générative. Celle-ci va, soit le justifier, soit permettre de le modifier ou d'essayer d'en définir un autre. Le concept se confronte à la réalité. La conséquence de cette "praxis" sociale, c'est la pratique de l'autopsie pour justifier certaine théorie, c'est la naissance de la méthode scientifique contemporaine.

" En second lieu, la réflexion sur l'ordre politique et juridique fournit des modèles non seulement à la cosmogonie, mais à d'autres provinces de l'enquête, en particulier la médecine et la physiologie, où le fonctionnement et le dysfonctionnement du corps humain sont fréquemment conçus comme relevant d'un système de relations entre facteurs opposés, ainsi lorsque santé et maladie apparaissent respectivement comme un état d'*isonomia*, de droits égaux, ou d'absence d'*isonomia* entre ces facteurs.

La seconde proposition est plus complexe; elle concerne **le réexamen radical auquel furent soumis et le cadre des relations politiques et celui des croyances concernant le monde et les phénomènes naturels**. L'un des traits les plus remarquables de l'expérience politique grecque, c'est, à partir du VI^e siècle, le caractère ouvert des discussions sur la meilleure manière de régler une société, et les avantages et désavantages des différents types de constitutions; **discussions qui ne sont pas seulement théoriques**; de même la possibilité de contester les présupposés profondément enracinés à propos de la " nature ", et de soumettre à l'examen des questions telles que l'origine du monde constitue une caractéristique majeure de la pensée spéculative grecque. Les choses étant ainsi posées, on ne peut nier au moins un certain parallélisme entre les deux évolutions. Peut-être est-il possible d'aller plus loin. A certains égards, il ne s'agit pas, semble-t-il, de deux processus parallèles, mais bien de deux aspects d'une même évolution." (Page 255)

Nous pensons, nous, que le moteur de cette évolution, le facteur déterminant, déclenchant, est l'évolution des relations sociales et la praxis. Bien évidemment l'évolution de la pensée est simultanée et vient enrichir, par la créativité de l'esprit ainsi libéré, l'évolution sociale; c'est un processus dynamique.

Les limites de la pensée scientifique et de la démocratie en Grèce antique.

Avant d'aborder une analyse plus précise de la démocratie nous allons voir un peu les limites de celle-ci ainsi que celles de la pensée scientifique.

Une des premières limites est la limite des connaissances scientifiques. Ceci rendait très difficile la tentative d'accorder la pratique à la théorie et malgré une tendance à vouloir cet accord, les théories nouvelles restaient sans réelle vérification. D'où un caractère totalement spéculatif du débat; ce n'est qu'à posteriori que l'on peut dire que tel ou tel allait dans la bonne direction.

" Néanmoins, le plus important des textes qui aient engagé un combat soutenu contre un ensemble de croyances de ce type — le traité *de la maladie sacrée* — expose avec une suffisante clarté les raisons pour lesquelles il faut les rejeter. L'auteur de ce texte capital a une conception de la nature et de l'explication causale qui exclut l'intervention surnaturelle dans les maladies.

La discussion menée dans ce traité s'inscrit dans un débat plus large où s'enchevêtrent les rapports complexes qui existent à la fois à l'intérieur de la médecine et de la philosophie, et entre elles. Si c'est bien dans le contexte des enquêtes philosophiques que le pas décisif fut accompli — que fut exprimé de façon explicite l'idée de nature en tant que principe universel —, on ne saurait pour autant affirmer que les philosophes présocratiques partageaient exactement les mêmes opinions sur ce sujet, ni croire que tous avaient adopté une attitude uniformément critique et sceptique à l'égard des croyances traditionnelles. De la même façon, **sur un grand nombre de questions théoriques et pratiques, les lignes de démarcations entre les praticiens de différents types de médecine sont loin d'être bien définies.**" (Page 68)

" L'auteur veut exclure de la médecine les postulats arbitraires : c'est là certes, une admirable expression de la nécessité de mettre les hypothèses à l'épreuve; mais c'est aussi un idéal impossible à atteindre. En pratique, **le cadre conceptuel où s'inscrivent ses propres théories n'est guère moins purement spéculatif que chez ses adversaires; ce caractère spéculatif aurait manifestement été le principal facteur susceptible de limiter l'utilité du type de recherches empiriques qu'il envisageait.**" (Page 157)

Nous avons vu qu'en Indes la structure sociale en caste horizontale faisait que le concept était plus un qualificatif sans réelle valeur générative. En Grèce antique l'existence de certaines formes de castes et l'esclavage liés avec l'incapacité de confronter le concept à la réalité, que nous venons de voir, va avoir aussi tendance à dissocier le concept de sa réalisation matérielle. L'objet concept est perçu dans ce qui l'a fondé, le besoin, et son utilité en est sa forme générative:

" Bref comme la guerre, l'agriculture est une activité qui rapporte des mérites à son auteur, à la fois dans la Cité et au regard des dieux. Elle n'est donc pas conçue comme une action sur la nature qui viserait à la transformer : " Cette trans-

formation —dit J.-P. Vernant—, si même elle était possible, constituerait une iniquité. Le travail de la terre est une participation à un ordre supérieur à l'homme, tout à la fois naturel et divin... Un échange personnel avec la nature et les dieux, plutôt qu'un commerce entre les hommes."

La fabrication d'un objet n'est pas non plus conçue dans l'Antiquité comme un travail de transformation de la nature. La fabrication, *poiesis*, est un mouvement (*kinesis*) qui vise à produire une forme (*eidos*) dans la matière. Le mouvement met en oeuvre chez l'individu une forme dont le mode d'emploi est une *techné*, un ensemble de procédés plus ou moins secrets. **Or la forme d'un objet est déterminée par l'usage de cet objet et l'usage par le besoin; besoin et usage que seul connaît bien l'usager.** L'artisan est donc doublement soumis à ce dernier : il travaille pour lui et c'est lui qui possède la connaissance de l'essence de l'objet dont il a passé commande. Pour les Grecs, la véritable cause de l'objet fabriqué n'est pas l'artisan, qui apparaît seulement comme le moteur d'une activité, comme disait Aristote. **La véritable cause est hors de l'objet et hors de l'artisan, dans la forme qui est à la fois l'essence et le but du produit fabriqué, c'est à dire sa cause formelle et sa cause finale.** Or la forme et la science de la forme sont dans la tête du consommateur et non du fabricant. Selon J.-P. Vernant, "*l'artisan grec socialement n'est pas producteur*". L'activité fabricatrice n'est pas productrice. **Dans ce système social et mental, l'homme n'a pas conscience d'"agir" (*pratein, praxis*) quand il fabrique les choses mais quand il les utilise et le "vrai problème de l'action (...) ce n'est pas fabriquer des objets ni transformer la nature : c'est avoir prise sur les hommes, les vaincre, les dominer". La forme suprême de la *praxis* c'est la politique, activité des hommes libres, membres de leur communauté, d'une Cité qui les a produits et qu'ils reproduisent.**" (M. GODELIER p. 177 et 178)

Sur le plan social, il y avait aussi une limite importante à la liberté de l'individu. La plus grande partie de la population était totalement exclue de toute participation active à la vie démocratique puisque celle-ci ne s'étendait pas au-delà de la catégorie des "citoyens mâles adultes", c'est à dire sans les femmes et les esclaves. Bien entendu ceci représente un frein à la libre évolution de la pensée scientifique puisque celle-ci doit être en "harmonie" avec les déterminismes sociaux fondamentaux, tout du moins comme tendance (il peut toujours exister des individus qui sortent du déterminisme social). Du point de vue du processus de la pensée, il est intéressant de noter que l'exclusion du champ politique et démocratique des femmes et des esclaves et leur relégation à un statut inférieur de soumission à une hiérarchie mâle citoyen, "poussait" (déterminisme) ces catégories à développer, plus que les autres, des croyances et des pratiques mystiques et magiques.

La Démocratie.

Ce qui caractérise la démocratie, c'est l'égalité des citoyens au sein de la société; égalité vis à vis des institutions, égalité devant la loi. Tout ceci avait une traduction pratique, comme cela a été souligné, au niveau des votes, d'un certain contrôle et de la participation à telle ou telle instance, avec la possibilité d'une rémunération pour certaines charges. Ce droit de l'individu s'étendait à la notion de réfugié politique permise par la diversité des cités-États, et peut être aussi par une certaine concurrence entre les cités-États.

Autre phénomène, cette démocratie, bien qu'elle soit limitée aux citoyens mâles, a su prendre "*la décision d'étendre les droits des citoyens de la classe la plus basse, les thètes. Non seulement ils étaient désormais admis aux réunions de l'Assemblée, mais ils siégeaient à l'Héliée, ce tribunal populaire constitué par un jury de dicastes tiré au sort dans l'ensemble du corps civique, et ils avaient le droit d'être jugés par ce tribunal*". Nous voyons ici un phénomène significatif, c'est l'ouverture de la démocratie, et donc de l'égalité — même partielle — à d'autres castes. Encore une fois c'est ce qui fait la différence avec la société des castes fermées en Indes.

"La première conséquence de cette égalité des individus est que, de fait, chacun va se trouver en compétition, en concurrence par rapport à l'autre. Dans une société hiérarchisée, chacun a sa place, il peut exister une certaine compétition pour gagner les faveurs du supérieur mais tout dépend de lui. A partir du moment où, même virtuellement, les individus sont égaux, il peut se développer une "libre" concurrence ou compétition. "Cependant il est tout aussi évident *que dans certains contextes au moins*, à l'intérieur comme à l'extérieur de la sphère politique, il était de moins en moins possible de faire accepter des propositions ou des idées uniquement ou même principalement parce qu'elles étaient avancées par tel individu revêtu d'une autorité ou d'un prestige personnel particulier. Pour la sphère politique la démonstration est aisée. Solon et Clisthène savaient, bien mieux qu'Agamemnon, et à plus forte raison qu'un Darius, un Amanis ou un Crésus, qu'il leur fallait, pour les propositions qu'ils leur soumettaient, obtenir et garder l'accord de leurs concitoyens. C'étaient leurs votes qui importaient, et il fallait les gagner par la persuasion et le débat.

Mais une semblable observation s'applique aussi en médecine et même en philosophie. Nous avons déjà noté la situation de **compétition** qui se développe au sein de la médecine grecque, compétition qui n'oppose pas seulement les individus partageant en gros la même démarche, mais aussi des partisans de méthodes radicalement différentes, par exemple celle des auteurs hippocratiques et celle des prêtres d'Asclépios. Mais le médecin capable de produire, à l'appui de ses théories, des arguments persuasifs et des preuves convaincantes était en meilleure position, *au moins auprès de certains de ses patients potentiels*, et de certains des auditoires potentiels de ses conférences, que celui qui n'était

pas disposé à entreprendre une telle performance.” (Page 256 et 257)

“En outre, de bons témoignages permettent d’affirmer que le parallélisme entre le débat politique et juridique, d’une part et les discussions philosophiques et sophistiques, de l’autre, avait été explicitement reconnu par un certain nombre d’auteurs anciens. Le mot *agôn*, “lutte”, “compétition”, “rivalité”, s’appliquait à toutes ces discussions, et on a souvent noté le caractère “agonistique” qui marque une part importante de la littérature classique”. (Page 260)

Ce qui est vrai pour l’individu l’est aussi, d’une certaine manière, pour les différentes cités-États.

La deuxième conséquence, qui découle de la première, est, qu’en réalité, les individus ne sont pas égaux, ils sont différents, différents pour des questions matérielles, les enfants des riches ont bien plus de possibilités; différents dans les capacités individuelles qui fait que tel ou tel individu aura, par exemple, plus de facilité dans la “joute oratoire”. Ces inégalités vont, bien sûr, s’exprimer dans la compétition à laquelle se livrent les individus.

D’une part, l’inégalité riches/pauvres, lettrés/illettrés va aboutir à une forme d’auto maintien d’une hiérarchie sociale (“qu’ils fussent démocrates ou oligarques, les grands philosophes et les grands savants appartenaient tous ou presque tous à une élite plus ou moins bien définie, même si, nous l’avons vu, la situation des philosophes et des sophistes était généralement très différente de celle des praticiens de la médecine. Sans nul doute, philosophes et sophistes recrutaient principalement leurs étudiants dans la classe la plus riche; les médecins, eux, cherchaient à exercer leurs pouvoirs de persuasion non seulement sur leurs élèves ou les auditeurs de leurs conférences, mais encore sur une clientèle potentielle qui s’étendait bien au-delà de la minorité cultivée.” /page 268) ; **d’autre par le beau parleur n’est pas forcément le meilleur pour accomplir telle ou telle charge. Tout ceci menant directement à des formes de délégation de pouvoir**

Encore un petit point à souligner qui reflète un symptôme de la démocratie quand elle est basée sur le seul concept de la liberté de l’individu. C’est le parallèle que l’on peut faire, avec le pays ou ce concept est érigé en dogme les États Unis, sur la manie des procès:

“Chez Thucydide (I, 77) le porte-parole des Athéniens fait allusion à la réputation de ses concitoyens, toujours prompt à s’engager dans des procès (*philodikein*), tendance que ceux-ci justifient plutôt qu’ils ne la contestent.” (Page 258)

La différence entre la démocratie de la Grèce antique et la démocratie actuelle.

La première grande différence est le déterminisme économique. La Grèce antique est une société esclavagiste, c’est à dire que la base du développement des forces productives est un déterminisme social hiérarchique basé sur un pouvoir militaire de possession d’esclaves. Tous les citoyens bénéficient plus ou moins de l’exploitation des esclaves. La “compétition” qui peu exister entre les citoyens dépend encore bien plus du déterminisme hiérarchique, produit de l’histoire, qui fait que les plus riches, c’est à dire ceux qui malgré tout continuent à diriger, sont ceux qui ont assuré les conquêtes militaires, privilège essentiel des dominants. Ce déterminisme est bien sûr médiatisé par la pratique de la démocratie qui a permis l’abolition des dettes dans certaines cités-États et l’accession au titre de citoyen de la caste la plus basse. D’autre part le déterminisme hiérarchique va avoir tendance à perdre sa valeur d’ordre divin et l’accès à la position dominante deviendra un accès plus ouvert.

Dans la société capitaliste, la propriété privée des moyens de production va mettre en concurrence les possesseurs de ces moyens, de même que ceux qui vendent leur force de travail pour faire fructifier ces moyens de production. Nous développerons plus amplement sur le déterminisme économique actuel, mais il est évident que celui-ci va totalement bouleverser le déterminisme social dans la mesure où il imposera des rapports entre les individus indépendamment de la volonté de chacun qu’il soit possesseur (dominant) ou non des moyens de production. La position de domination hiérarchique comme déterminisme fondamental vis à vis du développement des forces productives va avoir tendance à dépendre de plus en plus de la position de dominance du système de production économique.

La deuxième grande différence est la dimension. Dans un cité, même si elle est relativement grande, tout le monde se connaît plus ou moins directement et, quand on vote pour une personne, on ne vote pas uniquement pour son “programme”, mais rentre aussi en ligne de compte ce que l’on connaît ou ce que l’on a entendu dire de la personne sur sa vie et ses attitudes personnelles; on a donc un jugement plus global. On peut aussi plus facilement demander de rendre compte, le contrôle est plus facile. Aujourd’hui plus personne ne connaît son député — à part la poignée de mains sur les marchés —, ni même son maire dans les grandes villes; le vote a, de ce fait, un caractère bien plus important de délégation de pouvoir. Les programmes — quand il y en a — ne sont jamais ni appliqués ni réellement contrôlés.

Pour gérer une nation il faut mettre en place des structures administratives et des institutions (super-

structures). Nous verrons que celles-ci sont des structures bureaucratiques qui s'élèvent au-dessus de l'individu en prenant une valeur hiérarchique, un peu comme un droit divin, dont l'État, le gouvernement et le président représentent les niveaux les plus élevés. Nous verrons aussi pourquoi, la mondialisation actuelle du capital tente de limiter leur pouvoir tout en les utilisant.

La troisième grande différence est le développement considérable des connaissances qui va jouer sur plusieurs tableaux. Dans la Grèce antique, le faible niveau des connaissances donnait un caractère très spéculatif au débat. Cependant, d'un autre côté, "tout le monde" discutait un peu de tout et il y avait une certaine connaissance globale des choses, ce qui renforçait, d'un certain côté, le caractère démocratique.

Dans la société actuelle si le formidable développement de connaissances rend le débat moins spéculatif sur un grand nombre de sujets, il ne permet plus à un individu d'embrasser toutes ces connaissances. Tout ou presque est devenu affaire de spécialistes. D'un côté le déterminisme économique, par le financement de la Recherche et Développement oriente la recherche scientifique dans le but d'augmenter les rendements financiers, de l'autre les spécialités scientifiques sont organisées dans des structures bureaucratiques qui comme nous le verrons suivent leur propre logique d'auto justification d'existence et de dépenses. Elles s'opposent les unes aux autres dans la bataille pour les crédits, coupée de tout contrôle démocratique. Ceci ne remet nullement en cause la valeur individuelle des chercheurs. Dans la société capitaliste les droits démocratiques sont, la plus part du temps, étendus à l'ensemble des habitants ayant obtenu la nationalité, mais sont soumis à un déterminisme économique et hiérarchique qui comme nous le verrons échappe à tout contrôle réel de l'individu.

Pour revenir sur le rôle de la démocratie dans le développement de "l'esprit scientifique" nous voudrions souligner trois phénomènes. Le premier est lié à la possibilité de former de nouveaux concepts supérieurs. Nous avons vu que pour cela il faut, d'une part, une certaine crise celle-ci est largement favorisée quand se sont des individus "égaux" entre eux qui confrontent leur idées, d'autre part la gestion "démocratique" (même avec toute les limites que nous avons signalées) d'une Cité est beaucoup plus proche d'une logique d'Auto-organisation Auto orientée (A-A) que le fonctionnement hiérarchique type chinois ou égyptien. Le brassage des idées va donc être beaucoup plus favorisé pour permettre l'émergence de nouveaux concepts supérieurs. Enfin, là aussi, avec toutes les limites que nous avons signalées, la prise en mains collective de la Cité va favoriser la volonté de mettre en pratique ces concepts, de les confronter à la réalité. Se retrouvent ainsi toutes les phases de la formation et de la réalisation du concept, telles que nous les avons définies page 24 et 25.

V - La sytémique sociale humaine.

Après avoir étudié la société hiérarchisée animale et compris l'harmonie existant entre cette structure hiérarchique et le mode de pensée animal, nous avons étudié le mode de pensée humain et sa relation avec la structuration sociale au travers des exemples des sociétés chinoise, hindoue et grecque anciennes. Nous avons essayé de montrer le principe sytémique liant les modes de relation sociales et mode de pensée dans le cadre de l'évolution de ce mode de pensée.

Nous allons maintenant revenir sur les différents déterminismes sociaux de la société humaine, compris comme phénomène social, c'est à dire global. Le déterminisme économique sera étudié plus tard, nous ne nous intéresserons qu'aux rapports sociaux entre les différents membres de la société. Dans l'introduction nous avons nommé trois types de déterminismes sociaux : le déterminisme hiérarchique qui est l'essentiel du déterminisme social actuel, le déterminisme d'individu à individu, qui est théoriquement la base de la démocratie, et l'auto-déterminisme, phénomène n'existant qu'à l'état embryonnaire dans la société actuelle et que nous développerons spécifiquement.

Pour mieux situer notre propos, nous citerons de nouveau M. GODELIER :

"Le premier a été acquis dans les deux chapitres précédents et peut se résumer ainsi : la distinction entre infrastructure et superstructure n'est ni une distinction de niveaux ou d'instances, ni une distinction entre les institutions, bien qu'elle puisse se présenter ainsi dans certains cas. Elle est, dans son principe, une distinction de fonctions. La notion de causalité en dernière instance, de primat des infrastructures, renvoie à l'existence d'une hiérarchie de fonctions et non à une hiérarchie d'institutions. Une société n'a pas de haut ni de bas et n'est pas un système de niveaux superposés. c'est un système de rapports entre les hommes, rapports hiérarchisés selon la nature de leurs fonctions, fonctions qui déterminent le poids respectif de chacune de leurs activités sur la reproduction de la société. (M. Godelier fait référence ici aux sociétés antiques)

Le second, que nous n'avons pas encore abordé ici, est que tout rapport social, quel qu'il soit, inclut une part idéale, une part de pensée, de représentations ; ces représentations ne sont pas seulement la forme que revêt ce rapport pour la conscience, mais font partie de son contenu." (p. 171)

Quand nous avons bordé l'harmonie qui peut exister entre certaine formes de pensées et certaines formes de relations sociales; il faut tout d'abord l'entendre, sur le plan systémique, comme la dynamique de stabilité de la société. Cependant si les sociétés et les idées ont profondément évolué, il faut aussi prendre en compte ce que nous avons appelé "la dictature du concept supérieur". Par exemple si la démythisation de la société a bien eu lieu, ceci n'est qu'une tendance et si le mythe subsiste encore ce n'est pas uniquement parce que, comme nous essayerons de l'expliquer, les rapports hiérarchiques ont tendance à le maintenir, c'est aussi parce que ces types de concepts supérieurs sont très difficile à renverser.

Plusieurs ethnologues ont souligné l'existence de sociétés ou n'existaient pas, ou pratiquement pas, de rapports hiérarchiques. Outre qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître une hiérarchie quand celle-ci ne profite pas de privilèges matériels bien établis, il est possible qu'à un certain stade de développement le mythe se soit substitué, pour un temps, à la structure hiérarchique ou lui ai donné une forme plus idéale.

A) le déterminisme hiérarchique.

Le déterminisme hiérarchique existe sous deux formes dans les sociétés développées : Celle de la relation du chef avec ses subordonnés et celle de la relation des structures sociales (superstructures) entre elles et avec l'individu.

1) Le déterminisme social individuel (chefs/subordonnés).

"L'examen, en effet, de nouveaux matériaux ethnographiques, historiques, voir archéologiques, choisis pour éclairer le fonctionnement aussi bien de sociétés sans classes que de sociétés hiérarchisées en ordres, castes ou classes, nous a montré de façon récurante que des deux forces qui fondent le pouvoir dans ces sociétés, la plus forte, celle qui assure dans le long terme le maintien et le développement de ce pouvoir, n'est pas la violence sous toutes ses formes qu'exercent les dominants sur les dominés, mais le consentement sous toutes ses formes des dominés à leur domination, consentement qui, jusqu'à un certain point, les fait coopérer à la reproduction de cette domination. La violence, certes, peut suffire à instituer de nouveaux rapports sociaux, mais elle semble ne plus suffire dès qu'il s'agit de les reproduire de façon durable. Le consentement est la part du pouvoir que les dominés ajoutent à celle que les dominants exercent directement sur eux. Dans leur fonds, la violence et le consentement se conjuguent et oeuvrent de manière distincte

dans le même sens. Ils ne s'excluent pas.

Il s'agit donc de comprendre comment des groupes sociaux et des individus peuvent coopérer jusqu'à un certain point à la production et à la reproduction de leur subordination. A moins de croire que castes et classes, États soient nés ça et là du hasard de la conjugaison fatale du désir pervers de certains d'asservir et d'être asservis qui rencontrait le désir des autres, plus nombreux, d'être asservis et de servir, il faut voir ailleurs que dans des images d'une prolifération cancéreuse de rapports sado-masochistes, dans cette socio-analyse bon marché, les raisons de la formation des classes et de l'État.

A nos yeux, il a fallu tout au contraire que ces rapports hiérarchiques nouveaux répondent à des problèmes nouveaux qui amènent la société, la pensée à s'opposer à elle-même, à leur formes passées. Il a fallu que cette réponse apparaisse comme un avantage pour tous, et avant tout pour ceux-là même qui devaient subir les aspects sociaux négatifs de ce développement. Il a donc fallu que se façonne non pas la conjugaison aveugle de désirs pervers, mais une communauté de pensée, un large partage des mêmes représentations pour que soit acquise l'adhésion du plus grand nombre, que leur pensée et leur volonté contribuent à la reproduction de nouvelles divisions de la société modifiant profondément l'exercice de la domination de l'homme sur l'homme. Il faut donc s'efforcer de pénétrer par l'imagination théorique dans la boîte noire des mécanismes du partage des mêmes représentations entre groupes sociaux aux intérêts partiellement ou profondément opposés.

Pour qu'il y ait partage, il faut que l'exercice du pouvoir apparaisse comme un service que rendent les dominants aux dominés et qui crée chez ceux-ci une *dette* à leur égard, une dette qu'ils doivent honorer par le don de leur richesses? de leur travail, de leurs services, voir de leur vie. Pour que de nouveaux rapports de domination et d'exploitation se forment et se développent avec l'acceptation, si non la coopération, de ceux qui les subissent, il faut donc qu'une vision nouvelle des tâches et la spécialisation exclusive de groupes sociaux dans la production de certains services qui semblent devoir apporter des bienfaits à la communauté tout entière apparaissent comme des transformations sociales nécessaires, et par là même légitimes.

Parmi ces services, je mettrai au premier plan les services magiques religieux destinés à contrôler rituellement une nature progressivement domestiquée par l'homme." (M. GODELIER p. 23,24,25)

"Mais tout ne relevait pas de ce qui pour nous n'est qu'imaginaire dans le service que rendait le souverain. Dans la liste des devoirs sacrés du monarque sumérien, sa tâche première était de défendre le territoire de la cité, apanage du dieu, de faire la guerre et de protéger ses gens ; la seconde était de créer, d'entretenir et d'étendre le système des canaux d'irrigation qui apportaient au pays fertilité, prospérité, bien-être. La dernière enfin était de faire régner la justice, de veiller à ce que les pauvres, les faibles ne soient pas opprimés par les riches et les puissants? ses pouvoirs sur l'invisible devaient donc faire leurs preuves dans le monde visible de l'existence quotidienne de son peuple. C'est cette fusion de services dont les uns nous apparaissent aujourd'hui purement imaginaires et les autres bien réels, qui fournissait les raisons du consentement des membres de la communauté à l'exercice de son pouvoir et de sa domination." (op. p. 28)

"Dans les sociétés à ordres, à castes, ou à classes, les fonctions sont séparées, l'accès aux dieux tend à être réservés à quelques-uns. Le travail en plus de tous pour tous devient du travail de presque tous pour ceux qui désormais incarnent les intérêts généraux de la communauté. La voie est alors ouverte pour que le pouvoir dû à la fonction devienne un pouvoir d'exploitation, et pour que le travail en plus mis au service de tous devienne du surtravail." (op. p. 29)

Au cours de l'évolution du primate vers l'homme, la logique du déterminisme hiérarchique, que nous avons défini pour le monde animal, va permettre aux dominants d'auto maintenir sa domination et, dans la société humaine, cette domination va se transformer en privilèges. C'est l'apparition d'un surproduit social, permis par le développement de l'outil et surtout de l'agriculture qui est à l'origine de cette transformation.

Il ne faut bien évidemment pas comprendre la logique du déterminisme hiérarchique (encore moins chez les humains) comme une logique absolue. L'histoire est truffée d'esclaves devenus rois, et il ne faut jamais confondre deux phénomènes :

a) Au niveau de l'individu de nombreux déterminismes agissent et chez l'être humain, comme nous l'avons vu, le cerveau permet potentiellement une grande autonomie.

b) La logique du déterminisme social est une logique "molle" qui ne se comprend qu'à l'échelle d'un groupe et sans caractère obligatoire pour chaque individu pris isolément. On peut dire qu'elle est une tendance vraie au niveau du groupe dans une compréhension systémique.

Le combat entre les chefs, tout comme dans la société animale, ne remet pas en cause le déterminisme hiérarchique, il n'y a que substitution au niveau des individus (caste) dominants. Enfin le déterminisme hiérarchique implique aussi une concurrence entre les dominés pour l'accès au rang supérieur ou pour obtenir les faveurs du dominant.

Sur le plan du mode de pensée la logique s'applique comme phénomène déterministe parce que, comme nous l'avons vu, les rapports hiérarchiques favorisent la logique associative implicite qui va donner tous les phénomènes d'identification au chef et valoriser le mythe du P.D.G. parti de rien ou de la secrétaire qui

accède au plus haut niveau de la société. C'est la tendance à l'harmonie avec le concept supérieur identifier dans le chef, c'est le consentement du subordonné à la domination. Dans la société hiérarchique humaine, la hiérarchie n'est pas comme dans le monde animal en harmonie "naturelle" avec le mode de pensée. La capacité créatrice (A-A) de notre mode de pensée va avoir tendance à entrer en contradiction avec la domination subie. Le refoulement (comme dans le rêve) va se faire au travers du mythe.

Enfin au niveau des concepts de haut niveau, qui doivent être en harmonie avec les rapports sociaux, c'est la morale diffusée par les religions et les systèmes d'éducation, c'est à dire celle des dominants, qui va jouer ce rôle.

Le développement général des connaissances est des capacités cérébrales ne peut que développer une "frustration" vis à vis de la domination du chef. D'autre part, la capacité de créativité et d'autonomie demandée aux individus, dans le cadre de leur travail, entre en contradiction avec la logique du déterminisme hiérarchique; car pour se développer pleinement, nous avons vu qu'elle nécessite des rapports sociaux d'égalité (démocratie) (En réalité, comme nous le verrons plus loin, l'idéal sont des rapports sociaux d'auto-déterminisme). Plusieurs rapports soulignent cette contradiction au sein des entreprises pour essayer de trouver un équilibre acceptable dans le cadre des rapports forcément hiérarchiques.

2) Les structures bureaucratiques.

On peut dire que, au départ, la famille ou la caste dirigeante à un caractère "naturel" dans le sens où la logique du déterminisme hiérarchique faisait que par consanguinité toujours les mêmes dominaient, en tout état de cause, c'est probablement ainsi que c'était perçu, il y avait un certain côté "naturel" à la domination. Le développement de l'agriculture et des moyens de transformation de la nature tels que le travail des métaux et la terre cuite vont permettre d'accroître le sur produit social. La caste dominante va pouvoir toujours plus se libérer de la production et prendre un caractère de plus en plus guerrier dans le triple

objectif de défense de la tribu, de maintien de ses propres privilèges et d'extension de sa domination. Pour gérer des domaines de plus en plus étendus avec des populations de plus en plus importantes et distantes, les seuls membres de la famille ou caste dirigeante ne vont plus suffire. Il va ainsi se créer des castes intermédiaires spécifiquement consacrées à la gestion de la société et aux affaires religieuses, sans forcément une claire délimitation entre ces castes au départ.

Ce qui nous intéresse, aujourd'hui n'est pas tant le phénomène de caste que celui de la formation des superstructures que sont les administrations d'État dont l'armée est le pilier répressif et défensif aussi d'un certain côté.

Les superstructures d'État.

Dès qu'un État prend une certaine dimension, la gestion de celui-ci nécessite la mise en place d'une administration pour le faire fonctionner. Ces superstructures ainsi créées dans une société hiérarchisée vont elles mêmes avoir, dans ce cadre une propre logique.

Mythologie, nationalisme et justice.

Dans la société hiérarchique développée, l'État remplace le roi et prend sa place dans une nouvelle mythologie d'État. Fondé sur la logique associative implicative liée aux rapports hiérarchiques le nationalisme va correspondre au phénomène d'identification de l'individu à son État, phénomène d'identification qui passe d'une part par l'unité de la langue d'autre part par le rapport hiérarchique au travers du caractère bonapartiste et protecteur.

Quand nous avons étudié le mode de pensée humain, nous avons dit qu'il existait une base objective à la morale qui vient du "conflit entre le monde intérieur ou, grâce à notre capacité associative non implicative, tout est possible et les contraintes du monde extérieur. De même au niveau d'une société humaine un certain nombre de règles (lois, justice) sont indispensables pour les mêmes raisons. Cependant, comme dans la société hiérarchisée se sont les dominants qui font les lois et rendent la justice, celles-ci sont à la société ce que la morale est à l'individu, un produit des dominants, basé sur une réalité objective, pour auto justifier ou maintenir leur domination. Ce n'est pas un produit machiavélique, mais le produit de la logique de la société hiérarchisée et de la "nécessité" de l'accord des concepts supérieurs, qui guident nos pensées (et donc la morale, les lois, la justice, etc.), avec les rapports sociaux hiérarchisés. "Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes : car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi, il faut dire en même temps, qu'il faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir au supérieurs, non parce qu'ils sont juste mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà la sédition prévenue, si on peut faire entendre cela et que ce n'est proprement que la définition de la justice." (Pascal - Les Pensées)

Cette superstructure, elle-même hiérarchique en son sein, répond à la logique du déterminisme hiérarchique pour ce qui est de son fonctionnement propre (aujourd'hui le statut spécifique des fonctionnaires qui ne peuvent pas être licenciés à quelque peut modifié, sans la bouleverser, cette logique). Comme structure d'État, elle entretient des relations soit avec d'autres structures soit directement avec des individus. Ces relations s'inscrivent dans une structure d'État hiérarchique et donc, répondent à tous les aspects de la logique du déterminisme hiérarchique. Suivant le type de régime et de constitution l'instance la plus haute, celle qui occupe l'échelon hiérarchique le plus élevé devra avoir un caractère bonapartiste (même si c'est bien évidemment faux) de même que certains ministères. Les autres structures plus ou moins "concurrentes" entre elles vis à vis de l'instance la plus haute répondront à la logique (déterminisme) d'auto conservation de leur rôle dirigeant au sein de la société et d'auto justification de ce rôle vis à vis de l'instance supérieure; **c'est cette tendance auto conservatrice de toute structure d'État qui produit le phénomène bureaucratique.**

Ce phénomène de bureaucratisation des structures d'État est de première importance si l'on veut comprendre l'histoire de l'humanité. Le phénomène bureaucratique est le produit d'un double verrouillage:

- Toute superstructure d'État, indépendamment du caractère positif d'organisation de la société qu'elle peut avoir, entretient des rapports hiérarchiques avec les individus et les autres superstructures. Donc, **indépendamment de la volonté des individus qui la compose, la logique du déterminisme hiérarchique s'applique**, et ceci d'autant plus que le fonctionnement de la société est un fonctionnement hiérarchique. En effet le rapport hiérarchique concerne, dans ce cas des superstructures et non des individus, c'est pour cette raison que la logique des relations hiérarchiques entre les superstructures et entre celles-ci et les individus,

qui sont forcement dans un rapport subalterne, échappent à la "volonté" de ceux qui les composent.

- Le fonctionnement actuel de toutes les superstructures d'État est lui même un fonctionnement hiérarchique, nous avons donc un double fonctionnement hiérarchique qui s'additionne ou se multiplie. C'est la base du processus de bureaucratisation. Et la dépendance de l'État vis à vis de ces superstructures ne fait que renforcer ce processus.

Bien entendu, dans un régime démocratique, comme le "sommet" et plus ou moins élu, il peut y avoir des processus de modification des "chefs" qui perturbe la cristallisation du processus. De même du fait qu'une partie de la hiérarchie peut être élu, il y a une certaine dépendance, même relative, vis à vis des subalternes. Si comme en URSS toute relation démocratique est rompue, plus rien n'empêche la cristallisation du phénomène.

Les superstructures d'État, étant liées à l'État, ont aussi un caractère bonapartiste, au-dessus des individus, et les membres qui la composent, ont tendance à s'identifier à elles et aussi à "profiter" des avantages ou du statut que cela leurs donne. D'autre part, ces avantages particuliers et la coupure de ces superstructures vis à vis des "citoyens" sont aussi des facteurs qui vont encore plus les autonomiser, ceci est particulièrement vrai pour tous les corps de répression.

À coté de ces superstructures directement liées à l'État, il en est d'autres qui concernent l'enseignement et la recherche.

Le processus d'identification.

Au niveau familial, du village ou du quartier et parfois d'une nation, au niveau d'une équipe sportive, d'une association ou d'une organisation politique ou syndicale locale, sur un lieu de travail, les individus partagent des émotions au travers d'une activité commune et des échanges plus ou moins directs entre eux. Ce lien avec le vécu sensible direct crée, tout naturellement un phénomène d'identification au groupe qui partage ces émotions on pourrait appeler ceci "l'identification naturelle". La liesse populaire qui a suivi la victoire de l'équipe de football de la France à la dernière coupe du monde en est aussi un dérivé direct. Il n'y avait là-dedans aucune animosité, mais une simple joie émotive.

Dans la société hiérarchique, du fait du "déterminisme" hiérarchique qui favorise la logique associative implicite, "l'identification naturelle" va donner aussi l'identification au chef ou à l'État, ou encore à l'association ou l'organisation en tant que telle, c'est à dire à la superstructure hiérarchique.

La société va utiliser ces deux phénomènes distincts. Les médias vont utiliser "l'identification naturelle" pour ne développer que la rubrique des "chiens écrasés" laissant dans "l'indifférence" le génocide du Rwanda ou les questions théoriques fondamentales. Le pouvoir hiérarchique va jouer sur les deux phénomènes pour s'auto maintenir sans poser les questions de fond et commencer à théoriser ce phénomène pour le transformer en nationalisme. Enfin certains, comme les Le Pen ou Maigret, vont théoriser de manière encore plus réactionnaire pour donner les fondements du racisme, de la xénophobie et toutes sortes de théories sur la séparation des races et la domination de la race blanche. (Voir aussi l'encadré sur Morale et conscience)

L'enseignement demanderait un développement spécifique à cause du rôle de formation qu'il a et du lien spécifique qu'il entretient avec les parents d'élèves; nous nous contenterons de dire que de toute façon ce ministère répond aussi à la logique du déterminisme hiérarchique comme les autres. Pour ce qui concerne la recherche en général, le développement des connaissances est devenu tel que de multiples sous structures se sont développées, et la logique du déterminisme hiérarchique a mené à un processus de bureaucratisation de celles-ci, notamment dans la bataille pour auto justifier son existence et ses crédits. Ceci a eu pour principal effet de découper la recherche scientifique en petits morceaux indépendants et concurrents et tout ceci sans aucun contrôle démocratique. Encore une fois, ceci est indépendant de la bonne volonté et de la qualité des chercheurs en particulier.

Les superstructures sociales.

En plus des superstructures liées à l'État, d'autres superstructures sont apparues, notamment sous le système capitaliste, ce sont les superstructures politiques, syndicales et associatives.

Sous le système capitaliste l'individu est doublement aliéné et doublement frustré compte tenu de ces capacités permises par le développement général des connaissances. Pour les raisons que nous avons évoquées

concernant les superstructures d'État et par tout le système de délégation de pouvoir le citoyen est privé de tout réel contrôle politique. Par le fonctionnement du système, comme nous le verrons plus loin, le producteur est privé de tout contrôle de la production.

C'est de la bataille contre l'exploitation et pour les droits politiques qu'ont surgi les superstructures politiques, syndicales et associatives. En tant que superstructures se positionnant comme acteur dans la société hiérarchique ou/et comme candidates au pouvoir, elles entretiennent, vis à vis de l'individu, des rapports hiérarchiques (qui n'ont pas le caractère bonapartiste quand elles ne sont pas au pouvoir ou seulement avec un secteur de la société comme à pu paraître le P.C. vis à vis de la "classe ouvrière"). De ce fait, plus ces superstructures se positionnent comme concurrentes au pouvoir, plus elles "subissent" la logique du déterminisme hiérarchique, qui échappe à la volonté des individus qui les composent, comme nous l'avons décrit pour les superstructures d'État.

Compte tenu de la diversité et de l'inégalité des capacités des individus et de leur disponibilité, les superstructures ont immédiatement un fonctionnement hiérarchique (qui correspond aussi à une efficacité fonctionnelle). La logique du déterminisme hiérarchique va donc aussi s'appliquer. À cela il faut ajouter deux facteurs "aggravants"; le premier est, parce qu'il est bien plus gratifiant d'être responsable politique ou syndical — à cause des deux "frustrations" dont nous avons parlé — que simple exécutant du patron, le responsable aura tendance à vouloir garder son poste; le second vient de ce que les superstructures étant "concurrentes entre elles, il est plus "efficace" de faire fonctionner une organisation avec ceux ou (plus rarement) celles qui ont déjà l'expérience.

Pour toutes ces raisons, et indépendamment de la loyauté et du caractère dévoué des responsables, la tendance à la bureaucratisation de toute superstructure dans la société actuelle est un phénomène quasi inévitable; nous y reviendrons à la fin de notre ouvrage.

Morale et conscience.

Dans l'encadré "Mythologie, nationalisme et justice nous écrivions que les lois et la justice "sont à la société ce que la morale est à l'individu". Ici nous voudrions faire le parallèle entre la morale et la conscience. La morale se situe au niveau de l'individu comme une règle de vie. La religion chrétienne, comme réponse à la "révolution" de la pensée grecque qui va révéler l'individu comme unité pensante et base de la société, est basée sur l'individu et donc sur la morale, elle rompt avec le judaïsme qui lui est basé sur l'identification au peuple comme peuple "Élu". Mais dans la société l'individu agit en réalité collectivement et de plus, la société est divisée en castes en classes, en différentes nationalités, différentes langues, différentes "races", mais aussi différentes corporations et différents métiers, etc. A tous ces niveaux correspond un phénomène d'identification et à tous ces niveaux il existe des formes d'action collectives qui seront unifiées par la théorie qui est une forme de concepts partagé, dans ce cas par un groupe d'individus liés par une division de la société ou des intérêts communs. La conscience est, pour nous, une forme de morale de groupe, cependant pour cela elle nécessite une théorisation, c'est à dire le partage d'un concept collectif qui permet d'unifier l'activité du groupe par une même intelligence du monde ou de certains phénomènes. Ce niveau de théorie n'est pas nécessaire pour la morale individuelle; en fait en permanence tous se mélangent. Le racisme, le sionisme, la conscience de classe etc., sont toutes des formes de consciences collectives.

Deux auteurs politiques ont largement écrit sur les bureaucraties du mouvement ouvrier ce sont Rosa Luxembourg et Cornélius Castoriadis.

“ Cette dégénérescence (politique) de la IIe Internationale ne fut évidemment pas le produit du hasard. Profitant de la surexploitation des colonies, l’impérialisme non seulement avait pu concéder des réformes, qui donnaient une apparence de justification objective à la mystification réformiste, mais il avait pu corrompre toute une aristocratie ouvrière, qui s’en trouvait embourgeoisée. Mais surtout pour la première fois apparaissait une bureaucratie ouvrière, qui se détachait de la classe exploitée et essayait de satisfaire ses aspirations propres. L’organisation de la classe ouvrière dans d’immenses organisations comptant des millions d’adhérents, payant des cotisations, entretenant des appareils étendus et puissants, ayant besoin de permanents pour être dirigés, créant des journaux, des députés, des bureaux, aboutit à l’apparition d’une couche étendue de bureaucrates politiques et syndicaux qui sortent de l’aristocratie ouvrière et de l’intelligentsia petite bourgeoise et qui commencent à trouver le compte de leurs intérêts non plus dans la lutte pour la révolution prolétarienne, mais dans la fonction de berger des troupeaux ouvriers dans les prairies de la “ démocratie ” capitaliste. C’est ainsi que l’appareil créé par la classe ouvrière pour son émancipation, auquel elle avait délégué les fonctions dirigeantes, la responsabilité et l’initiative dans la défense de ses intérêts, devenait un instrument des patrons au sein de la classe ouvrière pour la mystifier et l’endormir.” (Cornélius Castoriadis - la société bureaucratique - Ed. Christian Bourgeois 1990 - Page 126)

“ L’instauration d’une catégorie régulière de fonctionnaires syndicaux est un produit historique, parfaitement explicable et naturel, de l’accroissement des syndicats... dû, en partie, lui-même à la prospérité économique et à l’accalmie politique en Allemagne... Mais la dialectique de l’évolution comporte que ces moyens nécessaires à la croissance des syndicats se changent, à un certain point d’organisation et à un certain degré de maturité des conditions, en leur contraire, en obstacle à la continuation de cette croissance.

La spécialisation de leur activité professionnelle comme dirigeants de syndicats, tout comme l’étroitesse naturelle d’horizon qui se lie aux luttes économiques dispersées en période de calme, n’amène que trop aisément, chez les fonctionnaires syndicaux au bureaucratisme et à un certain rétrécissement de vues.” Cela fait partie des tendances “ qui pourraient devenir fatales pour l’avenir du mouvement syndical. Parmi elles, il faut noter en premier lieu la tendance à surestimer l’organisation qui, peu à peu de moyen en vue d’une fin se change en une fin pour elle-même, en un bien suprême auquel doivent être subordonnés tous les intérêts de la lutte. Ainsi s’explique d’ailleurs ce besoin, ouvertement avoué, de repos, qui fait redouter de prétendus dangers pour l’existence des syndicats notamment la spontanéité des actions de masse... De là l’adoption de théories visant à tracer une ligne de séparation entre les syndicats et la Social-démocratie en Allemagne, de façon à amener le syndicalisme sur le terrain bourgeois.

À ces tendances théoriques se lie étroitement un changement des relations entre les dirigeants et les masses. À l’administration collective par comités locaux, avec ses insuffisances incontestables, se substitue la direction professionnelle par le fonctionnaire syndical. L’initiative et la faculté de jugement deviennent, pour ainsi dire, sa spécialité professionnelle, tandis qu’à la masse incombe principalement la vertu plus passive de la discipline.

Ces inconvénients du fonctionnarisme comportent assurément aussi pour le parti des dangers qui pourraient très facilement résulter de l’innovation la plus récente, l’institution de secrétaires locaux de parti.” De tels dangers peuvent être évités si la masse socialiste veille à ce que ces secrétaires “ ne soient jamais considérés comme les représentants professionnels de l’initiative et de la direction de la vie locale du parti.

Dans la vie syndicale la spécialisation technique des luttes pour le salaire, par exemple, la conclusion de contrats de tarifs compliqués et autres textes pareils, fait justement que la masse des organisés se voit refuser souvent “ la vue d’ensemble de la vie corporative toute entière ” et on se fonde là dessus pour constater son incapacité à décider... On part alors de cette idée, qu’une foi aveugle en la bienfaisance de la lutte syndicale est le seul moyen de gagner la social-démocratie de Parti révolutionnaire prolétarien en Parti réformiste-bourgeois; et d’autre part la masse ouvrière et de la conserver à l’organisation. “ Il faut que le peuple conserve la foi ” estiment ceux des fonctionnaires syndicaux qui qualifient toute analyse critique du syndicalisme d’attentat contre le mouvement ouvrier; à leurs yeux, donc, la force et l’influence des syndicats se fonderaient sur l’incapacité de la masse à juger et à critiquer. Mais c’est justement tout l’opposé du socialisme qui fonde sa force et son influence sur l’éveil de la conscience de classe des travailleurs et qui les incite à une critique continuelle, active, perspicace et appropriée des conditions de vie qui leur sont faites. (Rosa Luxembourg et sa doctrine - Spartacus 1977 - page 70/71)

Tous deux expliquent bien la logique de l’appareil syndical. Castoriadis donne pour raison essentielle la tendance “égoïste” de l’appareil qui “essaie de satisfaire ses aspirations propres”. Pour lui, le puissant appareil syndical se détache de la classe ouvrière et se posant en “intermédiaire entre le prolétariat en lutte et les patrons”, se laisse corrompre par ceux-ci principalement dans les pays impérialistes. Pour ce qui concerne l’URSS c’est principalement cette tendance “égoïste”, qui étant décuplée par la gestion de l’État, va générer le formidable appareil bureaucratique et la dictature de sa domination. Rosa Luxembourg, qui n’a connu que le tout début de l’URSS (nous y reviendrons), tout en mettant aussi en cause “l’instauration d’une catégorie de fonctionnaires” et la prospérité économique, ajoute “la tendance à surestimer l’organisation qui, peu à peu de moyen en vue d’une fin se change en une fin pour elle-même, en un bien suprême auquel doivent être subordonnés tous les intérêts de la lutte”. Pour nous cette dernière tendance est aussi le produit du déterminisme hiérarchique à l’intérieur de l’organisation et entre les masses et l’or-

ganisation qui, comme nous l'avons vu, produit le phénomène d'identifications des militants ou des masses au syndicat ou au partis, surtout si celui-ci est unique.

Mais, à notre avis, tous deux restent en retrait sur l'analyse de la tendance à la bureaucratisation. Ils partent de l'existence de l'appareil pour décrire la logique de celui-ci une fois formé. Pour nous la tendance à la bureaucratisation est inhérente, dans le cadre de la société hiérarchique actuelle, à toute organisation, toute superstructure, ce qui ne veut pas dire qu'automatiquement il y a formation d'une bureaucratie. Ceci rentre aussi dans le cadre du concept de déterminisme que nous avons défini au début de cet ouvrage comme processus non linéaire auto produit par les rapports sociaux. Dans ce cas ils sont de trois niveaux. Il y a le niveau en tant que superstructure qui se situe comme "concurrente" vis à vis des autres; ceci échappe à pratiquement toute "volonté", choix politique humain. Même quand, comme dans certaine organisation, comme AC! (Agir Contre le Chômage), il est clamer haut et fort qu'elle refuse de se poser en organisation concurrente (qu'elle n'est pas, comme les syndicats, obligée de l'être ne serait-ce qu'à cause du suffrage des salariés), dans de nombreux cas cette concurrence existe non seulement au yeux des chômeurs mais aussi des institutions et de toute les autres superstructures qui interviennent sur des "terrains" commun et qui pour la plupart se posent en concurrentes et, à ce niveau la logique du déterminisme hiérarchique joue dans toute sa puissance. Bien sur à ce niveau joue aussi le degré d'indépendance, financière ou/et politique de la superstructure vis à vis d'autres superstructures, notamment celles liées à l'État. Le deuxième niveau est celui de la relation de la superstructure avec "les masses" et le troisième niveau les relations internes à la superstructure. Si le premier niveau n'est pratiquement pas "humainement" gérable, c'est sur les deux derniers niveaux que les relations vont être "déterminantes". Nous reviendrons sur le deuxième niveau quand nous parlerons de l'auto-déterminisme et pour ce qui concerne les relations internes nous voudrions simplement souligner quelques facteurs qui nous semblent important pour s'opposer à la tendance à la bureaucratisation : Premièrement le régime démocratique à l'intérieur et la liberté totale accordée à n'importe quelle personne ou groupe de personne de pouvoir librement et publiquement s'exprimer sur tous les points de vue. Deuxièmement la rotation des permanents et la capacité de l'organisation à former de nouveaux "cadres". Enfin le renoncement définitif au centralisme démocratique qui voudrait imposer une quelconque discipline au sein de l'organisation ; d'où une liberté d'action, de réflexion et d'élaboration totale à tous les membres qui sont les plus proches des rapports sociaux , entreprise, quartiers, etc. L'accord doit se faire sur un concept (et pas un dogme) en sachant que celui-ci n'est qu'un concept qui peut être remis en cause et l'action doit correspondre aux tentative pour confronter ce concept à la réalité. Tout fonctionnement trop rigide et centraliser risque de fixer ce concept comme seul concept vrai et le chef comme son seul représentant. La bureaucratisation est un phénomène non linéaire et ce n'est qu'à posteriori que l'on se rend contre de la fossilisations de ce processus qui n'est pas lié, comme nous l'avons vu, à l'existence de "mauvais" cadres de l'organisation. Il est donc très difficile, bien souvent de dire que cette superstructure est devenue bureaucratique, d'autant plus que le phénomène d'identification à l'organisation fait que ceux et celles qui la composent sont "honnêtement" pour ses objectifs louables avoués et qu'il en est de même pour celles ou ceux qui la soutiennent plus ou moins.

VI Le déterminisme d'individu à individu.

Toutes les relations que nous avons avec autrui ne sont pas des relations hiérarchiques. Sur le lieu de travail, dans notre quartier ou notre village, chez le coiffeur ou chez le commerçant, dans nos associations ou organisations, avec nos amis, nous échangeons et partageons des idées et des activités dans des rapports non hiérarchiques. Ces échanges sont, bien évidemment très variés, ils vont, du ragot à la discussion philosophique, ils traitent aussi bien du tiercé, des cotations en bourse, de propos racistes, des conflits de voisinage que des problèmes des enfants à l'école, du chômage, du racisme ou de toute forme de débat politique ou syndical, etc. Ceci n'est évidemment possible que sous un minimum de démocratie qui ne fait pas craindre la délation. C'est aussi dans les rapports non hiérarchique d'individu à individu que se forme le processus d'identification "naturel", lié à l'émotion, qui donne une plus grande attention aux propos échangés. Cela peut aussi permettre, s'il existe une certaine variété de positions, de développer, comme nous l'avons vu pour la Grèce antique, un certain esprit critique.

Ce type de relation joue un rôle non négligeable dans la diffusion des idées. Dans certaines conditions, 10% de la population qui est raciste peut influencer 10 ou 20 autres pour-cent, ce qui, par effet électoral interposé, peut modifier qualitativement la politique d'un gouvernement. Un phénomène identique peut se passer, et se passe, vis à vis des actions en bourse. Dans les conditions de "l'euphorie boursière" actuelle, les quelques centaines de milliers de petits "boursicoteurs" jouent un rôle non négligeable dans la popularisation d'un avis favorable vis à vis des bien-faits de la bourse comme système de placement. Bien sûr, les médias ont aussi leur responsabilité, mais, sans ce relais vivant, l'influence serait bien moindre. Il peut aussi avoir un rôle plus progressiste vis à vis, par exemple, des problèmes à l'école, ou du soutien à la lutte des chômeurs, etc.

En fait ce type de relation n'a pas vraiment de sens dans le déterminisme social global. En effet celui-ci est surdéterminé, comme nous le verrons, par le déterminisme économique et par le déterminisme hiérarchique. La société n'est pas déterminée, comme voudraient nous le faire croire tous les "démocrates" qui nous gouvernent, par des rapports d'individu à individu. L'essentiel des rapports sont de rapports hiérarchiques d'individu à entreprise ou d'individu à superstructure. Dans ces conditions la démocratie, conçue comme simple égalité des individus, est un leurre car l'écrasante majorité n'est que soumise au déterminisme hiérarchique (et économique). Ce qui était partiellement possible dans la cité-État grecque n'est plus possible dans les sociétés hautement développées qui nécessitent pour leur gestion de grandes superstructures. C'est pourquoi nous allons maintenant aborder un nouveau concept de relation sociale, qui lui se situe au niveau du groupe, l'auto-déterminisme.

VII - L'auto-déterminisme.

L'auto-déterminisme est un des concepts les plus difficiles à expliquer et à comprendre car il n'existe qu'à l'échelle embryonnaire dans la société humaine et est inexistant dans les sociétés animales.

Dans le langage politique il est appelé auto-organisation. Cependant ce terme nous semble impropre, car on parle d'auto-organisation aussi bien pour le fonctionnement biologique de tout être vivant que pour le fonctionnement de toute société d'animaux vivant en collectivité, du troupeau aux sociétés d'insectes. On peut aussi dire que la société humaine est une société auto-organisée dans le sens où elle est organisée par les humains qui la composent. Ce terme, auto-organisé, pris au niveau d'une entité globale, que ce soit le fonctionnement biologique d'un individu ou d'une société entière, n'a donc pour seul sens que la capacité de cette entité à s'auto-maintenir en tant qu'entité. Les rapports des relations qui existent entre les unités qui la composent n'entrent pas en ligne de compte. Nous entendons par là les déterminismes génétiques, sociaux et économique pour la société humaine.

Nous avons vu, au début de cet ouvrage, que dans la société animale, "l'auto-organisation" était permise par l'harmonie entre la structure hiérarchique de la société et le mode de pensée associative implicative. Le mode de pensée humain est fondamentalement différent dans la mesure où sa capacité associative non implicative lui permet (potentiellement) une autonomie de pensée et d'action. Sans cela il serait totalement impossible de parler d'auto-déterminisme.

La notion d'auto-déterminisme ne peut s'entendre, comme déterminisme social, qu'au niveau d'un groupe dont chacun a une autonomie de pensée. Pour cela, nous avons expliqué, qu'il est nécessaire que les rapports entre les individus du groupe soient des rapports non hiérarchiques qui permettent un libre développement de la capacité associative non implicative. Enfin, comme pour l'exemple de la Grèce antique, ceci nécessite des conditions matérielles de vie et un minimum de développement intellectuel.

Avant de développer plus le concept de l'auto-déterminisme, nous allons prendre quelques exemples de formes embryonnaires d'auto-déterminisme. La forme la plus connue est celle des soviets en URSS et, plus proche de nous, ce que le monde politique a appelé l'auto-organisation des grèves. Cette forme d'organisation est apparue dans des luttes pour répondre aux effets de la crise économique (bas salaires, licenciements, etc.), mais surtout pour palier aux manoeuvres bureaucratiques des chefs syndicaux discrédités. La forme de cette lutte est caractérisée par des assemblées générales souveraines et par l'élection d'un comité de grève dont parfois les membres sont révocables. Dans la réalité nous avons vu apparaître toute une palette de grèves entre la "classique" dirigée par les chefs syndicaux et celle que nous avons précédemment décrite. Le déclenchement de cette forme de mobilisation c'est la crise de la hiérarchie syndicale, le résultat c'est l'émancipation du groupe auto-déterminé vis à vis de cette hiérarchie. L'émancipation comporte trois phases; la première est l'autonomie du groupe vis à vis de la hiérarchie, la seconde est le choix, l'élaboration démocratique d'un programme de revendication et de mobilisation, et la troisième est la réalisation de ce programme. Si l'élaboration et le choix du programme sont l'affaire de tous dans l'assemblée générale, pour la réalisation c'est un comité de grève qui est élu, on rétablit donc une forme de fonctionnement hiérarchique (c'est le rôle structurant), mais celui-ci est soumis régulièrement à l'approbation de tous par les assemblées générales et la révocabilité des membres du comité de grève.

Si l'auto-déterminisme produit l'autonomie du groupe vis à vis de la hiérarchie syndicale, il va aussi avoir tendance à produire une autonomie vis à vis de la hiérarchie de l'entreprise et même une tendance à l'émancipation du processus de production patronal. Même si c'était totalement illusoire, comme nous l'expliquerons quand nous définirons le déterminisme économique capitaliste, l'exemple de la grande grève des salariés de l'entreprise LIP, dans les années 70, montre bien la logique de l'auto-déterminisme. Après de longs mois de lutte auto-déterminée, les salariés ont décidé de reprendre ensemble, dans de nouveaux rapports, la production de l'entreprise. Il est fondamental de comprendre la différence avec la "lutte des classes" classique quand les salariés se mobilisent derrière la superstructure syndicale et les chefs syndicaux pour arracher quelques miettes aux patrons ou au gouvernement. Ceci ne remet pas en cause les rapports sociaux et économiques. Les salariés ne sont qu'un levier de rapport de force dans la bataille des chefs (délégué syndical/patron) ou des superstructures (syndicat/patronat/État).

Les formes embryonnaires d'auto-déterminisme ne se sont pas toujours limitées à l'entreprise. Pendant ce que l'on a appelé la "Révolution portugaise", l'auto-déterminisme s'est étendu au quartier. De nombreuses expériences ont vu le jour dans la prise en charge de bien des aspects de la vie de quartier, un peu comme ce qui est décrit dans le livre "Changer la ville changer la vie" sur le début de la révolution russe.

Pour continuer sur la logique propre à l'auto-déterminisme il faut remarquer que dans tous les exemples que nous connaissons, celui-ci est limité à un petit groupe relativement à la taille de l'humanité et même à une nation. Quand des individus échangent et agissent entre eux, nous savons qu'il se forme un phénomène d'identification, quand celui-ci se combine avec le phénomène d'autonomie produit par l'auto-déterminisme, il donne naissance à une nouvelle forme de corporatisme du genre : on peut y arriver seul, si on s'y met avec les autres (qui sont nettement moins capables) ça va tout gâcher. De fait l'autonomie se fait aussi vis à vis de la société en général, vis à vis des autres. C'est un peu ce qui s'est passé avec les conducteurs de train pendant la grève de 1986, ou avec les chauffeurs routiers plus récemment. Il est très intéressant de noter que, en 1995, les comités de quartier qui regroupaient différents métiers ont permis de commencer à rompre avec cette tendance corporatiste.

Nous prendrons maintenant un autre exemple, c'est celui de certains collectifs de chômeurs. Dans AC! (Agir Ensemble Contre le Chômage), la plupart des collectifs sont composés de salariés et de chômeurs, cependant, certains collectifs sont presque exclusivement composés de chômeurs qui comme presque tous les collectifs fonctionnent d'une manière très démocratique presque auto-déterminée. Dans ces collectifs composés de chômeurs pour la plus-part de longue durée nous avons pu constater cette tendance à la nouvelle forme de corporatisme qui fait que ces collectifs ont tendance à s'autonomiser du reste d'AC! et à ne vouloir se battre que sur leurs revendications propres, essentiellement le droit à un revenu égal au SMIC pour tous, et avec un certain mépris pour le monde du travail. Il est vrai que cette tendance est, en plus, renforcée par une théorisation de certains groupes anarchistes sur la fin du travail, etc.

Enfin nous terminerons par un exemple, qui demanderait à être plus étudié, que sont les groupes de jeunes dans les quartiers à fort taux de chômage. Ces jeunes se retrouvent régulièrement à discuter entre eux dans les cages d'escalier ou en bas de leur cité, et ce simple fait a tendance à produire, ou plutôt à accentuer, leur autonomie, en tant que groupe vis à vis du reste de la société, des institutions et de la "hiérarchie" parentale. Nous avons dit accentuer parce qu'ils sont déjà marginalisés dans cette société qui les rejette et les humilie (à niveau d'étude équivalent un jeune issu de l'immigration —surtout maghrébine ou africaine— n'a absolument pas les mêmes possibilités de trouver un emploi). Cependant, à la différence de tous les autres exemples, leur situation est subie et non active, non décidée (sans but); on peut donc à peine parler d'auto-déterminisme. C'est probablement ce qui explique que cette forme subie "d'auto-déterminisme" n'a pas de direction comme groupe acteur social, ceci ne débouche bien souvent que sur des révoltes.

A partir de ces exemples nous allons essayer de définir un peu les causes et les effets de l'auto-déterminisme.

Il y a une double cause, premièrement une volonté ou une nécessité de répondre à un problème d'ordre économique à caractère parfois très politique, comme la "Révolution portugaise" ou la Révolution russe, qui se combine avec une crise de hiérarchie, hiérarchie syndicale, hiérarchie d'entreprise (la fuite des patrons au cours d'un processus révolutionnaire), hiérarchie des superstructures d'État comme pour la Révolution portugaise. Il faut aussi parler d'une condition nécessaire, c'est un minimum de niveau culturel. Dans un processus de mobilisation ou l'immense majorité serait totalement inculte, dans le groupe acteur social se mettrait immédiatement une hiérarchie non interchangeable (c'est à dire non révocable, avec tout au plus une possibilité de changer de chef) et on ne pourrait pas parler réellement d'auto-déterminisme de groupe; c'est une des causes de l'échec de la Révolution russe.

La systémique de l'auto déterminisme (A-A)

Les causes	La mobilisation	Les conséquences "possibles"
<ul style="list-style-type: none"> - crise économique. - crise de la hiérarchie (syndicale ou politique). - crise des institutions étatiques, Etat, communes, etc. (valeurs bonapartistes). - crise de valeurs morales religieuses, politiques, philosophiques, ect. (concepts supérieurs). 	<p>Mobilisation à caractère auto-déterminé (Auto-organisation Auto orientée) avec un but plus ou moins défini entre la révolte et une mobilisation sur des revendications précises.</p>	<ul style="list-style-type: none"> a) autonomisation du groupe. b) changement de la hiérarchie (pas de remise en cause du fonds). c) remise en cause du fonctionnement, du syndicat, du groupe politique, de l'entreprise, etc. (modification d'un "sous concept"). d) élaboration (ou adoption) de nouveaux concepts sociaux et/ou économiques (concepts supérieurs).

Le premier effet est l'autonomie du groupe vis à vis des déterminismes sociaux hiérarchiques et parfois économiques; cette autonomie peut donner une forme nouvelle de corporatisme. Ensuite il y a un important développement de la créativité, phénomène que nous développerons dans le chapitre "auto-déterminisme et mode de pensée. Nous voyons aussi se former une conscience collective de la force du groupe comme acteur social, déterminisme social. Enfin, dans un groupe auto-déterminé, ou la hiérarchie est mouvante et soumise à une révocabilité d'un ou de plusieurs des membres de la direction élue, chaque individu est engagé comme acteur et responsable suivant la diversité de chacun. Cette diversité devient un atout pour le groupe et d'une part ceci tend à supprimer la concurrence entre les individus, qui est liée à la structure hiérarchique, d'autre part, ceci renforce et développe l'autonomie de chaque individu qui est agent responsable des décisions et de l'action.

Auto-déterminisme et mode de pensée.

Dans le chapitre sur "l'origine et le développement de la science grecque, nous avons vu comment la démocratie avait permis, au niveau de la pensée, après une entrée en "crise" des vieux concepts (dieux, puissance divine, etc.), le développement d'une articulation entre la libre expression de la capacité associative non implicative créatrice de nouveaux concepts et l'activité de la capacité associative implicative qui permet de donner corps à ces concepts. L'égalité des individus citoyens et le libre débat, la libre confrontation, mettent sur un pied d'égalité une variété de concepts différents. Ceux-ci rentrent en crise au niveau de l'individu pensant et libèrent sa capacité créative de nouveaux concepts (comment mieux gérer la cité-État). Par la mise en pratique démocratique de ces nouveaux concepts, l'individu apprend à faire redescendre pratiquement par des essais ce concept. Ainsi il peut le modifier ou en trouver un autre, etc. C'est le développement de la pensée scientifique. Dans la cité-État grecque, malgré toute les limites à cette démocratie — exclusion des femmes et des esclaves —, le faible développement des connaissances — nature très spéculative de tous les concepts —, et l'accès réel à la culture réservé à l'élite riche et gouvernante (avec le phénomène d'auto-conservation propre à la structure hiérarchique), le citoyen avait une vision globale et un pouvoir mille fois supérieur au citoyen actuel, qui n'est plus face à une simple hiérarchie d'individus ou de familles, mais face aux énormes superstructures hiérarchiques de la société actuelle. C'est pourquoi, à la relation individu/superstructure nous nous proposons de substituer : groupe auto-déterminé/superstructure.

Mais revenons à notre mode de pensée. Au début de ce chapitre, pour caractériser l'auto-détermination nous avons dit: "Le déclenchement de cette forme de mobilisation (auto-déterminée) c'est la crise de la hiérarchie (syndicale), le résultat c'est l'émancipation du groupe auto-déterminé vis à vis de cette hiérarchie. L'émancipation comporte trois phases; la première est l'autonomie du groupe vis à vis de la hiérarchie, la seconde est le choix, l'élaboration démocratique d'un programme de revendication et de mobilisation, et la troisième est la réalisation de ce programme" qui elle doit recourir à une forme hiérarchique de fonctionnement (A-O, structurante). Dans les phases "d'élaboration démocratique" et de "réalisation", nous avons là tous les ingrédients du développement de ce que nous avons appelé la pensée scientifique, telle que nous venons de la décrire pour la Grèce antique. Mais ce qui est totalement nouveau — outre qu'il n'y a plus de raison d'exclure qui que se soit de la "citoyenneté" et que le développement culturel et plus élevé et plus généralisé — c'est que le groupe auto-déterminé a tendance à s'autonomiser vis à vis de la structure hiérarchique par la conscience collective qu'il acquiert en tant que groupe et non plus individu. Le deuxième fait nouveau est au niveau de chaque individu, comme l'auto-déterminisme favorise le processus complet des capacités cérébrales (conceptualisation ou/et créativité, et réalisation, concrétisation, vérification, et nouveau cycle, etc.), chaque individu devient plus autonome en même temps qu'il acquiert une conscience collective. L'auto-déterminisme, parce qu'il a une tendance à l'autonomie vis à vis de la structure hiérarchique, est un vecteur destructurant (remise en cause permanente) des structures et du fonctionnement hiérarchique; il va avoir tendance (déterminisme social) à en être de même vis à vis des concepts supérieurs de chaque individu. Nous rappelons que les concepts supérieurs sont ceux qui sont le produit de l'harmonie de l'individu avec la société qui l'entoure et par son caractère génératif, ils vont guider l'action de chacun qui doit être aussi en harmonie avec le concept supérieur. Ces concepts sont les produits des rapports sociaux, économiques et idéels (religions, mythes, philosophie) au niveau historique et contemporain et des interventions des groupes humains, des superstructures (les églises, les associations, les partis, etc.), l'école étant un des piliers de la formation de ces concepts. Mais aussi nous pouvons parler des concepts supérieurs des biologistes, des physiciens, des médecins, des sociologues, des astrologues, etc. Les concepts supérieurs d'une société auto-déterminée, parce que, pour la première fois, l'harmonie se fait avec

une structuration de la société pouvant être perpétuellement remise en cause (révocable), sont des concepts tout aussi révocables et non plus compris comme valeur transcendante mais comme simples concepts d'entendement du monde.

La phase d'Auto-organisation Auto orientée correspond à la phase idéale pour la création de nouveaux concepts à condition qu'il y ai un ou des buts (si-non c'est une simple révolte). Dans la société actuelle le facteur déclenchant l'Auto-organisation Auto orientée étant la crise économique et/ou la crise vis à vis de la hiérarchique étatique, politique, syndicale, etc., le but est de ce fait limité par son amplitude (nombre de personnes concernées) et par ses objectifs. La remise en cause n'est donc que partielle et ceux qui essayent d'en tirer les leçons (les intellectuels, les groupes politiques, etc.) ne sont bien souvent pas les acteurs eux-mêmes. C'est là une contradiction qui n'aura de solution, au moins partielle, que dans la naissance d'un grand mouvement pouvant rassembler les acteurs et les intellectuels.

Nous avons vu que dans la société hiérarchisée actuelle, le développement des connaissances et la nécessaire spécialisation de chacun avait débouché sur la formation de superstructures bureaucratisées, elles mêmes spécialisées et "concurrentes". Ce déterminisme social est un frein très important à la nécessaire remise en cause permanente des concepts scientifiques supérieurs, non seulement à cause de la logique du déterminisme hiérarchique qui favorise la pensée associative implicative (c'est à dire le "reflex" de pensée qui veut que tout ce que l'on perçoit et tout ce que l'on fait soit en harmonie avec le concept supérieur, et rend plus difficile sa remise en cause.), mais aussi parce que la plupart des concepts nouveaux proviennent d'un élargissement du cadre de réflexion et nécessitent un décloisonnement de la spécialisation scientifique dans le cadre d'un libre échange dans des rapports non concurrentiels ou/et hiérarchiques. Les démocraties actuelles conçue comme simple liberté de l'individu ont largement montré leurs limites pour libérer l'esprit du déterminisme hiérarchique (et sans parler du déterminisme économique que nous aborderons plus loin). Seule une société auto-déterminée pourra permettre une totale libération, émancipation de l'individu, de la pensée individuelle, vis à vis de ses concepts supérieurs, et un élargissement du cadre de conceptualisation à l'ensemble de la société. Quand nous avons dit que la réalisation du "nouveau concept", issu de la forme Auto-organisation Auto orientée (A-A), nécessitait un fonctionnement de nouveau hiérarchique (A-O), nous voyons, là, un nouveau risque lié à la dynamique du fonctionnement hiérarchique. C'est tout l'enjeu d'une future société de pouvoir, au travers de l'expérience, "doser" le rapport entre l'Auto-organisation Auto orientée déstructurante et créatrice et la forme Auto-organisation Orientée structurante c'est à dire pour former une "Société Auto Déterminée". Nous sommes restés à ce niveau du débat, au niveau du concept "pur" d'auto-déterminisme. Avant d'essayer de concrétiser un peu la forme qu'il pourrait avoir dans notre société mondiale, nous allons encore illustrer notre propos par l'exemple du mouvement d'auto-détermination des femmes.

Le mouvement d'émancipation des femmes.

Ce qui caractérise la logique du déterminisme hiérarchique, c'est la tendance à l'auto maintien de la domination. Cet auto maintien concerne tous les niveaux, du plus élémentaire, les "chefs" se servent les premiers, au plus pernicieux, celui de la morale et des concepts supérieurs qui figent "l'harmonie" de la société hiérarchique en mettant les comportements en concordance avec la domination de cette hiérarchie; tout ceci étant transmis dès le plus jeune âge par la famille puis par l'école et les institutions de la société.

La plus ancienne des dominations, LA domination originelle héritée directement de notre origine animale est la domination du mâle sur la femelle, de l'homme sur la femme. Comme pas un secteur de la vie sociale n'échappe à cette domination, la logique du déterminisme hiérarchique a joué et joue encore à fond pour l'auto maintien de cette domination. Fort heureusement, chez l'être humain, doué d'une autonomie de pensée, le déterminisme hiérarchique n'est qu'un déterminisme. La variété des individus, le développement des connaissances ouvertes aux femmes et leur entrée sur le marché du travail (en partie parce que les différentes guerres barbares les ont mises dans les usines, d'où l'obtention d'un certain rapport de force), ont permis que quelques unes se lancent dans la bataille pour leur émancipation. Tout comme pour l'exemple grec, si un minimum de conditions matérielles était nécessaire (travail - éducation) ce qui va être déterminant c'est la forme du rapport social. Tant que ce n'était que quelques femmes qui, par leur "génie", postulait à "l'égalité" avec les hommes, cela ne bouleversait pas la hiérarchie. Cela pouvait être assimilé, de même que dans la société hiérarchique animale une certaine "tolérance" est accordée pour qu'un mâle inférieur s'accouple avec une femelle d'un rang supérieur, de même cette "femme exceptionnelle" pouvait être tolérée comme "égale à l'homme". Tout va commencer à changer fondamentalement quand des femmes vont se regrouper pour s'auto-déterminer (auto-organiser). En se regroupant entre elles

pour discuter et pour agir ensemble, elles ont permis un début d'émancipation (autonomie) en tant que femme vis à vis de la domination hiérarchique masculine. Sans ce mouvement d'auto-détermination, le déterminisme hiérarchique masculin aurait maintenu sa domination absolue, n'acceptant que quelques exceptions à la règle.

Cependant cette bataille est encore loin d'être gagnée et il y a peut-être même un certain recul. En effet la domination mâle, outre qu'elle s'appuie sur tous un tas de concepts (supérieurs) idéologiques et moraux

transmis par des dizaines de milliers d'années de domination, s'appuie aussi sur la structuration hiérarchique de la société (renforcée, comme nous le verrons, par la dynamique du système capitaliste) dont l'homme qui détient la direction renforce l'homme au détriment de la femme, phénomène classique d'auto maintien de domination.

Si l'auto-déterminisme est le vecteur de l'émancipation c'est aussi le vecteur de l'autonomie. Le mouvement auto-déterminé des femmes à donc aussi tendance à prendre son autonomie vis à vis de l'ensemble de la société, d'autant que celle-ci est largement dominée dans tous les secteurs — notamment le monde politique — par les hommes. De même que les écologistes pensent pouvoir résoudre le problème écologique quel que soit le système économique, de même le mouvement auto-déterminé des femmes — d'autant plus que celui-ci était dirigé par des femmes de milieu plutôt aisé — a eu tendance à ne voir que l'opposition homme/femme sans une réelle compréhension des déterminismes globaux de la société et particulièrement de celui du système capitaliste. Malheureusement, bien des courants politiques dit révolutionnaires se sont appuyés sur cette "faiblesse", pourtant bien logique,

La domination de l'HOMME.

Pour illustrer la puissance idéologique et l'ancrage dans tous les esprits de la domination masculine, nous allons prendre l'exemple du mot HOMME.

Le langage est notre principal moyen de communication et d'échange; par cela, il a un poids idéologique considérable et est aussi le produits des rapports sociaux.

Tout concept se traduit par un mot utilisé pour l'exprimer. Ce que nous utilisons c'est le mot. Ce mot par son histoire et son utilisation acquiert plusieurs fonctions.

Il a une valeur conceptuelle, homme : Homo sapiens, mammifère doué d'une pensée autonome, par exemple.

Il a une valeur sensible, affective: "C'est mon homme". Ici il perd l'essentiel de sa valeur conceptuelle pour devenir presque comme un prénom.

Enfin il a sa valeur historico- idéologique. Dans la civilisation judéo-chrétienne, Dieu créa l'homme, puis la femme à partir d'un morceau de l'homme, puis l'histoire du péché originel, etc.

Tout concept a une valeur générative. Quand nous utilisons le mot homme pour dire humain, nous véhiculons, en même temps, toute sa valeur idéologique héritée de l'histoire; et, dans ce cas précis, que la femme est "naturellement", par essence, inférieure à l'homme, etc. C'est pourquoi, dans cet ouvrage, nous avons toujours utilisé le mot humain quand il s'agissait du concept homo sapiens. Autre remarque, l'accord masculin/féminin. Pourquoi n'est-on pas libre, quand l'adjectif se rattache à des femmes ou à des hommes, de l'accorder indifféremment au féminin au masculin? Les académiciens, plutôt que de faire de l'archéologie fossilisée, feraient mieux de s'intéresser à la dynamique du langage dans la société humaine, elle, bien vivante.

pour dénigrer le mouvement indispensable d'auto-détermination des femmes. Ce mouvement devra certainement se prolonger et se fortifier encore longtemps pour vaincre la plus ancienne, la plus puissante et la plus ancrée des dominations. Cependant, celui-ci devra aussi s'inscrire dans le nécessaire mouvement d'auto-détermination mondial qui devra abolir la domination des déterminismes sociaux hiérarchiques et économiques qui sont aussi des supports de l'auto-maintien de la domination mâle.

VIII - LE DÉTERMINISME ÉCONOMIQUE

Le capitalisme et la mondialisation du capital.

Pour une meilleure illustration nous joignons à la fin, en annexe, un texte de François Chesnais, tout à fait indispensable à lire pour une bonne compréhension des mécanismes de fonctionnement du système capitaliste.

La logique du système capitaliste.

On pourrait dire que le capitalisme est le produit de la propriété privée et de l'échange, auxquels est venue se greffer la "démocratie" pour permettre la libre concurrence entre les individus. Cette libre concurrence entre les individus est, de fait, une libre concurrence entre les détenteurs de capitaux. Car comme le dit Rosa Luxembourg : " Dans l'économie capitaliste, l'échange domine la production et, étant donné la concurrence, il s'ensuit qu'une exploitation impitoyable, c'est à dire la domination complète du processus de production par les intérêts du capital, est la condition de l'existence de toute entreprise. Pratiquement cela se manifeste dans la nécessité d'intensifier le travail autant qu'il se peut, d'en réduire ou d'en prolonger la durée selon la situation du marché, d'attirer ou de repousser, de mettre sur le pavé la force de travail en fonction de l'état des débouchés, en un mot, d'utiliser toutes les méthodes connues permettant à une entreprise capitaliste de soutenir la concurrence entre les autres entreprises." (Rosa Luxembourg - textes - éd. sociales 1982- page 89). **Nous voyons ici, en quoi la logique du système capitaliste impose au patron, indépendamment de sa volonté individuelle (d'où notre qualificatif de "déterminisme économique"), une tendance à augmenter la productivité et l'exploitation des salariés. Cette tendance est encore augmentée dans la société par action :** " Plus le processus de production se socialise " plus la propriété capitaliste se transforme, d'un droit sur le produit de son propre travail, en simple droit d'appropriation du travail d'autrui. Tant que le capitaliste dirige lui-même son usine, la répartition est encore, jusqu'à un certain point, liée à la participation personnelle au processus de production. Dans la mesure où la direction personnelle du capitalisme devient superflue, ce qui est entièrement le cas dans les sociétés par actions, la propriété du capital, en tant que droit de participer à la répartition, se sépare complètement de toute relation personnelle avec la production" (Spartacus - Rosa Luxembourg et sa doctrine - page 34). **En plus de ce phénomène déterministe qui coupe tout rôle déterminant de l'individu patron soumis au processus global, nous voudrions apporter un autre phénomène. Quand le patron-propriétaire travaillait avec ses employés, il se tissait aussi des relations sensibles qui provoquent un phénomène d'identification que l'on a appelé, dans ce cas, paternalisme, et qui est aussi le produit de la position bonapartiste lié au chef dans la société hiérarchique. Nous venons simplement de décrire la logique du système capitaliste que nous reprendrons pour l'étudier dans le cadre de la phase actuelle de la mondialisation.**

Pourtant, depuis que le capitalisme est né, de nombreuses améliorations sociales ont eu lieu. Pour les expliquer, il est impossible de parler de l'évolution du système capitaliste sans parler du rôle du déterminisme social, c'est à dire de l'articulation entre le déterminisme économique et le déterminisme social.

Auparavant, nous dirons quelques mots sur la société féodale. La base de la société féodale est le fief. Le fief, c'est l'attribution, par le roi, sans droit de propriété, d'une terre à un vassal en échange de quelques services (souvent d'ordre guerrier ou religieux). Le déterminisme dominant est donc le déterminisme social hiérarchique. Dans ce cas, le déterminisme économique est subordonné au déterminisme social hiérarchique. Peu à peu les vassaux vont essayer de transformer cette attribution en propriété, et c'est ce qui va se faire. Le développement de la propriété individuelle de la terre, lié au développement des techniques et de l'économie marchande va permettre un développement de la concurrence entre les possesseurs de capitaux terriens, marchands ou de fabriques, la terre perdant son caractère d'attribut-privilege pour devenir capital. L'accumulation des richesses comme mode d'accession au pouvoir va avoir tendance à s'opposer au fondement du système féodal basé sur le déterminisme hiérarchique. Celui-ci va entrer dans une double crise; crise liée à la dépendance de plus en plus importante vis à vis du déterminisme économique et crise de l'autorité hiérarchique car le roi n'est plus à même d'assurer la gestion de la société. Tout ceci se combine, bien entendu, avec l'émergence des idées démocratiques, produit de la crise de la hiérarchie et du bouillonnement social. Il serait nécessaire de s'étendre bien plus sur le sujet, mais ce que nous voulons simplement souligner, c'est que la venue du système capitalisme représente un basculement du déterminisme global dominant. Si on appelle (D) le mode opératoire déterminant global sur la société, on pourrait dire que le passage du système féodal au système capitaliste en mode opératoire global peut s'écrire:

1- **Déterminisme social hiérarchique (D) déterminisme économique (D) société** - pour définir le mode opératoire de la société féodale.

2- **Déterminisme économique (D) déterminisme social hiérarchique (D) société** - pour définir le mode opératoire du système capitaliste.

Ceci s'entend au niveau mondial même si chaque État, produit de l'histoire, peut garder ses particularités de fonctionnement.

Comme nous le voyons ce mode opératoire n'est pas commutatif car l'ordre des opérateurs modifie tout et de plus sa fonction est non linéaire parce que la fonction Déterminisme est non linéaire, tout à coup se produit un basculement dont on ne prend bien souvent conscience qu'à posteriori. Le basculement ne se fait pas quand cela concerne 50% de... De même, comme nous le verrons une société peut être contrôlée par quelqu'un qui ne possède que 10% de son capital, de même le basculement vers le mode opératoire du système capitaliste s'est faite alors que l'écrasante majorité de la population vivait encore sous des systèmes que l'on peut assimiler au système féodal du point de vu du mode opératoire.

Il nous faut souligner une caractéristique importante du système capitaliste, comme son mode opératoire est : Déterminisme économique (D) déterminisme social hiérarchique (D) société; le système capitaliste sera le premier système social ou les détenteurs de capitaux, c'est à dire les dominants d'un point de vue déterminisme, n'ont nul besoin d'exercer directement le pouvoir politique — c'est à dire d'être personnellement à la tête du gouvernement (chef du déterminisme social hiérarchique) — puisque celui-ci est soumis au déterminisme économique.

La lutte des classes et ses superstructures.

Le capitalisme s'est développé dans le cadre national car sa forme de domination hiérarchique sociale a pris corps dans le renversement de l'absolutisme monarchique et que son marché initial était national. Enfin, comme nous le verrons, à ses débuts, il était tributaire de l'État nation.

La première phase du capitalisme a vu se développer, fidèle à sa propre logique déterministe libérée de toute contrainte sociale, une exploitation sans limites des salariés (lire Zola), travail des enfants, aucunes couvertures sociales, etc.

Les exploités se sont organisés petit à petit, d'abord en association puis en syndicats et en partis, pour non seulement mettre un frein à la barbarie capitaliste, mais aussi pour arracher des droits démocratiques, comme moyen de freiner aussi cette barbarie; c'est ainsi que les salariés, les pauvres, ont pu exister en tant que classe. Le principal succès en est bien sûr le suffrage universel. Avec la naissance des superstructures se crée une nouvelle relation sociale qui entre dans le déterminisme social hiérarchique. À la seule relation patron/ouvrier soumise au seul déterminisme économique se crée une relation ouvrier/superstructure/patron et on peut ajouter État qui fait intervenir le déterminisme social.

Le patron ne pouvait rester seul, car lui aussi, d'un certain côté, resté seul il subit à fond le déterminisme économique, c'est pourquoi, lui aussi s'est organisé en classe, dans des superstructures que sont les chambres patronales et les syndicats patronaux. En effet si la lutte des salariés avec leurs organisations et le suffrage universel ont joué un rôle déterminant pour l'amélioration des conditions de vie, pour le patronat aussi, le développement technique nécessitait une élévation du niveau d'instruction incompatible avec une exploitation trop barbare de la population. Il était donc nécessaire d'introduire un peu de déterminisme social face à l'horreur du seul déterminisme économique. Quand nous avons étudié les superstructures sociales, nous avons vu, que celles-ci, comme superstructures de la société hiérarchique imposaient un déterminisme social hiérarchique indépendamment des individus qui les composent, un peu comme la logique du système capitaliste impose un déterminisme économique indépendamment de la volonté des individus. Cependant, cette aliénation ne se situe pas au même niveau, la première prend corps dans les relations hiérarchiques entre les individus et les superstructures qu'ils ont créées avec une dynamique du type (A-O) structurante, la seconde est de nature différente car les rapports économiques de libre concurrence échappent, dans leur dynamique propre, à toute forme de déterminisme humain. On pourrait dire que les rapports économiques de libre concurrence ont une tendance à transcender les rapports humains.

Le Rôle de l'État.

Nous ne ferons que survoler le rôle de l'État. Un des premiers rôles de l'État, en plus de celui de garant de la propriété privée (répression), a été celui de garant de la fourniture des matières premières au travers de toute la politique coloniale. De ce fait il se créait une interdépendance entre la bourgeoisie montante et

l'État. Mais l'État ne s'est pas borné à son rôle militaro répressif, il a participé au développement de toute une série d'infrastructure, voies de communication, transports, fourniture d'énergie, etc., dont les investissements étaient encore hors de portée des entreprises industrielles. Pour pallier les destructions massives des deux grandes guerres mondiales et à la crise de 1929, l'État va aussi prendre en charge la restructuration d'une grande partie de l'économie. Enfin, pour garantir le maintien de la force de travail et sa reproduction, l'État va se charger d'une grande partie des secteurs de l'éducation et de la santé.

Ce faisant il a acquis le caractère bonapartiste qui convient au "chef" de la structure hiérarchique de la société, le faisant apparaître comme au-dessus de la mêlée. C'est aussi ce qui a permis que l'identification des "citoyens" pauvres à la Nation et à l'État —tant désirée et suscitée par les dirigeants politiques— puisse prendre corps.

Pour tenir le rôle que nous venons de décrire, l'État va gérer une partie de l'économie qui échappera partiellement à la logique de la concurrence directe du système, mais en faisant cela, et en créant de gros ministères, il va donner naissance au développement de nombreux secteurs bureaucratiques, dont tout en étant le "chef" et le garant il en sera aussi dépendant, comme le roi est aussi dépendant de ses vassaux. De plus la logique des relations hiérarchiques entre superstructures, que nous avons précédemment expliqué, va avoir tendance à autonomiser celles-ci, les unes par rapport aux autres, dans la bataille d'auto justification de chaque superstructure vis à vis de l'État-chef.

Si le capitalisme s'est développé dans le cadre de l'État nation, comme produit historique et avec des particularités historiques, il s'est aussi développé dans le cadre de ce que l'on appelle la lutte des classes. Les différentes formes d'organisation des classes ouvrières (et bourgeoises) de chaque nation, et l'accession au pouvoir des représentants (bureaucratiques) de la classe ouvrière, vont aussi participer au façonnage des différents États.

Nous pensons, qu'aujourd'hui, l'ensemble de ses particularités historico-sociales et la concurrence entre les États, ont tendance à s'estomper à cause de ce que nous appelons "la mondialisation du capital" et non pas, même si c'est partiellement vrai, parce que tous les États seraient maintenant également subalternes vis à vis de l'impérialisme américain comme les chinois vis à vis de l'empereur.

La mondialisation du capital.

C'est le titre donné par François Chesnais à son livre (Syros 1997) sur lequel nous allons aussi nous appuyer (en plus de l'article en annexe).

Nous nous situons toujours dans la logique, non linéaire, des déterminismes économiques et sociaux hiérarchiques dans le cadre du mode opératoire du système capitaliste : déterminisme économique (D) déterminisme hiérarchique (D) société. La hiérarchie sociale étant non seulement les superstructures d'État mais aussi celles internationales.

Ce que nous voulons montrer, c'est que la mondialisation du capital a non seulement considérablement renforcé le déterminisme du premier facteur (déterminisme économique) au détriment du second (déterminisme hiérarchique social) qui, malgré tout, jouait un rôle régulateur, modérateur, mais qu'en plus elle a profondément modifié le caractère du déterminisme économique.

Avant de parler de ce "nouveau caractère" nous parlerons de l'État. L'État était le principal agent de régulation social à plusieurs titres. Non seulement par les ministères et la gestion de l'éducation et de la santé, mais aussi parce qu'il possédait des secteurs de transports, de l'énergie et de l'industrie qui pesaient un grand poids économiquement. L'État avait non seulement un poids politique mais surtout un poids et un rôle économique. Aujourd'hui, le développement gigantesque des firmes ne rend plus du tout nécessaire l'investissement de l'État pour financer les grands travaux. Ceux-ci peuvent directement être pris en charge par des firmes privées. " Vu sous l'angle du capital concentré, le double mouvement de déréglementation et de privatisation des services publics constituent une exigence que les nouvelles technologies (la télématique, les "autoroutes de l'information") sont venues servir à point nommé. Actuellement, c'est dans les mouvements de transfert à la sphère marchande d'activités qui étaient jusque-là étroitement réglementées ou administrées par l'État que le mouvement de mondialisation du capital trouve ses occasions d'investir les plus importantes? La déréglementation des services financiers en un premier temps, puis, dans les années quatre-vingt-dix, la mise en route de la déréglementation et de la privatisation des grands services publics (en particuliers les transports aériens, les télécommunications et les grands médias) représente la seule "nouvelle frontière" qui s'offre à l'IDE sur la base des rapports actuels entre les pays et entre les classes sociales". (Page 210/211)

A ce retrait de l'intervention économique de l'État s'ajoute sa dépendance aux marchés financiers par l'intermédiaire de la dette publique et toute les déréglementations : " Ce qu'il y a d'inédit, c'est que ce retour

à la crise dans ce qu'elle a de plus irréductible, se fait dans des conditions explosives. Elles sont celles d'abord d'une mondialisation du capital fondée sur la libéralisation et la déréglementation, c'est-à-dire le démantèlement dans la plus part des pays des mécanismes gouvernementaux qui pouvaient précédemment servir à mener des politiques anti-cycliques". (Annexe page 80/) **Enfin dernier grand facteur, à part au États Unis, les banques centrales, comme la Banque européenne sont devenues totalement indépendantes des pouvoir politiques et au seul service des impératifs financiers. On peut donc dire que la société humaine a perdu ses moyens d'intervenir politiquement (gouvernementalement), même dans le cadre du déterminisme social hiérarchique.**

Après avoir vu l'affaiblissement du déterminisme social hiérarchique nous allons voir l'évolution qualitative du déterminisme économique et l'asservissement de tout déterminisme social qui en résulte dans le cadre de la dynamique du système. Le cycle "normal" de la production de la valeur est symbolisé par : A - M - A'; ou A est l'ensemble du capital investi (infrastructure, matière première et salaires), M est le processus de transformation de la matière et A' le produit de la vente. La différence, A'-A, représente le profit. Dans le système capitaliste classique, la course au profit, vecteur de la concurrence, est donc aussi dépendant de "M", la production (de richesse). Or dans "M" nous avons le patron qui dirige mais aussi les producteurs qui vont se battre pour essayer d'améliorer leur condition de vie et de travail. Nous nous situons là, au coeur de la lutte des classes. C'est aussi ce cycle qui représente la "loi" du déterminisme économique qui lui "domine" le déterminisme hiérarchique qui a à sa tête l'État.

Nous voyons donc qu'au coeur du déterminisme économique il y a encore un déterminisme social qui freine un peu sa tendance barbare, c'est l'organisation des salariés pour défendre leur droit de vivre. De fait, dans le système capitaliste classique (lutte des classes au sein de l'État Nation), même si c'est le déterminisme économique qui domine (comme mode opératoire), le déterminisme social intervient à deux niveaux, au niveau des superstructures d'État et de celles qui lui sont liées, les partis politiques les associations, etc., et au niveau du procès de production, lui-même, par l'intervention des syndicats ouvriers et patronaux. L'ensemble représente la base du réformisme. La base du réformisme est la capacité des superstructures (ouvrières) à pouvoir peser sur une partie de la répartition des richesses, et cela ne peut se faire que si il est aussi possible d'intervenir sur le déterminisme dominant de la société, d'où l'importance pour les superstructures ouvrière d'être implantées dans les grandes industries, celles qui pèsent le plus dans le déterminisme économique global.

Pour comprendre la phase actuelle du système capitaliste, nous vous invitons à lire le texte en annexe déjà cité dont nous nous contenterons d'extraire quelque situation pour introduire notre hypothèse. Que dit François Chesnais :

" On apprend ainsi que le retour à la "rentabilité" de Renault a reposé sur deux piliers : le licenciement massif, la flexibilité et la "discipline salariale" et les profits financiers importants dus à la "bonne santé des marchés". L'autre grand mécanisme d'interpénétration contemporain est l'entrée des représentants des fonds de placement financier dans le capital et la direction des groupes. Ils y apportent **des critères de rentabilité purement financiers** qui aggravent encore l'exploitation des salariés, mais **qui portent atteinte aussi à l'investissement à long terme**". (Page 74/) " Les gérants des grands fonds de placement financiers - fonds de placement collectifs ou fonds de retraite privés anglo-saxons - ainsi que les autres grands opérateurs des marchés financiers, ont mis au point des normes de rendement de leurs placements et ont pris toutes les mesures pour les imposer aux entreprises ainsi qu'aux marchés financiers subordonnés du système qui sont les relais dans ce processus mondial de centralisation de richesse vers les pays rentiers. A leurs yeux ces normes, cette pression constante sont la condition pour qu'il y ait des flux de transfert de revenus vers les marchés financiers au rythme et à l'échelle nécessaire pour satisfaire cette économie rentière internationale". (Page 81/) " Dans le chapitre du livre II déjà cité, Marx a également écrit quelque chose dont la portée est passée pendant très longtemps pratiquement inaperçue, mais qui aide singulièrement à éclairer la situation contemporaine : " *C'est parce que l'aspect argent de la valeur est sa forme indépendante et tangible, que la forme A ... A', dont le point de départ et le point d'arrivée sont de l'argent réel, exprime de la façon la plus tangible l'idée de "faire de l'argent", principal moteur de la production capitaliste. Le procès de production capitaliste apparaît seulement comme un intermédiaire inévitable, un mal nécessaire pour faire de l'argent. C'est pourquoi toutes les nations adonnées au mode de production capitaliste sont prise périodiquement du vertige de vouloir faire de l'argent sans l'intermédiaire du procès de production*". Aujourd'hui, les grands États capitalistes ont fait plus que céder à ce vertige. En mettant les "marchés" aux commandes, ils ont mis l'économie mondiale, celle de leur propre pays comme celle du globe tout entier, entre les mains de gens qui " *dont la tonte de coupons fonde la vision du monde*". (Page 78/) " Lorsque la dimension des marchés obligataires privés et les crédits bancaires aux capitalistes industriels dépassent un certain seuil, **c'est un renversement qualitatif qui s'opère ... Ici la forme fétichisée du capital (A-A') et la représentation du fétiche capitaliste atteignent leur achèvement**". (Page 72/)

Pour comprendre le nouveau mode opératoire que nous allons proposer pour la forme actuelle du capitalisme, nous rappelons que la notion de déterminisme à signification d'orientation générale, cela n'a rien de mécanique, c'est un peu comme "un champ magnétique" auto produit par le système et qui agit sur lui,

qui lui donne une orientation qui le détermine suivant une logique systémique.

Nous appellerons “déterminisme financier” cette “forme fétichiste du capital”. Tout en sachant que les profits accumulés proviennent pour l’essentiel de l’exploitation directe des salariés, mais aussi de la dette des États, de nombreuses subventions des États pour des soit disantes aides à l’emploi ou le renflouement des banques en faillite, etc., nous proposons un nouvel ordre opératoire pour la société actuelle :

Déterminisme financier (D) déterminisme économique (D) déterminisme social hiérarchique (D) société.

Vu ainsi, le changement est énorme, le déterminisme dominant devenant la forme (A-A’) non seulement la régulation que pouvait apporter le déterminisme social par la “lutte des classes” dans les entreprises et au niveau de l’État Nation devient caduc (et avec lui toute forme de réformisme) mais, comme le souligne François Chesnais, cela porte “aussi à l’investissement à long terme”, et détruit même toutes les entreprises qui ne satisfont plus aux critères de rentabilité draconiens imposés par la finance et nous nous retrouvons de nouveau, comme dans les débuts du capitalisme dans un cycle de barbarie effrénée. De fait on pourrait dire qu’il n’y a plus de lutte de classe car (à part peut-être aux États-Unis) le patronat lui-même n’a plus de moyen de régulation, il reste une lutte pour ou contre le système capitaliste. L’État lui-même a de plus en plus tendance à se transformer en simple agent du capital financier; perdant, avec la perte de ses capacités régulatrices, son caractère bonapartiste pour ne faire apparaître que son côté répressif. Ceci joue certainement dans la crise de jeunes des banlieues (et ailleurs) qui ne sont pas simplement victimes par le chômage mais le sont aussi par la crise du déterminisme hiérarchique dû au seul caractère répressif que tend à prendre le chef suprême, l’État. De ce fait il perd son caractère “bonapartiste” base du phénomène d’identification à l’État de l’individu (pauvre) et de la “morale étatique” qui en découle (respect des institutions, etc.).

Enfin pour l’ensemble du mouvement social qui veut en finir avec ce système barbare, si l’enjeu ce n’est plus la lutte de classe mais le système capitaliste lui-même, la question de poser les bases, dès maintenant, du nouveau système devient primordiale et aussi importante que celle pour le droit de vivre et les bases sont avant tout conceptuelles.

L’existence d’institutions mondiales, OMC, Banque Mondiale, G7, etc. et du mouvement “anti-mondialisation” pour, par exemple, l’instauration de la Taxe Taubine, pourrait peut-être donner naissance à une nouvelle forme de lutte des classes et de réformisme, mais, pour cela, il faudrait qu’il y ait au moins une instance mondiale élue (même de façon formelle), on en est loin. De toute façon, ceci ne remettrait pas en cause la financiarisation de l’économie et la forme (A...A’) de logique de fonctionnement du système qui a tendance à marginaliser la “lutte des classes” au sein de la production comme vecteur du “déterminisme” humain. Cette nouvelle forme de réformisme qui pourrait se cristalliser autour de revendications telles que la Taxe Taubine ou l’allègement de la dette des pays pauvres, des formes d’aumônes demandées aux “riches”, remettrait les négociations sur ce type de revendications aux mains d’une série de délégués, plus ou moins auto-proclamés des mouvements “anti mondialisation” (syndicats, associations, ONG, etc.). Les populations mobilisées ne servant que de levier de rapport de force.

IX - La société auto-déterminée.

Définir une société auto-déterminée ne peut être, bien évidemment, l'oeuvre d'un individu, car ce ne peut être que l'oeuvre de l'ensemble de l'humanité et dès aujourd'hui de l'ensemble des secteurs de la population qui veulent en finir avec la barbarie capitaliste. Nous nous contenterons donc de l'aspect théorique et de quelques réflexions.

Toute société qui organise des millions et pour l'humanité des milliards d'individus ne peut pas le faire sans l'intermédiaire de superstructures, et même sans un fonctionnement hiérarchique à la fois pour la nécessaire spécialisation des tâches et pour l'efficacité fonctionnelle du fonctionnement hiérarchique, donc toute société doit subir le déterminisme social hiérarchique. L'économie ne peut pas être soumise à des prix fixés par en haut qui génère un déterminisme des entreprises en fonction de ce prix, pour rester dynamique il est indispensable de laisser une large part à la liberté d'entreprendre et à la concurrence, donc toute société, non bureaucratique, doit subir le déterminisme économique de la libre concurrence.

Pour résoudre le problème de l'action de ces deux déterminismes la société auto-déterminée doit les soumettre au l'auto-déterminisme, ce qui donne comme mode opératoire global :

Auto-déterminisme social (D) (Auto-organisation Auto orientée)		déterminisme économique		
		déterminisme hiérarchique social		(D) société.

Par ce schéma nous voyons tout de suite deux terrains spécifiques d'intervention de l'auto-déterminisme, le premier est le lieu de vie, d'habitation qui comprend l'ensemble des humains, le second est le lieu de travail. Le "défaut" de l'auto-déterminisme c'est qu'il a tendance à autonomiser le groupe auto-déterminé. C'est pourquoi, on ne peut pas laisser le sort des automobiles aux mains de celles et ceux qui les produisent, ce ne peut être que auto-déterminé par l'ensemble (on ne peut pas imaginer une société fonctionnant avec 2 milliards de véhicule à essence). Ceci est vrai pour tous les secteurs et en premier lieu pour les plus communautaires, logement, transport, énergie, santé, enseignement, etc.

Chaque individu ne peut pas tout connaître, mais dans une société auto-déterminée, chacun connaîtra autour de lui des dizaines de personnes qui auront chacune des intérêts et des spécialisations différentes. Dans les débats contradictoires ces personnes, que chacun connaît, pourrons être les représentants des différentes sensibilités exprimées et le fait de connaître la personne fait que nous la jugeons plus globalement que sur de simples idées. Enfin la liberté totale d'expression, d'organisation, de réunion, etc., doit permettre la prolifération de toute une variété de propositions et d'actions, base de la créativité sociale.

Au niveau des entreprises il faudra favoriser l'échange permanent entre les entreprise d'une même branche, pour que la dynamique propre de la libre concurrence soit soumise à l'échange d'information et de contrôle.

Il est bien évident que tout ceci nécessite du temps. Le niveau de productivité actuel et la suppression de biens des travaux inutiles (ne serait-ce qu'une grande partie des corps de répression) peut très rapidement permettre une baisse massive du temps de travail.

Toute la société ne va pas s'auto-déterminer d'un seul coup, c'est pour cette raison que les superstructures politique ont encore du temps à vivre, mai, là encore, il faut raisonner en notion de déterminisme, c'est à dire qu'il suffit qu'une fraction importante de la population mondiale, notamment plusieurs pays riches, s'engagent dans une société auto-déterminée pour que le mode opératoire global soit renversé qualitativement. Il ne faut pas oublier que comme nous l'avons expliqué le système capitaliste implorera probablement à de telles secousses, ce qui ne veut pas dire la fin des actes de barbarie.

L'auto-déterminisme est une pratique sociale très difficile, tout individu qui a pratiqué les expériences embryonnaires qui ont eu lieu le sait, c'est donc dès maintenant que les humains doivent commencer à essayer de le pratiquer dans les actions qui sont menées dans les quartiers et les entreprises. Si un secteur même minoritaire n'a pas commencé cette pratique les risque de hiérarchisation et de dégénérescence bureaucratique de la société seront toujours très importants.

Quelques idées personnelles en vrac. Tous les pouvoirs devront être au maximum décentralisés. Si il reste des ministères qu'est-ce qui empêche que ceux-ci soit composé en majorité de personnes détachées de leur travail ou de leur lieu d'habitation pour quelques années. Les chambres élues pourraient elles aussi avoir une partie (peut-être la majorité) de représentants qui sur chaque débat spécifique proviennent des structures d'auto-organisation de la société (assemblées d'entreprises ou de quartiers). Toute une série d'expériences devra être faite pour trouver un équilibre entre la logique créative et innovante mais déstructurante

de l'auto-déterminisme et la logique du nécessaire fonctionnement hiérarchique de la société et son déterminisme économique. De toute façon nous n'avons plus le choix, c'est société auto-déterminée ou barbare.

La société Auto Déterminée

Auto-organisation Auto orientée (A-A)

- * Grands choix de société, économiques et financiers. **(D)**
- * Libre contrôle social, économique et financier

Auto-organisation Orientée (A-O)

- * Fonctionnement hiérarchique social (Élus, institutions, etc.). **(D)**
- * Fonctionnement hiérarchique économique et financier.

Société



ANNEXE